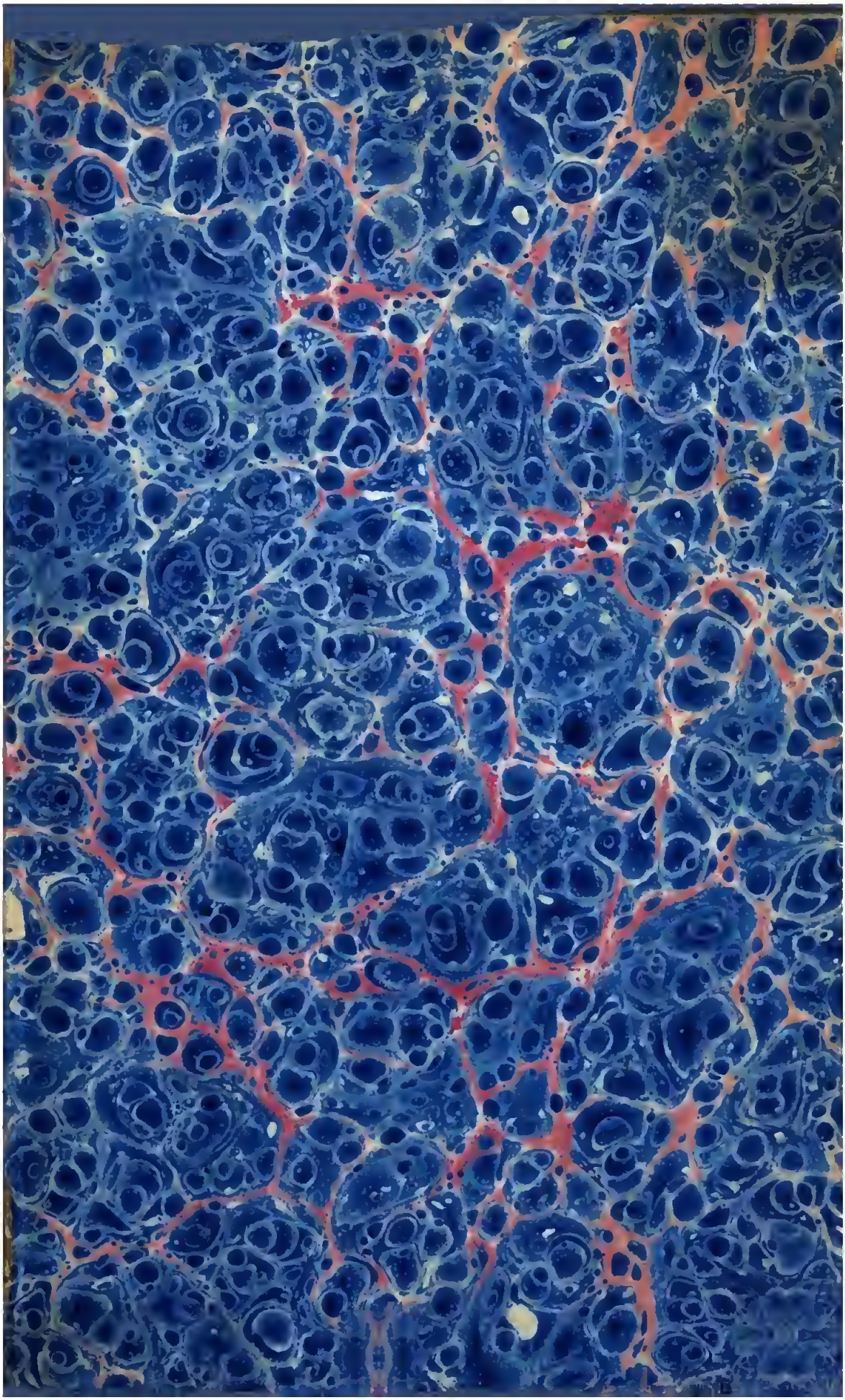
BIBLIOTECA NAZ.
141
M
28
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
141
M
28
NAPOLI



Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE.

Digitized by Google

MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE,
OU
JOURNAL
OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT
NAPOLÉON
DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

TOME SECOND.

BRUXELLES,
DE L'IMPRIMERIE DE H. REMY, RUE DE L'EMPEREUR.

1823.

Digitized by Google

TABLE

DES SOMMAIRES DU SECOND VOLUME.

Pages.

Origine des guides. — Autre danger de Napoléon. — Un gros officier allemand. — Un Chien. 9

Guerre. — Principes. — Application. — Paroles sur divers généraux. 13

Situation des princes d'Espagne à Valencey. — Le pape à Fontainebleau. — Réflexions, etc. 19

Sur la Nouvelle Héloïse, et sur l'amour. — Contrariétés. 21

Lieutenant anglais. — Singularité. — Départ pour Longwood arrêté. — Politique. — État de la France. — Mémoire justificatif de Ney. 24

Translation à Longwood. — Description de la route. — Prise de possession. — Premier bain, etc. 33

Description de Longwood, etc. — Détails des appartemens. 39

Régularisation de la maison de l'Empereur. — Situation morale des captifs entre eux, etc. — Quelques nuances du caractère de l'Empereur. — Portrait de Napoléon par M. de Pradt, traduit d'une gazette anglaise. — Réfutation. 44

Ma situation matérielle adoucie. — Mon lit changé, etc. 56

Habitudes et heures de l'Empereur. — Son style aux deux Impératrices. — Détails. — Maximes de l'Empereur sur la police. — Police secrète des lettres. — Détails curieux. — L'Empereur pour un gouvernement fixe et modéré. 59

Première tournée de l'Empereur à cheval. — Dureté des instructions ministérielles à son égard. — Nos peines, nos plaintes. — Paroles de l'Empereur. — Réponses brutales. 69

Mépris de l'Empereur pour la popularité, ses motifs, ses argumens, etc. — Sur ma femme. — La mère et la sœur du général Gourgaud. 74

L'Empereur souvent blessé dans ses campagnes. — Cosaques. — Jérusalem délivrée. 80

Ma conversation avec un Anglais. 83

Sur l'émigration. — Bienfaisance des Anglais. — Ressources des émigrés, etc. 86

Pages.

Excursion difficile. — Premier essai de notre vallée. — Marais perfide. — Momens caractéristiques. — Anglais désabusés. — Poison de Mithridate. 94

L'Empereur laboure un sillon. — Denier de la veuve. — Entrevue avec l'Amiral. — Nouveaux arrangemens. — Le Polonais Piontkowsky. 101

Sous-gouverneur Skelton. 105

Premier de l'an. — Fusils de chasse, etc. — Famille du gouverneur Wilks. 105

Vie de Longwood. — Course à cheval de l'Empereur. — Notre nymphe. — Sobriquets. — Des îles, de leur défense. — Grandes forteresses, Gibraltar. — Culture et lois de l'île. — Enthousiasme, etc. 110

L'Empereur vivement contrarié. — Nouvelles brouilleries avec l'Amiral. 118

Chambre de Marchand. — Linge, vêtemens de l'Empereur, etc. — Éperons de Champaubert, etc. 123

Amiral Taylor, etc. 126

L'Empereur couché en joue. — Nos passe-temps du soir. — Romans. — Sortie politique. 127

Sur l'histoire secrète du cabinet de Bonaparte, par Goldsmith. — Détails, etc. 131

L'Empereur se décide à apprendre l'anglais, etc. 137

Première leçon d'anglais, etc. 139

Nos habitudes journalières. — Conversation avec le gouverneur Wilks. — Armées. — Chimie. — Politique. — Détails sur l'Inde. — Delphine, de madame de Staël. — MM. Necker, Calonne. 241

Mon nouveau logement, etc. — Description. — Visite matinale, etc. 148

Lectures de l'Empereur. — Mme de Sévigné. — Charles XII. — Paul et Virginie. — Vertot. — Rollin. — Velly. — Garnier. 152

Difficulté vaincue. — Dangers personnels de l'Empereur à Eylau, à Iéna, etc. — Troupes russes, autrichiennes, prussiennes. — Jeune Guibert. — Corbineau. — Maréchal Launes. — Bessières. — Duroc. 157

Étude de l'anglais, etc. — Détails. — Réflexions, etc. — Promenade à cheval. — Cheval embourbé. 169

Pages.

Treize Vendémiaire. 178
Bataille de Montenotte. 200
Fragmens du chapitre III. 227
Éloge de Sainte-Hélène par l'Empereur.—Petites ressources de l'île. 235
Première saignée de mon fils. — L'Empereur me donne un cheval. 239
Progrès de l'Empereur dans l'anglais. 239
L'Empereur apprend la mort de Murat. 242
Porlier, Ferdinand.—Tableaux de l'Atlas. 247
Sur l'Égypte. — Ancien projet sur le Nil. 250
Uniformité. — Ennui. — Solitude de l'Empereur. — Caricatures. 252
Longue course à pied de l'Empereur. 254
Mauvaise température de Sainte-Hélène. — Observation sur l'esprit de ce journal. 256
Politique de l'Empereur sur les affaires de France. 258
Peinture du bonheur domestique par l'Empereur. — Deux demoiselles de l'île. 260
Travaux de l'Empereur à l'île d'Elbe. — Prédilection des Barbaresques pour l'Empereur. 263
Piontkowski. — Caricature. 265
Retour de l'île d'Elbe. — Détails, etc. 267
Campagnes d'Italie et d'Égypte. — Opinion de l'Empereur sur nos grands poètes. — Tragédies modernes. — Hector. Les États de Blois.—Talma. 268
Les faiseurs d'affaires dans la révolution. — Crédit de l'Empereur à son retour.—Sa réputation dans les bureaux comme vérificateur. — Ministres des finances, du trésor. — Cadastre. 275
Sur l'invasion en Angleterre.—Détails. 283
Flotte de la Chine. 288
Cour de l'Empereur, étiquette, etc. — Anecdote de Tarare. — Grands officiers. — Chambellans. — Splendeur sans égale de la cour des Tuileries.—Belle administration du palais. — Intention de l'Empereur à ses levers. — Grand couvert. — De la cour et de la ville. 290

Pages.

Jeu d'échecs venu de la Chine.—Présentation des capitaines de la flotte de la Chine. 304

Mystification. 307

L'Empereur en état d'employer son anglais. —Sur la médecine. — Corvisard. — Définition. — Sur la peste. — Médecine de Babylone. 309

Procès de Ney.—Voiture perdue à Waterloo.—Entrevue de Dresde.—Sur l'humeur des femmes. — Princesse Pauline. —Beau mouvement de l'Empereur. 316

Injure à l'Empereur et au prince de Galles. — Exécution de Ney. — Évasion de Lavalette. 344

Commission pour le Prince Régent. 348

Esprit de l'île de France. 350

Ses intentions sur Rome. — Horrible nourriture. — Britanniens. 353

20 mars. — Couches de l'Impératrice. 355

Conjuration de Catilina. — Les Graeques. — Les historiens. —Sommeil durant la bataille. —César, ses Commentaires. — Des divers systèmes militaires. 359

Journées de Longwood, etc. — Procès de Drouot. — Jugemens militaires.—Soult. — Masséna. — Camarades de l'Empereur dans l'artillerie. — L'Empereur croyait son nom inconnu, même dans Paris, à quelques-uns. 367

Examen de conscience politique. — État fidèle de l'Empire, sa prospérité. — Idées libérales de l'Empereur sur la différence des partis. — Marmont. — Murat. — Berthier. 376

Chance de danger dans les batailles, etc. — Les bulletins très-véridiques. 386

Insalubrité de l'île. 388

Paroles de l'Empereur sur son expédition en Orient. 389

Résumé des neuf mois écoulés. 391

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

MÉMORIAL
DE S^TE^-HÉLÈNE.

CONTINUITÉ
DU SÉJOUR A BRIARS.

Vendredi 1er Décembre au Dimanche 3.

Origine des Guides.—Autre danger de Napoléon.—Un gros Officier allemand. — Un chien.

Un grand nombre d'objets remplissent ces journées; j'en élague une partie comme inutile, et j'en tais une autre par convenance; je ne retranscris ici que quelques traits nouveaux, relatifs au général en chef de l'armée d'Italie.

Napoléon, après le passage du Mincio, toutes les mesures ordonnées, et l'ennemi poursuivi dans toutes les directions, s'arrêta dans un château, sur la rive gauche. Il souffrait de la tête, et prit un bain de pieds. Un gros détachement ennemi égaré et perdu arrive, en remontant le fleuve, jusqu'à ce château. Napoléon y était presque seul; la sentinelle en faction à la porte n'a que le temps de la pousser, en criant

aux armes, et le général de l'armée d'Italie, au sein de sa victoire, est réduit à s'évader par les derrières du jardin, avec une seule botte, l'autre jambe nue. S'il eût été pris avant que sa réputation ne l'eût consacré, les actes de génie, par lesquels il venait de débuter, n'eussent peut-être jamais été pour le vulgaire que des échauffourées heureuses et blâmables.

Le danger auquel venait d'échapper le général français, circonstance qui, dans sa manière d'opérer, pouvait se renouveler souvent, devint l'origine des guides chargés de garder sa personne. Ils ont été imités depuis par les autres armées.

Napoléon, dans la même campagne, courut encore un aussi pressant danger : Wurmser, réduit à se jeter dans Mantoue et débouchant subitement dans une plaine, apprit d'une vieille femme, qu'il n'y avait qu'un instant que le général français, presque seul de sa personne, se trouvait arrêté devant sa porte, et qu'il avait pris la fuite à la vue même des Autrichiens. Wurmser expédia aussitôt un bon nombre de cavaliers dans toutes les directions, ne doutant pas de la précieuse capture. « Mais il recommandait surtout, il faut lui rendre cette justice, disait l'Empereur, de ne pas me tuer, » ni de ne me faire aucun mal. » Heureusement

la vitesse de son cheval et son heureuse étoile sauvèrent le jeune général.

On va voir que la nouvelle manière de faire la guerre, pratiquée par Napoléon, déconcertait tout le monde. A peine la campagne était ouverte, que toute la Lombardie était inondée dans toutes les directions, et qu'on faisait déjà les approches de Mantoue, pêle-mêle avec les ennemis. Le général en chef, se trouvant dans les environs de Pizzighitone, rencontra un gros capitaine ou colonel allemand qu'on venait de faire prisonnier. Napoléon eut la fantaisie de le questionner, sans en être connu, et lui demanda comment allaient les affaires. « Oh! très-mal, » lui dit l'autre; je ne sais pas comment cela » finira; mais on n'y comprend plus rien. On » nous a envoyés, pour combattre un jeune » étourneau, qui vous attaque à droite, à gauche, » par-devant, par-derrière; on ne sait plus que » faire? Cette manière est insupportable; aussi, » pour ma part, je suis tout consolé d'avoir » fini. »

Napoléon disait qu'à la suite d'une de ses grandes affaires d'Italie, il traversa, lui trois ou quatrième, le champ de bataille dont on n'avait pu encore enlever les morts: « Par un beau clair » de lune, et dans la solitude profonde de la » nuit, disait l'Empereur, un chien sortant tout

» à coup de dessous les vêtemens d'un cadavre,
» s'élança sur nous et retourna presqu'aussitôt
» à son gîte, en poussant des cris douloureux;
» il léchait tour à tour le visage de son maître,
» et se lançait de nouveau sur nous. C'était tout
» à-la-fois demander du secours et rechercher
» la vengeance. Soit disposition du moment,
» continuait l'Empereur, soit le lieu, l'heure,
» le temps, l'acte en lui-même, ou je ne sais
» quoi, toujours est-il vrai que jamais rien, sur
» aucun de mes champs de bataille, ne me
» causa une impression pareille. Je m'arrêtai
» involontairement à contempler ce spectacle.
» Cet homme, me disais-je, a peut-être des
» amis; il en a peut-être dans le camp, dans sa
» compagnie, et il gît ici abandonné de tous,
» excepté de son chien! Quelle leçon la nature
» nous donnait par l'intermédiaire d'un ani-
» mal!...

» Ce qu'est l'homme! Et quel n'est pas le
» mystère de ses impressions! J'avais, sans
» émotion, ordonné des batailles qui devaient
» décider du sort de l'armée; j'avais vu, d'un
» œil sec, exécuter des mouvemens qui ame-
» naient la perte d'un grand nombre d'entre
» nous; et ici, je me sentais ému, j'étais remué,
» par les cris et la douleur d'un chien!.... Ce
» qu'il y a de bien certain, c'est qu'en ce mo-

» ment j'eusse été plus traitable pour un ennemi
» suppliant; je concevais mieux Achille rendant
» le corps d'Hector aux larmes de Priam. »

Lundi 4. — Mardi 5.

Guerre. — Principes. — Application. — Paroles sur divers généraux.

Mes yeux étaient devenus fort malades, j'ai été obligé d'interrompre mon travail : ils s'en vont tout à fait, je les aurai perdus sur la campagne d'Italie.

Depuis quelque temps la température éprouvait une variation sensible. Au demeurant nous n'entendions plus rien aux saisons : le soleil passant dans l'année deux fois sur nos têtes, nous devions avoir, disions-nous, du moins deux étés; ou, pour mieux dire, le tout dans nos idées accoutumées, ne ressemblait plus à rien; car pour achever la confusion, nous devions faire tous nos calculs désormais au rebours de l'Europe, puisque nous nous trouvions dans l'hémisphère méridional. Quoi qu'il en fût, il pleuvait souvent, l'atmosphère était très-humide, il faisait plus froid. L'Empereur ne sortait plus le soir; il s'enrhumait à chaque instant, il ne reposait pas bien. Il fut obligé de cesser de manger sous la tente, et de faire servir de nouveau

dans sa chambre. Il s'y trouvait mieux; mais il ne pouvait y bouger. La conversation continuait à table après qu'on avait desservi. Aujourd'hui, il entreprit le général Gourgaud, qui était resté pour dîner, sur les élémens et sur les premiers exercices de l'artillerie. Celui-ci sortait de cette arme, était encore tout frais émoulu. L'examen fut très-curieux et fort gai; l'Empereur ne fut jamais le plus faible : on eût dit qu'il venait de passer lui-même son examen à l'école.

On parla ensuite de guerre, de grands capitaines. « Le sort d'une bataille, disait l'Empe-
» reur, est le résultat d'un instant, d'une pen-
» sée, on s'approche avec des combinaisons di-
» verses, on se mêle, on se bat un certain temps,
» le moment décisif se présente, *une étincelle*
» *morale* prononce, et la plus petite réserve ac-
» complit. » Il a été parlé de Lutzen et de Bautzen, etc., etc.

Plus tard l'Empereur a dit qu'à la campagne de Waterloo, s'il avait suivi la pensée de tourner la droite ennemie, il y eût réussi facilement; il avait préféré de percer le centre et de séparer les deux armées. Mais tout a été fatal dans cette affaire, qu'il dit avoir pris la teinte d'une absurdité, et pourtant il devait obtenir la victoire. Jamais aucune de ses batailles n'avait présenté moins de doute à ses yeux; il est encore à con-

cevoir ce qui est arrivé. *Grouchy* s'est, dit-il, perdu. *Ney* était tout hors de lui; on pouvait lire sur son front et pêle-mêle les remords de Fontainebleau et ceux de Lons-le-Saulnier. *Derlon* s'est rendu inutile. Personne n'a été soi-même. Si le soir il eût connu la position de Grouchy et qu'il eût pu s'y jeter, il lui eût été possible au jour, avec cette magnifique réserve de rétablir les affaires et peut-être même de détruire les alliés par un de ces prodiges, de ces retours de fortune qui lui étaient familiers, et n'eussent surpris personne. Mais il n'avait nulle connaissance de Grouchy, et puis il n'était pas facile de se gouverner au milieu des débris de cette armée. On se la peindrait difficilement dans cette nuit de douleur; c'était un torrent hors de son lit, elle entraînait tout.

Laissant ensuite cela, il disait que les périls des généraux de nos jours ne pouvaient se comparer à ceux des temps anciens. Il n'y avait pas de position aujourd'hui où un général ne pût être atteint par l'artillerie. Jadis les généraux ne couraient de risque que quand ils chargeaient eux-mêmes; ce qui n'était arrivé à César que deux ou trois fois.

Il était rare et difficile, disait-il dans un autre moment, de réunir toutes les qualités nécessaires à un grand général. Ce qui était le plus dé-

sirable et tirait aussitôt quelqu'un hors de ligne; c'est que chez lui l'esprit fût en équilibre avec le caractère ou le courage : c'est ce qu'on appelait être *carré* autant de base que de hauteur. Si le courage, continuait-il, était de beaucoup supérieur, le général entreprenait vicieusement au-delà de ses conceptions; et au contraire, il n'osait pas les accomplir, si son caractère ou son courage demeurait au-dessous de son esprit. Il citait alors le *Vice-Roi*, chez lequel cet équilibre était le seul mérite, et suffisait néanmoins pour en faire un homme très-distingué.

De là on a beaucoup parlé du courage physique et du courage moral; et l'Empereur disait, au sujet du courage physique, qu'il était impossible à *Murat* et à *Ney* de n'être pas braves; mais qu'on n'avait pas moins de tête qu'eux; le premier surtout.

Quant au courage moral, il avait trouvé fort rare, disait-il, celui de deux heures après-minuit, c'est-à-dire le courage de l'improviste, qui en dépit des événemens les plus soudains, laisse néanmoins la même liberté d'esprit, de jugement et de décision. Il n'hésitait pas à prononcer qu'il était celui qui s'était trouvé avoir le plus de ce courage de deux heures après-minuit, et qu'il avait vu fort peu de personnes qui ne fussent demeurées de beaucoup en arrière.

Il disait, à la suite de cela, qu'on se faisait une idée peu juste de la force d'ame nécessaire pour livrer, avec une pleine méditation de ses conséquences, une de ces grandes batailles d'où vont dépendre le sort d'une armée, d'un pays, la possession d'un trône. Aussi, observait-il qu'on trouvait rarement des généraux empressés à donner bataille : ils prenaient bien leur position, s'établissaient, méditaient leurs combinaisons; mais là commençaient leurs indécisions, et rien de plus difficile, et pourtant de plus précieux, que de savoir se décider.

Passant à un grand nombre de généraux, et daignant répondre à quelques questions : *Kléber*, disait-il, était doué du plus grand talent; mais il n'était que l'homme du moment; il cherchait la gloire comme la seule route aux jouissances; d'ailleurs nullement national, il eût pu, sans effort, servir l'étranger : il avait commencé, dans sa jeunesse, sous les Prussiens, dont il demeurait fort engoué.

Desaix possédait à un degré très-supérieur cet équilibre précieux qui avait été défini plus haut.

Moreau était peu de chose dans la première ligne des généraux : la nature, en lui, n'avait pas fini sa création; il avait plus d'instinct que de génie.

Chez *Lannes*, le courage l'emportait d'abord sur l'esprit ; mais, chez lui, l'esprit montait chaque jour pour se mettre en équilibre. Il était devenu très-supérieur, quand il a péri. « Je l'a-
» vais pris pygmée, disait l'Empereur ; je l'ai
» perdu géant. »

Chez tel autre qu'il nommait, l'esprit au contraire, surpassait le caractère ; on ne pouvait lui refuser de la bravoure assurément ; mais enfin il calculait le boulet, ainsi que beaucoup d'autres.

Parlant d'ardeur et de courage, l'Empereur disait : « Il n'est aucun de mes généraux dont je
» ne connaisse ce que j'appelle son *tirant d'eau*.
» Les uns, disait-il en s'accompagnant du geste,
» en prennent jusqu'à la ceinture, d'autres jus-
» qu'au menton, enfin d'autres jusque par-des-
» sus la tête ; et le nombre de ceux-ci est bien
» petit, je vous assure. »

Suchet était quelqu'un chez qui le caractère et l'esprit s'étaient accrus à surprendre.

Masséna avait été un homme très-supérieur, qui par un privilége très-particulier, ne possédait l'équilibre tant désiré qu'au milieu du feu : il lui naissait au milieu du danger.

« Les généraux qui semblaient devoir s'élever,
» les destinées de l'avenir, terminait-il, étaient

» *Gérard*, *Clausel*, *Foy*, *Lamarque*, etc., etc. :
» c'étaient mes nouveaux maréchaux. »

Mercredi 6.

Situation des princes d'Espagne à Valencey. — Le Pape à Fontainebleau. — Réflexions, etc.

L'Empereur, après m'avoir dicté ce matin, a travaillé successivement avec ces messieurs, et prolongé quelque temps sa promenade avec eux. A leur départ, je l'ai suivi dans l'allée inférieure ; il était triste, silencieux, sa physionomie avait quelque chose de contrarié et de sévère. « Eh! » bien, m'a-t-il dit, en remontant pour dîner, » nous aurons à Longwood des sentinelles sous » nos fenêtres. On voudrait me forcer d'avoir » un officier étranger à ma table, dans mon sa- » lon. Je ne saurais monter à cheval sans en » être accompagné ; en un mot, nous ne saurions » faire un pas, un mouvement sous peine d'un » outrage !.... »

Je lui ai dit que c'était une goutte d'absinthe de plus dans le calice amer que nous devions boire à sa gloire et à sa toute-puissance passée ; que son stoïcisme, d'ailleurs, suffisait pour défier ses ennemis, et les ferait rougir de leur brutalité à la face des nations. Je me suis hasardé de dire que les princes d'Espagne, à Valencey,

le Pape, à Fontainebleau, n'avaient sans doute jamais rien éprouvé de pareil. « Je le crois bien, » a-t-il repris; les princes chassaient à Valen- » cey, ils y donnaient des bals, sans soupçonner » physiquement leurs chaînes; le respect, les » égards les entouraient de toutes parts. Le » vieux roi Charles IV avait été transféré de » Compiègne à Marseille, et de Marseille à » Rome, quand il avait voulu. Et cependant, » quelle différence de ces localités à celles d'ici! » Le Pape, à Fontainebleau, bien qu'on en ait » osé dire dans le monde, avait été traité de » même; et encore ne sait-on point le nombre » des personnes qui malgré tous ces adoucisse- » mens, avaient refusé, dans ces circonstances, » d'en être les gardiens; refus qui ne m'avaient » point offensé, parce qu'ils m'avaient paru sim- » ples : ces emplois étaient du domaine de la » délicatesse intérieure, et nos mœurs euro- » péennes veulent que le pouvoir se trouve li- » mité par l'honneur. » Il ajoutait que, quant à lui, comme homme et officier, il n'eût pas hésité à refuser de garder le Pape, dont il n'avait jamais ordonné d'ailleurs la transportation en France.

Ma figure exprimait une grande surprise : « Ceci vous étonne, a-t-il repris, vous ne le sa- » viez pas? Cela est pourtant vrai, ainsi que

» beaucoup d'autres choses semblables que vous
» apprendrez avec le temps. D'ailleurs, faudrait-
» il encore distinguer les actes du souverain qui
» agit collectivement, de ceux de l'homme privé
» que rien ne gêne, dans son sentiment : la po-
» litique admet, ordonne même à l'un ce qui
» demeurerait souvent sans excuse dans l'autre. »

Le moment du dîner amena d'autres conversations, et trompa son chagrin; la gaîté prit le dessus.

Cependant l'Empereur songeait sérieusement à quitter sa mauvaise cabane, quelqu'inconvénient d'ailleurs que fît pressentir la nouvelle demeure. Il m'a chargé, en allant finir ma soirée chez notre hôte, de lui porter une boîte avec son chiffre, et de lui dire qu'il était fâché de tout l'embarras qu'il devait lui avoir causé.

Jeudi 7.

Sur la Nouvelle Héloïse, et sur l'amour. — Contrariétés.

L'Empereur m'a fait descendre de bonne heure chez lui. Il s'est mis à lire la Nouvelle Héloïse, s'arrêtant souvent sur l'art et la force des raisonnemens, le charme du style et des expressions; il a lu plus de deux heures. Cette lecture produisit sur moi une grande impression, une forte mélancolie mêlée de douceur et de peine. Cette

production m'avait toujours fort attaché; elle réveillait d'heureux souvenirs, créait de tristes regrets : l'Empereur en sourit plus d'une fois. Durant le déjeûner, l'ouvrage demeura le sujet de la conversation.

Jean-Jacques avait chargé son sujet, disait l'Empereur, il avait peint la frénésie. L'amour devait être un plaisir, et non pas un tourment. Moi, j'affirmais qu'il n'y avait rien dans Jean-Jacques qu'un homme n'ait pu sentir, et que le tourment même, dont parlait l'Empereur, était un bonheur. « Je vois, me disait-il en riant, que » vous avez donné dans le *romanesque*. Cela » vous a-t-il rendu heureux? — Je ne me plains » pas de ma destinée, Sire, répondais-je; si j'a- » vais à recommencer, je n'y voudrais rien » changer. »

L'Empereur a repris la lecture après le déjeûner. Cependant, à mesure que nous avancions, il s'arrêtait de temps à autre : la magie l'atteignait à son tour. Il finit par laisser le livre, et nous avons pris la route du jardin. « En effet, » disait-il chemin faisant, cet ouvrage a du feu, » il remue, il inquiète. » Le sujet a été traité à fond; nous avons débité beaucoup de verbiage, à la suite duquel il a été conclu que l'amour parfait était le bonheur idéal; que tous deux étaient aussi aériens l'un que l'autre, aussi fugi-

tifs, aussi mystérieux, aussi inexplicables, et que l'amour, du reste, devait être l'occupation de l'homme oisif, la distraction du guerrier, l'écueil du souverain.

Le Grand-Maréchal et M. Gourgaud nous ont rejoints : ils arrivaient de Longwood. L'Amiral, depuis quelques jours, était fort pressé de nous y envoyer; l'Empereur n'était pas moins désireux de s'y rendre; il était si mal à Briars! Toutefois il fallut que l'odeur de la peinture le lui permît : il était impossible à son organisation particulière de la supporter; jamais, dans les palais impériaux, il n'était arrivé de l'y exposer. Souvent, dans ses voyages, on avait été obligé de changer à la hâte les logemens qu'on lui avait préparés. A bord du Northumberland, il avait été malade de la seule peinture du vaisseau. Ici on lui avait dit la veille que tout était prêt, qu'il n'y avait plus d'odeur. Il avait dès-lors résolu de partir pour Longwood le surlendemain samedi, afin de jouir de l'absence des ouvriers le dimanche; mais le Grand-Maréchal et M. Gourgaud lui ont déclaré, en cet instant, qu'ils venaient de vérifier la place, qu'elle ne serait pas tenable : ils se sont étendus longuement sur cet objet. L'Empereur a pris beaucoup d'humeur du premier rapport qu'on lui avait fait, et de la résolution qu'il lui avait fait prendre. Ces deux

messieurs s'en sont retournés; nous avons gagné l'allée inférieure, l'Empereur toujours assez mal disposé. M. de Montholon est arrivé de Longwood fort mal à propos; il a répété que tout était préparé, que l'Empereur pouvait y aller quand il voudrait; la contrariété et l'humeur ont éclaté à ces deux rapports aussi voisins et aussi contradictoires. Heureusement l'instant du dîner est venu faire diversion; on avait mis le couvert dans la chambre à coucher; l'Empereur était assez enrhumé pour ne plus pouvoir supporter la tente. Après le dîner il a repris sa lecture; il a fini la journée, comme il l'avait commencée, avec la Nouvelle Héloïse.

Vendredi 8. — Samedi 9.

Lieutenant anglais. — Singularité. — Départ pour Longwood arrêté. — Politique. — État de la France. — Mémoire justificatif de Ney.

Le doute élevé hier sur l'odeur de la peinture à Longwood, m'ayant donné l'idée d'aller le vérifier moi-même, et désirant pouvoir en rendre compte à l'Empereur à son déjeûner, je suis parti de très-grand matin, faisant les trois quarts de la route à pied, parce que personne n'était encore levé aux écuries. J'étais de retour avant neuf heures. Il était très-vrai que les ap-

partemens sentaient peu; mais c'était encore trop pour l'Empereur.

Le 9, l'Empereur a reçu, au jardin, la présentation du capitaine du Minden, de 74, venant du Cap, et repartant sous peu de jours pour l'Europe. Ce capitaine avait déjà eu l'honneur de lui être présenté à Paris, sous le consulat, douze ans auparavant. Il a demandé la permission de présenter à l'Empereur un de ses lieutenans, à cause de quelques circonstances personnelles qui nous ont paru bien singulières. Ce jeune homme était né à Bologne, précisément lors de la première entrée de l'armée française dans cette ville. Le Général français, lui Napoléon, était même intervenu pour quelque chose, qu'ils ne surent pas expliquer, dans la cérémonie du baptême de cet enfant; et il avait fait présent à ce sujet d'une cocarde tricolore, conservée précieusement depuis dans la famille.

Après le départ de ces personnes, le Grand-Maréchal arriva de Longwood : il trouvait que l'odeur était réellement peu de chose. L'Empereur était si mal; une portion de ses effets était déjà partie : il arrêta de se rendre à Longwood le lendemain. J'en fus bien aise pour mon compte; depuis quelques jours j'avais pu me convaincre du parti pris d'obliger l'Empereur à déguerpir. J'avais gardé pour moi les commu-

nications publiques ou secrètes qu'on m'en avait faites ; je me faisais une loi de lui épargner autant de contrariétés que possible, me contentant d'agir en conséquence. Il y avait deux jours qu'on était venu enlever la tente, sans qu'on l'eût désiré ; l'officier qui en était chargé avait aussi ordre d'enlever en même temps les contre-vents de la demeure de l'Empereur. Je pris sur moi de m'y opposer ; cela ne se pouvait pas, lui dis-je, l'Empereur dormait encore, et je le renvoyai. D'un autre côté, afin de m'effrayer, on me dit, on me confia avec mystère, et sous le secret, que si l'Empereur demeurait plus long-temps, il était question d'envoyer cent soldats camper aux portes de l'enclos. Je répondis que c'était très-bien, et n'en tins nul compte, etc., etc.

Quel pouvait être le motif de cette presse nouvelle ? Je soupçonnai que le caprice de nos geoliers, et l'exercice de l'autorité y avaient beaucoup plus de part que tout autre chose.

Nous avions reçu des papiers jusqu'au 15 septembre : ils devinrent le sujet de la conversation : l'Empereur les analysa. L'avenir demeurait enveloppé des nuages les plus sinistres. Toutefois trois grands résultats seulement s'offraient à la pensée, disait l'Empereur : le partage de la France, le règne des Bourbons, ou une dynastie nouvelle. Louis XVIII, observait-

When the children cry to the moon,
What is to become?

il, avait pu régner facilement en 1814, en se faisant national. Aujourd'hui il ne lui restait plus que la chance, fort odieuse et très-incertaine, d'une excessive sévérité : celle de la terreur. Sa dynastie pouvait demeurer, ou celle qui lui succéderait n'être encore que dans le secret du temps. Un de nous ayant observé qu'il pourrait se faire que ce fût le Duc d'Orléans, l'Empereur a, par un mouvement fort serré, fort éloquent, prouvé qu'à moins que le Duc d'Orléans n'arrivât au trône par son tour de succession, il était dans l'intérêt bien entendu de tous les souverains de l'Europe de le préférer lui Napoléon, au Duc d'Orléans, arrivant par un crime. « Car, que prétend aujourd'hui » la doctrine des rois contre les événemens du » jour? Empêcher le renouvellement de l'exem- » ple que j'ai fourni contre ce qu'ils appellent » la légitimité? Or, l'exemple que j'ai fourni ne » se renouvelle pas dans des siècles; celui que » donnerait le Duc d'Orléans, proche parent » du monarque sur le trône, peut se renouve- » ler chaque jour, à chaque instant, dans cha- » que pays. Il n'est pas de souverain qui n'ait à » quelques pas de lui, dans son propre palais, » des cousins des neveux, des frères, quel- » ques parens, propres à imiter facilement ce- » lui qui, une fois, les aurait remplacés. »

Nous lûmes, dans les mêmes papiers, l'extrait du Mémoire justificatif du maréchal Ney. L'Empereur le trouvait des plus pitoyables; il n'était pas propre à lui sauver la vie, et ne relevait nullement son honneur. Ses moyens étaient pâles, sans couleurs, pour ne pas dire plus. Avec ce qu'il avait fait, il protestait encore de son dévouement au Roi, et surtout de son éloignement pour l'Empereur. « Système ab-
» surde, disait Napoléon, que semblent avoir
» généralement adopté ceux qui ont paru dans
» ces momens mémorables, sans faire attention
» que je suis tellement identifié avec nos pro-
» diges, nos monumens, nos institutions, tous
» nos actes nationaux, qu'on ne saurait plus
» m'en séparer sans faire injure à la France. Sa
» gloire est à m'avouer! Et quelque subtilité,
» quelque détour, quelque mensonge qu'on em-
» ploie pour essayer de prouver le contraire, je
» n'en demeurerai pas moins encore tout cela
» aux yeux de cette nation.

» La défense politique de Ney, continuait
» l'Empereur, semblait toute tracée : il avait
» été entraîné par un mouvement général qui
» lui avait paru la volonté et le bien de la pa-
» trie; il y avait obéi sans préméditation, sans
» trahison. Des revers avaient suivi; il se trou-
» vait traduit devant un tribunal; il ne lui res-

» tait plus rien à répondre sur ce grand événe-
» ment. Quant à la défense de sa vie, il n'avait
» rien à répondre encore, si ce n'est qu'il était
» à l'abri derrière une capitulation sacrée qui
» garantissait à chacun le silence et l'oubli sur
» tous les actes, sur toutes les opinions politi-
» ques. Si, dans ce système, il succombait, ce
» serait du moins à la face des peuples, en vio-
» lation des lois les plus saintes; laissant le sou-
» venir d'un grand caractère; emportant l'inté-
» rêt des ames généreuses, et couvrant ses bour-
» reaux de réprobation et d'infamie. Mais ce
» zèle est peut-être au-dessus de ses forces mo-
» rales, disait l'Empereur, Ney est le plus brave
» des hommes : là se bornent toutes ses facul-
» tés. »

Il est certain que Ney quitta Paris tout au Roi; qu'il n'a tourné qu'en voyant tout perdu. Si alors il s'est montré ardent en sens contraire, c'est qu'il avait beaucoup à se faire pardonner. Après son fameux ordre du jour, il écrivit à l'Empereur que ce qu'il venait de faire était principalement dans l'intérêt de la patrie; que ne devant pas lui être agréable, il le priait de trouver bon qu'il se retirât. L'Empereur lui fit répondre de venir, qu'il le recevrait comme le lendemain de la bataille de la Moscowa. Ney, rendu auprès de Napoléon, lui disait encore

que d'après ce qui était arrivé à Fontainebleau, il devait lui rester, sans doute, des préventions sur son attachement et sa fidélité; qu'en conséquence il ne lui demandait d'autre poste que celui de grenadier dans sa garde. L'Empereur pour réponse, lui tendit la main, en l'appelant le Brave des Braves, comme il faisait souvent. Plus tard il disait à l'Empereur.....

.....

L'Empereur comparait la situation de Ney avec celle de Turenne. Ney pouvait être défendu; Turenne était injustifiable, et pourtant Turenne fut pardonné, honoré; et Ney allait probablement périr.

« En 1649, Turenne, disait-il, commandait » l'armée du Roi : ce commandement lui avait » été conféré par Anne d'Autriche, régente du » royaume. Malgré qu'il eût prêté serment de » fidélité, il corrompit son armée, se déclara » pour la Fronde, et marcha sur Paris. Mais » dès qu'il fut reconnu coupable de *haute tra-* » *hison*, son armée, repentante, l'abandonna; » et Turenne, poursuivi, se réfugia auprès du » prince de Hesse, pour échapper à la justice.

» Ney, au contraire, fut entraîné par le vœu, » par les clameurs unanimes de son armée. Il » n'y avait que neuf mois seulement qu'il recon- » naissait un monarque qu'avaient précédé six

» cent mille baïonnettes étrangères, monarque
» qui n'avait pas accepté la constitution à lui
» présentée par le sénat, comme condition for-
» melle et nécessaire de son retour, et qui, dé-
» clarant qu'il régnait depuis dix-neuf ans, ma-
» nifestait par-là qu'il regardait tous les gouver-
» nemens précédens comme des usurpations.
» Ney, élevé dans la souveraineté nationale avait
» combattu pendant vingt-cinq ans pour sou-
» tenir cette cause; et, de simple soldat, s'était
» élevé au rang de maréchal. Si sa conduite au
» 20 mars n'est pas honorable, elle est au moins
» explicable, et sous quelques rapports excu-
» sable ; mais celle de Turenne était véritable-
» ment criminelle ; parce que la Fronde était un
» parti allié à l'Espagne, lequel faisait alors la
» guerre à son Roi ; enfin, parce qu'il était poussé
» par son propre intérêt et celui de sa famille,
» espérant obtenir une souveraineté aux dépens
» de la France, et par conséquent au préjudice
» de sa patrie. »

Digitized by Google

ÉTABLISSEMENT
A LONGWOOD.

Dimanche 10.

Translation à Longwood.—Description de la route.—Prise de possession.—Premier bain, etc.

L'Empereur m'a fait appeler vers les neuf heures pour le suivre dans le jardin. Il était contraint de sortir de bonne heure de sa chambre, tout devant en être enlevé le matin même, pour être transporté à Longwood. Arrivé au jardin, l'Empereur y a fait appeler notre hôte, M. Balcombe, et a demandé son déjeûner; il a voulu que M. Balcombe déjeûnât avec lui. Il était à merveille; sa conversation a été fort gaie.

Vers les deux heures on a annoncé l'Amiral : il s'avançait avec un certain embarras. La manière dont l'Empereur s'était vu traiter à Briars, les gênes imposées à ceux des siens demeurés à la ville, avaient créé de l'éloignement. L'Empereur avait cessé de recevoir l'Amiral : toutefois il l'a traité en ce moment comme s'ils s'étaient vus de la veille.

Enfin on a quitté Briars, on s'est mis en route pour Longwood. L'Empereur a monté le cheval qu'on lui avait fait venir du Cap : il le voyait

pour la première fois; il était petit, vif, assez gentil. L'Empereur avait repris son uniforme des chasseurs de la garde; sa grace et sa bonne mine étaient particulièrement remarquables ce jour-là : tout le monde l'observait autour de nous, et je me complaisais à l'entendre dire. L'Amiral lui prodiguait ses soins. Beaucoup de monde s'était réuni sur la route pour le voir passer; et plusieurs officiers anglais joints à nous composaient son escorte.

Pour se rendre de Briars à Longwood, on revient pendant quelque temps vers la ville; puis tournant tout à coup à droite, on franchit, à l'aide de trois ou quatre sinuosités, la chaîne qui forme un des côtés de la vallée. Alors on se trouve sur un plateau un tant soit peu ascendant, et l'on découvre un nouvel horizon, de nouveaux sites. On laisse derrière soi la chaîne des montagnes pelées et des rocs stériles qui caractérisent le côté du débarquement; on a en front une nouvelle chaîne transversale, dont le pic de Diane est le sommet le plus élevé, en même temps qu'il semble être la clef et le noyau de tout le système environnant; sur la gauche, qui est la partie orientale de l'île ou le côté de Longwood, l'horizon est fermé par la chaîne crevassée de rochers nus qui forment le contour et la barrière de l'île, le sol se montre

entièrement en désordre, inculte et désert; mais sur la droite l'œil plonge sur un terrain assez étendu, fort tourmenté, il est vrai, mais du moins montrant de la verdure, un assez grand nombre d'habitations et toutes les traces de la culture : de ce côté, le tableau, il faut l'avouer, est tout à fait romantique et même agréable.

A mesure qu'on avance sur une route en fort bon état, se creuse, sur la gauche, une vallée profonde. Au bout de deux milles, la route fait brusquement un coude à gauche; à ce coude se trouve *hut's-gate*, mauvaise petite maison choisie pour la demeure du Grand-Maréchal et de sa famille. A quelques pas de là, la vallée de gauche qui va toujours en se creusant, forme alors un gouffre circulaire auquel son étendue, sa profondeur et son ensemble gigantesque, ont fait donner le nom de *Bol-de-Punch-du-Diable*. La route, rétrécie en cet endroit par une éminence à droite, l'on prolonge à gauche ce précipice jusqu'à ce qu'elle s'en détache pour atteindre Longwood, qui est assez près sur la droite *.

* Ce serait peut-être ici le lieu de placer la carte géographique qui a été promise; mais ayant été travaillée avec assez de soin pour en faire une espèce de

A la porte de Longwood s'est trouvé une garde sous les armes, rendant les honneurs prescrits à l'auguste Captif. Son cheval, vif et indocile, peu accoutumé à tout ce spectacle, et effrayé par le tambour, se refusait obstinément à franchir le seuil; et ce n'est que par la force de l'éperon que le cavalier est venu à bout de l'y lancer; et alors aussi des regards significatifs se sont échangés involontairement entre ceux qui formaient son escorte. Enfin, nous sommes entrés dans notre nouvelle demeure vers les quatre heures.

L'Amiral s'est empressé de tout montrer dans les plus petits détails : il avait constamment tout dirigé; certains ouvrages étaient même de ses mains. L'Empereur a trouvé le tout très-bien; l'Amiral s'en est montré des plus heureux; on voyait qu'il avait redouté la mauvaise humeur et le dédain; mais l'Empereur, au contraire, témoignait une bonté parfaite.

---

gravure, on a eu l'idée de ne plus mettre dans le volume cette carte, qui se trouverait gâtée par ses plis; mais de la donner séparément, de manière à ce qu'on pût la faire encadrer, si on en avait la fantaisie.

Il a été dessiné aussi, et comme pendant à cette carte géographique, 4 différentes vues de Sainte-Hélène, sous un même cadre qu'on pourra se procurer à volonté.

Il s'est retiré vers les six heures, et m'a fait signe de le suivre dans sa chambre. Il a parcouru alors divers petits meubles qui s'y trouvaient, s'informant si j'en avais autant. Sur la négative, il me les a fait emporter avec une grâce charmante, disant : « Prenez toujours; pour » moi je ne manquerai de rien, on me soignera » plus que vous. » Il se trouvait très-fatigué; il m'a demandé s'il n'en portait pas les traces. C'était le résultat de cinq mois d'un repos absolu. Il avait beaucoup marché le matin, et venait de faire quelques milles à cheval.

Cette nouvelle demeure se trouvait garnie d'une baignoire, que l'Amiral était venu à bout de faire exécuter, tant bien que mal, par ses charpentiers. L'Empereur, qui avait été privé de bains depuis la Malmaison, et pour qui ils étaient devenus une des nécessités de la vie, a voulu en prendre un dès l'instant même. Il m'a dit de lui tenir compagnie durant ce temps; et là il traçait les petits détails de notre établissement nouveau ; et comme le local qu'on m'avait assigné était des plus mauvais, il a voulu que je m'établisse, durant le jour, dans ce qu'il a appelé son cabinet topographique, attenant à son propre cabinet. Le tout, disait-il, afin que je me trouvasse moins éloigné de lui. Tout cela était dit avec une bonté qui me pénétrait. Il l'a

poussée même jusqu'à me dire, à plusieurs reprises, qu'il fallait que je vinsse le lendemain prendre aussi un bain dans sa baignoire ; et sur ce que mon attitude s'en excusait par un respect profond et une retenue indispensable : « Mon cher, a-t-il dit, en prison il faut savoir » s'entr'aider. Je ne saurais après tout occuper » cette machine tout le jour, et ce bain vous » ferait autant de bien qu'à moi. » On eût dit qu'il cherchait à me dédommager de ce que j'allais le perdre, de ce que je ne serais plus le seul auprès de lui. En effet, tant de bonté me donnait du bonheur, il est vrai; mais ce n'était pas sans quelque tristesse. Tout ce que faisait là l'Empereur était le prix de mes assiduités de Briars, sans doute; mais cela m'annonçait aussi peut-être la fin de cette habitude journalière que j'avais dû à notre solitude profonde.

Après son bain, l'Empereur ne voulant pas se rhabiller, a dîné dans sa chambre, et m'a retenu avec lui; nous étions seuls, la conversation a conduit à une circonstance toute particulière, dont le résultat pouvait être d'une *grande importance*. Il m'en a demandé mon avis, et m'a chargé de lui en présenter le lendemain mes idées.....

Lundi 11 au Jeudi 14.

Description de Longwood, etc. — Détails des Appartemens.

Enfin se déroulait pour nous une portion nouvelle de notre existence sur le malheureux rocher de Sainte-Hélène. On venait de nous établir dans nos futures demeures, et de nous assigner les limites de notre sauvage prison.

Longwood, dans le principe, simple ferme de la compagnie, abandonnée au sous-gouverneur, pour lui tenir lieu de maison de campagne, se trouve dans une des parties les plus élevées de l'île. Le thermomètre anglais marque 10 degrés de différence en moins avec la vallée où nous avions débarqué. C'est un plateau assez étendu sur la côte orientale, et assez près du rivage. Des vents éternels, parfois violens, et toujours de la même partie, en balayent constamment la surface, des nuages le couvrent presque toujours; le soleil, qui y paraît rarement n'en a pourtant pas moins d'influence sur l'atmosphère : il attaque le foie, si on ne s'en préserve avec soin *; des pluies abondantes et sou-

* Voyez l'ouvrage du docteur O'Méara. (*Relation des événemens arrivés à Sainte-Hélène*, etc. Paris, 1819.)

daines achèvent d'empêcher qu'on ne distingue ici aucune saison régulière : il n'en est point à Longwood : ce n'est qu'une continuité de vent, de nuages, d'humidité; toujours une température modérée et monotone, qui présente du reste peut-être plus d'ennui que d'insalubrité. L'herbe, en dépit des fortes pluies, disparaît rongée par le vent ou flétrie par la chaleur; l'eau y est amenée par un conduit, et si malsaine, que le sous-gouverneur, que nous avons remplacé, n'en faisait usage, pour lui ou pour ses gens, qu'après l'avoir fait bouillir : nous avons été contraints d'en faire autant nous-mêmes. Les arbres qu'on y voit, et qui de loin lui prêtent un aspect riant, ne sont que des arbres à gomme, arbuste chétif et bâtard qui ne donne point d'ombre. Une partie de l'horizon présente au loin l'immense mer; le reste n'offre plus que d'énormes rochers stériles, des abîmes profonds, des vallées déchirées, et au loin, la chaîne nuageuse et verdie du Pic-de-Diane. En résumé, l'aspect de Longwood ne saurait être agréable qu'au voyageur fatigué d'une longue navigation, pour qui toute terre a des charmes. S'il s'y trouve transporté par un beau jour, frappé des objets bizarres qui s'offrent soudainement à sa vue, il peut s'écrier même : Que c'est beau ! Mais cet homme n'y est que pour un instant; et quel supplice sa fausse

admiration ne fait-elle pas éprouver alors aux captifs condamnés à y demeurer toujours!

Depuis deux mois on n'avait pas cessé de travailler pour mettre Longwood en état de nous recevoir. Toutefois les résultats étaient bien peu de chose.

On entre à Longwood par une pièce qui venait d'être bâtie, destinée à servir tout à-la-fois d'antichambre et de salle à manger; de là l'on passe dans une pièce attenante, dont on avait fait le salon; on entre ensuite dans une troisième, fort obscure, en travers sur celles-ci. On l'avait désignée pour recevoir les cartes et les livres de l'Empereur; elle est devenue plus tard la salle à manger. En tournant à droite, dans cette chambre, on trouvait la porte de l'appartement de l'Empereur. Cet appartement consistait en deux très-petites pièces égales, à la suite l'une de l'autre, formant son cabinet et sa chambre à coucher; un petit corridor extérieur, en retour de ces deux pièces, lui servait de salle de bain. A l'opposite de l'appartement de l'Empereur, à l'autre extrémité du bâtiment, était le logement de madame de Montholon, de son mari et de son fils, local qui a formé depuis la bibliothèque de l'Empereur. En dehors de tout cela, et au travers d'issues informes, une petite pièce carrée, au rez-de-chaussée, contiguë à la

cuisine, fut ma demeure. Au travers d'une trappe pratiquée au plancher, et à l'aide d'une échelle de vaisseau, on arrivait au gîte de mon fils, véritable grenier qui ne renfermait guère que la place de son lit. Nos fenêtres et nos lits demeuraient sans rideaux. Le peu de meubles de nos chambres provenait évidemment de ce dont les habitans s'étaient défaits dans cette circonstance; heureux, sans doute, de trouver cette occasion de les placer à profit, pour les renouveler ensuite avec avantage.

Le Grand-Maréchal, sa femme et ses enfans avaient été laissés à deux milles en arrière de nous dans un abri tel que dans le pays même il porte le nom de *Hutte* (Hut's-gate).

Le général Gourgaud fut mis sous une tente, ainsi que le médecin * et l'officier préposé à notre garde, en attendant que l'on eût achevé

---

* Ce médecin était le docteur O'Méara, du Northumberland, qui, voyant Napoléon partir pour Ste-Hélène sans médecin, s'offrit généreusement, aux grands applaudissemens de tous les siens, et à la vive reconnaissance de nous tous. Les ministres anglais seuls semblent s'en être irrités : tout le monde sait les outrages, les injustices révoltantes, les persécutions que leur froide et barbare furie ont accumulés plus tard sur la tête de ce digne Anglais, qui n'avait fait pourtant qu'honorer l'humanité, son pays et son cœur.

leurs chambres, que construisaient à la hâte les matelots du Northumberland.

Une espèce de jardin régnait autour de nous; mais le défaut d'eau, la nature du climat, le peu de soins que nous pouvions lui donner, faisaient qu'il n'en avait réellement que le nom. En face de nous, et séparé par un ravin assez profond, était campé à une assez petite distance, le 53e, dont divers postes couronnaient les sommités voisines : tel était notre nouveau séjour.

Le 12, je rendis compte à l'Empereur de l'objet particulier sur lequel il m'avait dit, deux jours auparavant, de lui présenter mes idées. Il ne décida rien, croyant la chose tout-à-fait inutile. J'avais osé insister, parce que, dans le doute même, il n'y avait du moins rien à risquer ni à perdre : c'était se donner la chance de la loterie, sans la dépense de la mise. L'événement a prouvé du reste qu'il avait bien jugé. La chose eût été parfaitement inutile; elle n'eût pu amener aucun résultat. . . . . .

. . . . . .

Le même jour le colonel Wilks, ancien gouverneur pour la compagnie, que l'Amiral était venu déplacer, vint faire sa visite à l'Empereur : je servis d'interprète. Le lendemain ou le surlendemain, le Minden fit voile pour l'Europe; j'en profitai pour écrire à Londres et à Paris.

Vendredi 15. — Samedi 16.

Régularisation de la maison de l'Empereur.—Situation morale des captifs entre eux, etc.—Quelques nuances du caractère de l'Empereur.—Portrait de Napoléon par M. de Pradt, traduit d'une gazette anglaise. — Réfutation.

La maison domestique de l'Empereur, au départ de Plymouth, se trouva composée encore de onze personnes. Je me fais un plaisir de consacrer ici leurs noms; je le dois à leur dévouement.

Quelque nombreuse que se trouvât cette maison de l'Empereur, on pourrait dire cependant que, depuis notre départ d'Angleterre, durant notre traversée, et depuis notre débarquement à Ste-Hélène, elle avait cessé d'exister pour lui *.

---

*PERSONNES COMPOSANT LE SERVICE DE L'EMPEREUR.

CHAMBRE.

MARCHAND.....Parisien.. 1er valet de chambre.
St-DENIS, dit ALY...de Versailles. valet de chambre.
NOVERRAZ.....Suisse..... *idem.*
SANTINI.....Corse..... huissier.

LIVRÉE.

ARCHAMBAULT aîné, de Fontainebleau.... piqueur.
ARCHAMBAULT cadet..... *idem*..... *idem.*
GENTILINI..... Elbois...valet de pied.

Notre dispersion, les incertitudes de notre établissement, nos besoins, l'irrégularité avec laquelle ils étaient satisfaits, avaient nécessairement créé le désordre.

Dès que nous nous trouvâmes tous réunis à Longwood, l'Empereur voulut régulariser tout ce qui était autour de lui, et chercha à employer chacun de nous suivant la pente de son esprit. Conservant au Grand-Maréchal le commandement et la surveillance du tout en grand, il confia à M. de Montholon tous les détails domestiques; il donna à M. Gourgaud la direction de l'écurie, et me réserva le détail des meubles, avec l'administration intérieure de ce qui nous serait fourni. Cette dernière partie me semblait tellement en contact avec les détails domestiques, et je trouvais que l'unité sur ce point devait être si avantageuse au bien commun, que je me prêtai le plus que je pus à m'en faire dépouiller; ce qui ne fut ni difficile ni long.

Ces nouvelles dispositions de l'Empereur ar-

BOUCHE.

CYPRIANI..Corse..mort à Ste-Hélène..maître-d'hôtel.
PIERRON.....Parisien..... officier.
LEPAGE..... cuisinier.
ROUSSEAU..... de Fontainebleau... argentier.

rêtées, tout commença à marcher tant bien que mal, et nous en fûmes certainement beaucoup mieux. Toutefois ces dispositions, quelque raisonnables qu'elles fussent, ne laissèrent pas de semer parmi nous des germes d'éloignement qui poussèrent de légères racines, et reparurent parfois à la surface : l'un trouvait qu'il avait perdu, l'autre voulait donner trop de lustre à sa partie; un autre se trouvait lésé dans le partage. Nous n'étions pas les membres d'une même famille, qui, s'employant chacun selon leurs moyens, ne songent qu'à faire prospérer la masse commune. Ce que la nécessité eût dû nous contraindre de faire, nous étions loin de le mettre en pratique; nous nous débattions encore sur les débris de quelque luxe, et les restes de quelque ambition.

Quand l'attachement à la personne de l'Empereur nous réunit autour de lui, le hasard seul, et non pas les sympathies, présidèrent à notre agglomération; ce fut un ensemble purement fortuit, et non le résultat des affinités. Aussi formions-nous masse à Longwood plutôt par encerclure que par cohésion. Et comment en eût-il été autrement? Nous étions presque tous étrangers les uns aux autres, et malheureusement les circonstances, l'âge, le caractère

étaient en nous autant de dispositions à le demeurer.

Ces circonstances, bien que légères, ont eu pourtant la conséquence fâcheuse de nous priver, en grande partie, de nos plus douces ressources. Elles ont empêché parmi nous cette confiance, cet épanchement, cette union intime qui peuvent répandre quelques charmes, même au sein des plus cruelles infortunes. Mais aussi, par contre, ces mêmes circonstances m'ont bien souvent rendu témoin des dispositions privées du cœur de l'Empereur. Ses invitations indirectes à nous unir et à confondre nos sentimens; son soin constant à nous épargner tout juste motif de jalousie; cette distraction calculée qui lui dérobait ce dont il ne voulait pas s'apercevoir; enfin, jusqu'aux gronderies même, si paternelles, dont nous nous rendions quelquefois l'objet, et qui pour le dire en passant à l'honneur de chacun de nous, étaient évitées avec autant de zèle, reçues avec autant de respect que si elles fussent émanées du trône des Tuileries.

Qui aujourd'hui sur la terre pourrait se flatter de connaître dans l'Empereur l'homme privé plus que moi? Qui a possédé les deux mois de solitude au désert de Briars? Qui a joui de ces longues promenades au clair de lune, de

ces heures nombreuses écoulées avec lui? Qui a eu comme moi l'instant, le lieu, le sujet des conversations? Qui a reçu le ressouvenir des charmes de l'enfance, le récit des plaisirs de la jeunesse, l'amertume des douleurs modernes? Aussi crois-je connaître à fond son caractère. Aussi puis-je m'expliquer à présent bien des circonstances qui semblaient, dans le temps, à plusieurs, difficiles à entendre. Je comprends bien, surtout aujourd'hui, ce qui nous frappait si fort, et le caractérisait particulièrement aux jours de sa puissance; savoir : Qu'on n'était jamais complétement perdu avec lui; que quelqu'éclatante qu'eût été la disgrâce, quelque profond qu'eût été l'abîme où l'on avait été jeté, on devait toujours espérer d'en revenir; qu'une fois auprès de lui, quelque faute que l'on fît, quelque déplaisir que l'on causât, il était bien rare de s'en voir éloigné tout à fait. C'est qu'il est dans l'Empereur, à un degré éminent, deux qualités bien précieuses : un grand fond de justice et une disposition naturelle à s'attacher. Dans quelque contrariété, dans quelque mouvement de colère qu'il se trouve, il est encore un sentiment de justice qui reste tout puissant sur lui; on est toujours sûr de le rendre attentif à de bonnes raisons; on est même sûr, si l'on garde le silence, de les lui voir produire lui-

même, s'il s'en présente à son esprit. D'un autre côté, il n'oublie jamais les services une fois rendus; pas davantage les habitudes prises; tôt ou tard le ressouvenir lui en vient à l'esprit; il se dit tout ce que l'on a dû souffrir, trouve que le châtiment a été assez long, et fait alors chercher au loin celui que le monde même avait oublié : celui-ci reparaît au grand étonnement de tous, à l'étonnement de lui-même. On en connaît une foule d'exemples.

L'Empereur, sans être démonstratif, s'attache sincèrement. Une fois qu'il a pris l'habitude de quelqu'un, il ne pense pas qu'il puisse s'en séparer; il en aperçoit les fautes, il les condamne, il blâme son propre choix, il gronde même avec force; mais on n'a rien à craindre, ce sont comme autant de nouveaux liens.

On sera surpris sans doute de me voir esquisser ces traits du caractère de Napoléon avec autant de simplicité. Tout ce qu'on en écrit ordinairement est si recherché; on se croit obligé à tant d'antithèses, à tant de brillant; c'est qu'en général les autres cherchent l'effet, ils se torturent l'esprit; moi j'écris ici ce que je vois, j'exprime ce que je sens. Cette réflexion du reste ne saurait venir plus à propos.

L'Empereur parcourait aujourd'hui avec moi, dans les papiers anglais, un portrait de lui, par

l'archevêque de Malines, hérissé d'antithèses et d'esprit alambiqué, de contrastes et d'afféterie : il a voulu que le Grand-Maréchal le lui transcrivît mot à mot, en voici les principaux traits :

. . . . . « L'esprit de Napoléon (dit l'abbé » de Pradt dans son ambassade de Varsovie, » en 1812) était vaste ; mais à la manière des » Orientaux, et, par une disposition contradic- » toire, il retombait, comme de son propre » poids, dans des détails qu'on pourrait dire » ignobles. Le premier jet était toujours grand, » et le second petit et vil. Il en était de son es- » prit comme de sa bourse, dont la munificence » et la lésine tenaient chacune un cordon. Son » génie, fait à la fois pour la scène du monde » et pour les tréteaux, représentait un manteau » royal joint à un habit d'arlequin. C'était » l'homme des deux extrêmes ; l'homme qui, » ayant commandé aux Alpes de s'abaisser, au » Simplon de s'aplanir, à la mer de s'approcher » ou de s'éloigner de ses rivages, a fini par se » livrer lui-même à une croisière anglaise.

» Doué d'une sagacité merveilleuse, infinie ; » étincelant d'esprit ; saisissant, créant dans toute » question des rapports inaperçus et nouveaux, » abondant en images vives, pittoresques, en » expressions animées ; et pour ainsi dire dar- » dées, plus pénétrantes par l'incorrection même

» de son langage, toujours un peu empreint
» d'*étrangeté;* sophiste et subtil, mobile à l'ex-
» cès, il s'était fait d'autres règles d'optique que
» les autres hommes. Joignez à ces dispositions
» l'ivresse du succès, l'habitude de boire dans
» la coupe enchantée, de s'enivrer de tout l'en-
» cens de l'univers; et vous serez sur la voie de
» l'homme qui, unissant dans ses bizarreries
» tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus vil
» parmi les mortels, de plus majestueux dans
» l'éclat de la souveraineté, de plus péremp-
» toire dans le commandement, avec ce qu'il y
» a de plus ignoble et de plus lâche jusque dans
» ses plus grands attentats; joignant les guet-à-
» pens aux détrônemens, présente une espèce
» de *Jupiter Scapin*, qui n'avait pas encore paru
» sur la scène du monde. »

Certes, voilà de l'esprit, et du plus recherché. Je passerai sur l'inconvenance, le scandale du caractère grave d'un prêtre, d'un archevêque comblé des bienfaits de son souverain, auquel, durant sa prospérité, il fit la cour la plus assidue, qu'il entoura des plus grandes flatteries, et qui se permet au jour de l'infortune des expressions aussi triviales, aussi grotesques, aussi injurieuses que celles qu'on vient de lire plus haut..... (*Napoléon en habit d'Arlequin!... Un Jupiter Scapin!...*)

Je ne m'arrêterai que sur le mérite du jugement de M. l'abbé de Pradt quand il dit que : « le premier jet de l'Empereur était toujours » grand, le second petit; que c'était l'homme » des extrêmes; l'homme qui, ayant commandé » aux Alpes de s'abaisser, au Simplon de s'apla- » nir, a fini par se livrer lui-même à une croi- » sière anglaise. »

M. l'abbé de Pradt a donc bien peu senti l'élévation, la grandeur, la magnanimité d'une si noble démarche. Se séparer d'un peuple qu'égarent des meneurs infidèles, afin de lui faciliter ses destinées : sacrifier ses intérêts personnels aux maux d'une guerre civile, sans résultats nationaux : dédaigner des asiles honorables, assurés; mais dépendans : préférer le refuge chez un peuple dont on fut pendant vingt ans le constant ennemi; lui supposer une magnanimité égale à la sienne; honorer assez ses lois, pour s'y croire à l'abri de l'ostracisme de l'Europe. Certes, de telles pensées, de telles déterminations, ne sauraient être l'opposé du gigantesque, du noble et du grand.

N. B. Ici venaient, dans mon journal, plusieurs pages pleines de très-mauvais détails sur M. l'archevêque de Malines, tous sortis de la bouche de l'Empereur ou produits par nous-mêmes; je les passe aujourd'hui, je crois le de-

voir à la satisfaction que l'on m'a dit avoir été éprouvée plus tard par l'Empereur à la lecture des concordats écrits par M. de Pradt; je cède, pour mon compte, à celle que m'ont causée depuis cent autres témoignages de même nature et de la même source.

L'amende honorable, volontaire des gens, est de mille fois supérieure à toutes les rétorquations qu'on pourrait accumuler contre eux. Et puis, il est des personnes pour qui un retour n'est pas sans mérite, et qui se plaisent à en tenir compte, je suis de ce nombre.

Au moment où j'écrivais ceci, on m'a fait lire de M. l'abbé de Pradt des lignes nouvelles, qui sont certainement très-belles dans leur diction; mais qui sont bien plus belles encore par leur justesse et leur vérité. Je ne puis me refuser à les transcrire ici; elles seront une compensation de celles qui précèdent.

Une déclaration des souverains, émanée de Laybach, qualifiant, avec réprobation, Napoléon de représentant de la révolution, M. l'archevêque de Malines s'exprime ainsi :

« Il est trop tard pour insulter Napoléon » quand il est sans armes, lorsque pendant tant » d'années on a fléchi devant lui, quand à son » tour, il en avait.... Des mains armées doivent » respecter les mains désarmées, et la gloire du

» vainqueur se compose en partie d'égards pour
» les captifs, surtout quand ce n'est pas sous le
» génie, mais sous le nombre qu'on a succombé.
» Il est trop tard d'appeler Napoléon révolu-
» tionnaire, après l'avoir appelé long-temps
» restaurateur de l'ordre en France, et, par elle,
» en Europe; il est trop tard pour lui lancer un
» trait flétrissant, après lui avoir tendu la main
» comme ami, donné sa foi comme allié, et
» cherché des appuis pour un trône ébranlé,
» en mêlant son sang avec le sien. »

Plus loin il dit :

« *Lui, Représentant de la révolution?*

» Elle rompt les liens de la France avec Rome:
» il les renoue.

» Elle a abattu et fermé les temples : il les
» relève. Elle a fait deux clergés ennemis : il
» les rappelle à l'amitié.

» Elle a profané Saint-Denis : il le purifie, et
» offre des expiations aux cendres des Rois.

» Elle a abattu le trône : il le relève et le re-
» hausse.

» Elle a éloigné de leur patrie les hautes clas-
» ses de la France : il leur en ouvre les portes
» avec celles de son palais, quoiqu'il les con-
» naisse pour ses irréconciliables ennemies, et
» pour la plupart ennemies des services publics:
» il les incorpore de nouveau avec la société

» dont elles avaient été violemment séparées.

» C'est le *Représentant d'une révolution*, à la-
» quelle on attache la note d'anti-sociale, qui a
» fait venir de Rome le chef de l'église pour ver-
» ser sur son front l'huile qui consacre les dia-
» dêmes ?

» C'est le *Représentant d'une révolution*, qu'on
» déclare ennemie des Rois, celui qui en a rem-
» pli l'Allemagne, qui a fait passer les princes
» à des rangs supérieurs à ceux qu'ils occu-
» paient, qui a refait la haute-royauté, et recréé
» un modèle effacé.

» C'est le *Représentant d'une révolution*, qu'on
» veut faire passer pour un principe d'anarchie,
» celui qui, nouveau Justinien, a fait rédiger,
» au milieu du tumulte des armes, des embû-
» ches de la politique extérieure, tous ces Co-
» des qui sont ce qu'il y a encore de moins dé-
» fectueux dans la législation humaine, et de la
» main duquel est sortie cette machine de gou-
» vernement, la plus vigoureuse qui existe sur
» la terre.

» C'est le *Représentant d'une révolution*, ac-
» cusé vulgairement d'avoir tout détruit, celui
» qui a refait les universités, les écoles ; qui a
» couvert son empire des chefs-d'œuvre des
» arts : c'est l'auteur des travaux les plus vastes,
» les plus hardis qui aient étonné et honoré l'es-

» prit humain; c'est en présence des Alpes apla-
» nies à sa voix, des mers domptées à Cher-
» bourg, à Flessingue, au Helder, à Anvers; des
» fleuves docilement courbés sous le poids des
» ponts d'Iéna, de Sèvres, de Bordeaux, de
» Turin; des canaux liant les mers entre elles,
» dans un cours indomptable pour le souverain
» des mers; enfin, c'est en présence de Paris,
» métamorphosé par lui, qu'on le dit un agent
» général de destruction! Celui qui a tout refait,
» *représente* ce qui a tout détruit! Encore une
» fois, à quels hommes privés de discernement
» croit-on donc parler! etc.»

Dimanche 17.

Ma situation matérielle adoucie. — Mon lit changé, etc.

L'Empereur m'a fait demander à deux heures: il commençait sa toilette. En entrant il m'a trouvé pâle; je lui ai dit que cela pouvait venir de l'atmosphère de ma chambre, dont le voisinage de la cuisine faisait une véritable étuve, souvent remplie de fumée. Il a voulu alors que je m'emparasse tout à fait du cabinet topographique, pour y travailler le jour, et y coucher la nuit, dans le lit que l'Amiral avait préparé pour lui, et dont il n'avait pas voulu faire usage, préférant son lit de campagne habituel. En

finissant sa toilette et choisissant parmi deux ou trois tabatières qu'il avait sous la main, il en a donné une assez brusquement à son valet de chambre (Marchand). « Serrez cela, a-t-il » dit, je la retrouve toujours sous mes yeux; » elle me fait mal. » Je ne saurais dire ce que c'était; je présume toutefois que c'était un portrait du Roi de Rome.

L'Empereur est sorti; je l'ai suivi; il a fait le tour de la maison et a voulu entrer dans ma chambre. Touchant un miroir de toilette, il m'a demandé si c'était celui qu'il m'avait donné. Puis, portant la main à la muraille que chauffe la cuisine, il m'a répété que je ne pouvais pas demeurer là; qu'il voulait absolument que je couchasse désormais dans son lit du cabinet topographique, ajoutant la parole charmante que c'était le *lit d'un ami*. Nous nous sommes dirigés ensuite vers une mauvaise ferme qui était en vue. Sur notre chemin se trouvait le casernement des Chinois. Ce sont des hommes de main-d'œuvre, des laboureurs, etc., que les bâtimens anglais enrôlent à Macao, qui restent dans l'île au service de la compagnie un certain nombre d'années, et s'en retournent après avoir recueilli un petit pécule, à la manière de nos Auvergnats. L'Empereur a voulu leur faire beaucoup de questions; nous n'avons jamais pu

nous entendre. Nous avons voulu ensuite entrer dans ce qu'on appelle la ferme de Longwood. L'expression avait séduit l'Empereur; il croyait trouver ces belles fermes de Flandre ou d'Angleterre : ce n'était que la fange de nos plus sales métairies. De là nous sommes descendus au jardin de la compagnie, formé dans la rigole des deux ravins opposés. L'Empereur a fait venir le jardinier et celui qui surveille le bétail de la compagnie et commande les Chinois; il leur a fait une foule de questions analogues. Il est rentré très-fatigué de sa course à pied : c'était sa première excursion; nous avions à peine fait un mille.

Avant dîner, l'Empereur m'a fait appeler ainsi que mon fils pour notre travail accoutumé. Il m'appelait paresseux, et me faisait observer que mon fils en riait sous cape. Il m'en a demandé la raison; j'ai répondu que c'était sans doute parce que Sa Majesté le vengeait. « Ah! » j'entends, a-t-il dit en riant, je suis ici le » grand-père. »

Lundi 18. — Mardi 19.

Habitudes et heures de l'Empereur. — Son style aux deux Impératrices. — Détails. — Maximes de l'Empereur sur la police. — Police secrète des lettres. — Détails curieux. — L'Empereur pour un gouvernement fixe et modéré.

Peu à peu nos heures et nos habitudes se régularisèrent et s'établirent. L'Empereur déjeûnait vers les dix heures dans sa chambre sur un guéridon; parfois il appelait l'un de nous. A la table de service nous déjeûnions à peu près à la même heure. L'Empereur, pour notre agrément particulier, nous avait laissés libres d'en faire les honneurs, et d'y inviter qui bon nous semblerait.

Il n'y avait pas encore d'heures fixes pour la promenade : la chaleur était très-forte dans le jour, l'humidité prompte et grande vers le soir. On annonçait depuis long-temps des chevaux de selle et de voiture venant du Cap; mais ils n'arrivaient point. L'Empereur travaillait dans la journée avec plusieurs de nous; il me réservait d'ordinaire pour le temps qui précédait le dîner, lequel n'était guère servi que sur les 8 ou 9 heures. Il me faisait donc venir sur les 5 ou 6 heures avec mon fils; je n'écrivais plus ni ne lisais plus, à cause de l'état de mes

yeux ; mon fils était venu à bout de me remplacer. C'était lui qui, désormais, écrivait ce que l'Empereur dictait. Je n'étais plus là que pour l'aider à se retrouver plus tard dans son griffonnage ; ce à quoi je m'étais habitué de manière à pouvoir reproduire, presque littéralement et dans leur entier, toutes les paroles de l'Empereur.

La campagne d'Italie était finie, nous la repassions en entier ; l'Empereur corrigeait ou dictait de nouveau. On dînait, ainsi que je viens de le dire, de 8 à 9 heures. La table était mise dans la première pièce en entrant ; Mme de Montholon était à la droite de l'Empereur, j'étais à sa gauche ; MM. de Montholon, Gourgaud et mon fils étaient dans les parties opposées. La salle avait encore de l'odeur, surtout quand le temps était humide ; et quelque peu qu'il y en eût, c'était assez pour incommoder l'Empereur : aussi nous n'étions pas dix minutes à table. On préparait le dessert dans la pièce voisine, qui était le salon ; nous allions nous y remettre à table ; on y servait le café ; la conversation se prolongeait ; on lisait quelques scènes de Molière, de Racine, de Voltaire ; nous regrettions chaque fois de n'avoir pas Corneille. De là on passait à une table de reversi ; c'était le jeu de l'Empereur au temps de sa jeunesse. Ce ressou-

venir lui était agréable; il pensait qu'il pouvait s'en amuser long-temps; il ne tarda pas à s'en détromper. Du reste nous le jouyons avec toutes ses variantes; ce qui amenait beaucoup de mouvement; j'ai vu jusqu'à quinze ou dix-huit mille fiches de remise. L'Empereur essayait presqu'à chaque coup de faire le reversi, c'est-à-dire, de faire toutes les levées, ce qui est assez difficile; et cela lui réussissait néanmoins souvent: le caractère perce toujours et partout! On se retirait de dix à onze heures.

Aujourd'hui 19, quand j'aborde l'Empereur, il me donne à lui traduire un libelle qui lui était tombé sous la main. A travers mille inepties, nous arrivons à des lettres privées qu'il adressait à l'Impératrice Joséphine, sous la forme solennelle de *Madame et chère Épouse*. Ensuite c'était une combinaison d'espions et d'agens à l'aide desquels l'Empereur lisait dans l'intérieur de toutes les familles en France, et perçait dans l'obscurité de tous les cabinets de l'Europe. L'Empereur n'a pas voulu aller plus loin, et m'a fait jeter le livre, me disant : « C'est par » trop bête! »

Le fait est que Napoléon, dans ses relations privées, n'a jamais cessé d'écrire très-bourgeoisement *tu* à l'Impératrice Joséphine, et *ma bonne petite Louise* à Marie-Louise.

La première fois que j'ai vu de l'écriture suivie de l'Empereur, c'est à Saint-Cloud, après la bataille de Friedland, entre les mains de l'Impératrice Joséphine qui se plaisait à nous la faire déchiffrer comme des espèces d'hiéroglyphes. Elle portait : « Mes enfans viennent d'il-
» lustrer encore une fois ma carrière : la jour-
» née de Friedland s'inscrira dans l'histoire à
» côté de celles de Marengo, d'Austerlitz et
» d'Iéna. *Tu* feras tirer le canon; Cambacérès
» fera publier le bulletin..... » Plus tard la même faveur me procura la vue de la même écriture lors du traité de Tilsitt. Elle disait : « La
» Reine de Prusse est réellement charmante;
» elle est pleine de coquetterie pour moi; mais
» n'en sois point jalouse : je suis une toile cirée
» sur laquelle tout cela ne fait que glisser. Il
» m'en coûterait trop cher pour faire le ga-
» lant. »

A ce sujet, on racontait alors parmi nous, dans le salon de Joséphine, que la reine de Prusse, tenant à sa main une fort belle rose, l'Empereur la lui avait demandée. La Reine avait d'abord hésité quelques instans, puis elle l'avait donnée en disant : « Pourquoi faut-il
» que je vous donne si facilement, vous qui de-
» meurez inflexible sur tout ce que je vous de-
» mande? » Elle faisait surtout allusion à la

place de Magdebourg, qu'elle avait ardemment sollicitée.

Tels étaient les rapports et la nature des conversations que des ouvrages anglais, d'un certain mérite, n'ont pas rougi de défigurer, au point de montrer l'Empereur comme un tyran farouche, insolent et brutal; prêt à faire violence, à l'aide de ses mamelouks, à cette belle Reine, sous les yeux mêmes de son mari malheureux.

Quant à ce grand échafaudage d'espionnage et de police, dont on a fait tant de bruit, quel état du continent peut se vanter d'en avoir eu moins que le gouvernement français? et cependant quel terrain pouvait en demander davantage que la France? Quelles circonstances le commandaient plus impérieusement? Tous les pamphlets de l'Europe se sont dirigés sur ce point pour rendre odieux chez autrui ce qu'ils cherchaient par là à cacher d'autant plus chez eux. Toutefois, ces mesures, si nécessaires en principe, avilissantes sans doute dans leurs détails, n'ont jamais été traitées que fort en grand par l'Empereur, et toujours d'après sa maxime constante, qu'il n'y a que ce qui est indispensable qui doive être tenté. Je l'ai souvent entendu, au Conseil d'État, se faire rendre compte de ces objets, les traiter avec une sollicitude par-

ticulière, les corriger, chercher à en prévenir les inconvéniens, créer des commissions de son conseil, pour aller visiter les prisons, et lui faire des rapports directs. Employé moi-même dans une mission de cette nature, j'ai pu me convaincre, en effet, de tous les abus, de toutes les vexations des subalternes; mais aussi de toute l'inclination et de l'extrême désir du souverain de les réprimer.

L'Empereur voulut même, disait-il, chercher à relever, aux yeux des peuples, cette branche d'administration que flétrissaient, en quelque sorte, les préjugés et l'opinion, en la confiant à quelqu'un dont le caractère et la moralité seraient sans reproches. Il fit appeler, en 1810, à Fontainebleau, le baron***, conseiller d'état. Celui-ci avait été émigré, ou à peu près. Sa famille, sa première éducation, ses premières opinions, tout eût pu le rendre suspect à quelqu'un de plus défiant que l'Empereur. Dans le cours de la conversation, il lui demanda : « Si le comte » de Lille se découvrait maintenant à Paris, » et que vous fussiez chargé de la police, le fe- » riez-vous arrêter? — Oui, sans doute, répon- » dit le conseiller d'état, parce qu'il aurait rompu » son ban, et qu'il y serait en opposition à toutes » les lois existantes. — Si vous étiez d'une com- » mission pour le juger, le condamneriez-vous?

» — Oui, sans doute, parce que toutes les lois
» auxquelles j'ai fait serment le voudraient ainsi.
» Eh bien, lui dit l'Empereur, retournez à Paris,
» je vous y fais mon Préfet de police*. »

Quant au secret des lettres sous le gouvernement de Napoléon, quoi qu'on en ait dit dans le public, on en lisait très-peu à la poste, assurait l'Empereur; celles qu'on rendait aux particuliers, ouvertes ou recachetées, n'avaient pas été lues la plupart du temps; jamais on n'en eût fini. Ce moyen était employé, bien plus pour prévenir les correspondances dangereuses, que pour les découvrir. Les lettres réellement lues n'en conservaient aucune trace; les précautions étaient des plus complètes. Il existait depuis Louis XIV, disait l'Empereur, un bureau de police politique pour découvrir les relations avec l'étranger. Depuis ce souverain, les mêmes familles en étaient demeurées en possession; les individus et leurs fonctions étaient inconnus : c'était un véritable emploi. Leur éducation s'était achevée à grands frais dans les diverses capitales de l'Europe; ils avaient leur morale particulière, et se prêtaient avec répugnance à l'examen des lettres de l'intérieur : c'était pourtant eux qui l'exerçaient. Dès que

* Voyez les lettres du Cap.

quelqu'un se trouvait couché sur la liste de cette importante surveillance, ses armes, son cachet, étaient aussitôt gravés par le bureau, si bien que ses lettres, après avoir été lues, parvenaient intactes, sans aucun indice de soupçon. Ces circonstances, les graves inconvéniens qu'elles pouvaient amener, les grands résultats qu'elles pouvaient produire, faisaient la principale importance du directeur-général des postes, et commandaient dans sa personne beaucoup de prudence, de sagesse et de sagacité.

L'Empereur a donné à ce sujet de grandes louanges à M. Lavallette. Du reste, lui (l'Empereur) n'était nullement partisan de cette mesure. Quant aux lumières diplomatiques qu'elle pouvait procurer, il ne pensait pas que ces lumières pussent répondre aux dépenses qu'elles occasionnaient : ce bureau coûtait 600 mille francs. Et quant à la surveillance exercée sur les lettres des citoyens, il croyait qu'elle pouvait causer plus de mal que de bien. « Rarement, » disait-il, les conspirations se traitent par cette » voie; et quant aux opinions individuelles ob- » tenues par les correspondances épistolaires, » elles peuvent devenir plus funestes qu'utiles » au prince, surtout avec notre caractère. De » qui ne nous plaignons-nous pas avec notre » expansion et notre mobilité nationales? Tel

» que j'aurai maltraité à mon lever, disait-il, » écrira dans le jour que je suis un tyran : il » m'aura comblé de louanges la veille, et le lendemain, peut-être, il sera prêt à donner sa vie » pour moi. La violation du secret des lettres » peut donc faire perdre au prince ses meilleurs amis, en lui inspirant à tort de la méfiance et des préventions; d'autant plus que » les ennemis capables d'être dangereux sont » toujours assez rusés pour ne pas s'exposer à ce » danger. Il est tel de mes ministres dont je n'ai » jamais pu surprendre une lettre. »

Je crois avoir déjà dit qu'au retour de l'île d'Elbe, on a trouvé chez M. de Blacas, aux Tuileries, une foule de pétitions et de pièces où Napoléon se trouvait fort indécemment mentionné : il les fit brûler. « Elles eussent formé » un recueil bien abject, disait l'Empereur. » J'eus un moment l'idée d'en insérer quelques-unes dans le Moniteur; elles auraient dégradé » quelques individus; mais n'eussent rien appris sur le cœur humain : les hommes sont » toujours les mêmes! »

L'Empereur du reste était loin de connaître tout ce que la police exécutait en son nom sur les écrits et sur les individus; il n'en avait ni le temps ni les moyens. Aussi, tous les jours apprend-il de nous, ou par des pamphlets qui lui

tombent sous la main, des arrestations d'individus ou des suppressions d'ouvrages qui sont tout à fait neuves pour lui.

En parlant des ouvrages cartonnés ou défendus par la police, sous son règne, l'Empereur disait que n'ayant rien à faire à l'île d'Elbe, il s'y était amusé à parcourir quelques-uns de ces ouvrages, et souvent il ne concevait pas les motifs que la police avait eus dans la plupart des prohibitions qu'elle avait ordonnées.

De là il est passé à discuter la liberté ou la limitation de la presse. C'est selon lui une question interminable et qui n'admet point de demi-mesure. Ce n'est pas le principe en lui-même, dit-il, qui apporte la grande difficulté; mais bien le prévenu, ou les circonstances sur lesquelles on aura à faire l'application de ce principe pris dans le sens abstrait. L'Empereur serait pour la liberté illimitée. C'est sous ce même point de vue et avec les mêmes raisonnemens que je l'ai vu constamment traiter ici toutes les grandes questions; aussi Napoléon a-t-il vraiment été et doit-il demeurer, avec le temps, le type, l'étendard et le prince des idées libérales : elles sont dans son cœur, dans ses principes, dans sa logique. Si parfois ses actions semblent s'en être écartées, c'est que les circonstances l'ont impérieusement maîtrisé. En voici une preuve que

j'acquis dans le temps et que je n'appréciais pas alors autant qu'aujourd'hui.

Causant à l'écart, dans un de ces cercles du soir, aux Tuileries, avec trois ou quatre personnes de la cour, groupées autour de lui, ainsi que cela arrivait souvent, il termina une grande question politique par ces paroles remarquables : « Car moi aussi je suis foncièrement et na-
» turellement pour un gouvernement fixe et mo-
» déré. » Et comme la figure d'un des interlocuteurs lui exprimait quelque surprise : « Vous ne
» le croyez pas, continua-t-il : pourquoi ? Est-
» ce parce que ma marche ne semble point d'ac-
» cord avec mes paroles ? Mais, mon cher, que
» vous connaîtriez peu les choses et les hommes !
» La nécessité du moment n'est-elle donc rien
» à vos yeux ? Je n'aurais qu'à relâcher les rê-
» nes, et vous verriez un beau tapage ; ni vous
» ni moi ne coucherions peut-être pas après de-
» main aux Tuileries. »

Mercredi 20 au Samedi 23.

Première tournée de l'Empereur à cheval. — Dureté des instructions ministérielles à son égard. — Nos peines, nos plaintes. — Paroles de l'Empereur. — Réponses brutales.

L'Empereur est monté à cheval après déjeûner. Nous avons pris le chemin de la ferme ; nous

avons rencontré le fermier dans le jardin de la compagnie; nous nous en sommes fait suivre. Nous avons parcouru tout le terrain avec lui; l'Empereur lui faisant une foule de questions sur tous les détails de sa ferme, ainsi qu'il le faisait, me disait-il, dans ses chasses aux environs de Versailles, où il discutait avec les fermiers les idées du Conseil d'État pour venir reproduire ensuite, à ce même Conseil d'État, les objections des fermiers. Nous avons prolongé le terrain de Longwood le long de la vallée, jusqu'à ce que, les chevaux n'ayant plus de passage, nous avons été contraints de rétrograder. Nous avons alors traversé le vallon, gagné le plateau du camp, couru jusqu'à la montagne des Signaux; et prolongeant sa crête, nous sommes venus, en dehors du camp, par la maison des Signaux, jusqu'au chemin qui conduit de Longwood chez Mme Bertrand. L'Empereur voulait d'abord aller jusque chez elle; mais à mi-chemin il s'est ravisé, et nous sommes rentrés dans Longwood.

Les instructions des ministres anglais à l'égard de l'Empereur à Sainte-Hélène, avaient été dictées avec cette dureté et ce scandale qui ont présidé en Europe à leur violation solennelle du droit des gens. Un officier anglais devait être constamment à la table de l'Empereur;

mesure barbare qui nous eût privés de la douceur de nous trouver en famille : on ne s'en abstint que parce que l'Empereur n'eût jamais mangé que dans sa chambre. Peut-être se repentait-il, et j'ai de bonnes raisons de le croire, de n'en avoir pas agi ainsi à bord du Northumberland.

Un officier anglais devait sans cesse accompagner l'Empereur à cheval; gêne cruelle qui tendait à ne pas lui permettre un moment de distraction dans sa malheureuse situation. On y renonça, du moins pour l'intérieur de certaines limites, qu'on nous fixa à cet effet, parce que l'Empereur avait déclaré qu'autrement il ne monterait jamais à cheval.

Dans notre triste situation, chaque jour venait ajouter quelque chose à nos contrariétés; c'était sans cesse une piqûre nouvelle, d'autant plus cruelle, qu'elle s'établissait désormais pour un long avenir. Ulcérés comme il était permis de l'être, nous étions sensibles à tout; et trop souvent les motifs qu'on nous donnait prenaient encore les couleurs de l'ironie. Ainsi des sentinelles étaient mises à la nuit sous les fenêtres de l'Empereur, et jusqu'à nos portes? c'était, nous disait-on, pour notre propre sûreté. On gênait la libre communication avec les habitans; on nous mettait au secret, et l'on répon-

dait que c'était pour que l'Empereur ne fût point importuné. Les consignes, les ordres, variaient sans cesse; nous vivions dans la perplexité, dans l'hésitation, dans la crainte d'être exposés à chaque pas à quelqu'affront imprévu. L'Empereur, qui ressentait vivement toutes ces choses, prit le parti d'en faire écrire à l'Amiral, par M. de Montholon. Il parlait avec chaleur, et accompagnait ses paroles d'observations dignes de remarque. « Que l'Amiral » ne s'attende pas, disait-il, que je traite au- » cun de ces objets avec lui. S'il venait demain, » malgré mon juste ressentiment, il me trou- » verait le visage aussi riant et la conversation » aussi insignifiante que de coutume; non qu'il » y eût de la dissimulation de ma part, ce ne » serait que le fruit de mon expérience. Je me » souviens encore de lord Withworth qui rem- » plit l'Europe d'une longue conversation avec » moi, dont à peine quelques mots étaient vrais. » Toutefois ce fut alors ma faute; elle fut as- » sez forte pour m'apprendre à n'y plus reve- » nir. Aujourd'hui l'Empereur a gouverné trop » long-temps, pour ne pas savoir qu'il ne doit » point se commettre à la discrétion de quel- » qu'un, auquel il donnerait le droit de dire à » faux : *l'Empereur m'a dit cela;* car l'Empe- » reur n'aurait pas même la ressource d'affir-

» mer que non. Un témoignage en vaut un autre;
» il faut donc de nécessité qu'il emploie quel-
» qu'un qui puisse dire au narrateur qu'il ment
» dans ce qu'il lui fait dire, et qu'il est prêt à
» lui rendre raison de son expression, ce que
» l'Empereur ne saurait faire. »

La lettre de M. de Montholon était vive, la réponse fut injurieuse et brutale : *On ne connaissait pas telle chose à Ste-Hélène qu'un Empereur; la justice et la modération du Gouvernement anglais à notre égard, serait l'admiration des âges futurs*, etc., etc... Le docteur O'Méara fut chargé d'accompagner cette réponse écrite, d'additions verbales les plus révoltantes; de demander par exemple, si l'Empereur désirait que l'Amiral lui envoyât des libelles et des lettres anonymes atroces qu'il avait reçus à son adresse, etc., etc...

Je travaillais avec l'Empereur quand on lui rendit compte de cette réponse. Je ne pus cacher l'étonnement et l'indignation que me causaient certaines expressions. Toutefois la philosophie seule devait nous tenir lieu de ressentiment; il fallut bien se dire que toute satisfaction était hors de notre pouvoir; car adresser une plainte directe au Prince Régent, c'eût été ménager peut-être une jouissance à ce prince, et à celui qui nous offensait un titre méritoire, et puis

d'ailleurs il ne pouvait exister de plaintes de l'Empereur adressées à qui que ce fût sur la terre; il n'était plus pour lui, à cet égard, d'autre tribunal que Dieu, les nations et la postérité.

Le 23, la frégate la Doris est arrivée du Cap; elle apportait sept chevaux qui avaient été achetés pour l'Empereur.

Dimanche 24.

Mépris de l'Empereur pour la popularité, ses motifs, ses argumens, etc. — Sur ma femme. — La mère et la sœur du général Gourgaud.

L'Empereur lisait quelque chose dans lequel on le faisait parler avec trop de bonté; il s'est récrié sur l'erreur de l'écrivain : « Comment a-t-» on pu me faire dire cela? C'est trop tendre, » trop doucereux pour moi; on sait bien que je ne » le suis pas.—Sire, disais-je, on a eu une bonne » intention, la chose est innocente en elle-même » et a pu produire un bon résultat au dehors. » Cette réputation de bonté que vous semblez » vouloir dédaigner, eût pu avoir un poids im-» mense sur l'opinion; elle eût prévenu du moins » les couleurs dont un système en Europe a faus-» sement peint Votre Majesté aux yeux des peu-» ples. Votre cœur, que je connais à présent, » est certainement aussi bon que celui de » Henri IV, que je n'ai pas connu. Eh bien, sa

» bonté est encore proverbiale : il est demeuré
» une idole; mais je soupçonne que Henri IV
» était un tant soit peu charlatan. Pourquoi
» Votre Majesté a-t-elle dédaigné de l'être? Elle
» montre trop d'horreur pour cette espèce de
» moyen. Après tout, c'est le charlatanisme qui
» gouverne le monde; heureux toutefois quand
» il n'est qu'innocent! »

L'Empereur s'est mis à rire de ce qu'il appelait mon verbiage. « Mon cher, qu'est-ce que
» la popularité, la débonnaireté? disait-il. Qui
» fut plus populaire, plus débonnaire que le
» malheureux Louis XVI? Pourtant quelle a été
» sa destinée? Il a péri! C'est qu'il faut servir
» dignement le peuple, et ne pas s'occuper de
» lui plaire. La belle manière de le gagner, c'est
» de lui faire du bien. Rien n'est plus dangereux
» que de le flatter : s'il n'a pas ensuite tout ce
» qu'il veut, il s'irrite, et pense qu'on lui a
» manqué de parole; et si alors on lui résiste,
» il hait d'autant plus qu'il se dit trompé. Le
» premier devoir du prince, sans doute, est de
» faire ce que veut le peuple; mais ce que veut
» le peuple n'est presque jamais ce qu'il dit : sa
» volonté, ses besoins, doivent se trouver moins
» dans sa bouche que dans le cœur du prince.

» Tout système peut sans doute se soutenir,
» celui de la débonnaireté comme celui de la

» sévérité ; chacun a ses avantages et ses inconvé-
» niens : tout se balance dans ce bas monde.
» Que si vous me demandez à quoi ont pu me
» servir mes expressions et mes formes sévères,
» je répondrai : à m'épargner de faire ce dont
» je menaçais. Quel mal, après tout, ai-je fait?
» Quel sang ai-je versé? Qui peut se vanter, dans
» les circonstances où je me suis trouvé, qu'il
» eût fait mieux? Quelle époque de l'histoire sem-
» blable à mes difficultés, offre mes innocens
» résultats? Car que me reproche-t-on? On a
» saisi les archives de mon administration, on
» est demeuré maître de mes papiers, qu'a-t-on
» eu à mettre au grand jour? Tous les souve-
» rains, dans ma position, au milieu des factions,
» des troubles, des conspirations, ne sont-ils
» pas entourés de meurtres et d'exécutions?
» Voyez pourtant quel a été avec moi le calme
» subit de la France? Cette marche vous étonne,
» continua-t-il en riant, vous qui parfois, avez la
» douceur et la naïveté d'un enfant? »

Et me voilà soutenant à mon tour que tous les systèmes pouvaient avoir leur avantage. « Tout homme, convenais-je, doit se créer
» sans doute un caractère par l'éducation,
» mais il faut qu'il en pose les bases sur celui
» que lui a donné la nature ; autrement il court
» le risque de perdre les avantages de celui-ci,

» sans obtenir ceux du caractère qu'il voudrait
» se donner ; ce pourrait n'être plus qu'un ins-
» trument qui fausserait sans cesse. Le cours
» de la vie de chacun doit être, après tout, le
» résultat évident, le vrai jugement de son ca-
» ractère. Or, de quoi pourrai-je avoir à me plain-
» dre? Du dernier degré de la misère, je me suis re-
» levé seul à une assez belle aisance, et, du pavé de
» Londres, je suis parvenu aux marches de votre
» trône, aux siéges de votre conseil ; le tout sans
» que j'aie à être embarrassé, devant qui que ce
» soit, d'aucune parole, d'aucun écrit, d'aucune
» démarche. N'est-ce pas aussi avoir produit en
» petit mes petites merveilles? Et qu'aurais-je
» donc pu faire de mieux avec un autre tour
» donné à mon caractère ? »

On est venu interrompre la conversation, pour dire à l'Empereur que l'Amiral et des dames venues par la Doris, sollicitaient la faveur d'être présentés. L'Empereur a répondu sèchement qu'il ne voyait personne; qu'on le laissât tranquille.

Au point où nous en étions, la politesse personnelle de l'Amiral était une injure de plus, et, quant à ceux qui le suivaient, comme on ne pouvait venir à nous qu'avec la permission de l'Amiral, l'Empereur ne pouvait accorder qu'on fît ainsi les honneurs de sa personne : s'il était

au secret, il fallait qu'on le signifiât; s'il n'y était pas, il devait voir qui bon lui semblait sans l'intervention de personne. Il ne fallait pas surtout qu'on se targuât en Europe de l'entourer de toutes sortes d'égards et de respects, quand on ne l'abreuvait que d'inconvenances et de caprices.

L'Empereur est sorti à 5 heures, et s'est promené dans le jardin. Le général, colonel du 53e régiment, est venu l'y retrouver, et lui a demandé la permission de lui présenter, le lendemain, son corps d'officiers. L'Empereur l'a accepté pour 3 heures.

Demeurés seuls nous deux, l'Empereur a prolongé sa promenade. Il s'est arrêté, devant une des platcs-bandes, à considérer une fleur, et m'a demandé si ce n'était pas là un lys; c'en était un magnifique. . . . . .

Après le dîner, durant notre reversi accoutumé dont l'Empereur commençait du reste à se fatiguer : « Où croyez-vous, m'a-t-il dit tout-» à-coup, que soit en ce moment Madame de » Las Cases? — Hélas, Sire, lui ai-je répondu, » Dieu le sait! — Elle est à Paris, a-t-il conti-» nué, c'est aujourd'hui mardi, il est 9 heures, » elle est à l'Opéra.—Non, Sire, elle est trop » bonne femme pour être au spectacle quand » je suis ici. — Voilà bien les maris, disait

» l'Empereur en riant; toujours confians et cré-
» dules! » Puis passant au général Gourgaud, il l'a plaisanté de même sur sa mère et sa sœur. Celui-ci s'en attristant beaucoup et ses yeux se mouillant, l'Empereur le regardant de côté, disait d'une manière charmante : « N'est-ce pas
» bien méchant à moi, bien barbare, bien ty-
» ran de toucher ainsi des cordes si tendres?* »

L'Empereur me demandait ensuite combien j'avais d'enfans, quand et comment j'avais connu madame de Las Cases. Je lui répondais que Mme de Las Cases était ma première connaissance dans la vie; que notre mariage était un nœud que nous avions lié nous-mêmes dans notre enfance, et que pourtant il avait fallu la plupart des événemens de la révolution pour pouvoir l'accomplir.

---

* Le général Gourgaud avait pour sa mère et sa sœur une tendresse extrême; il en était aimé de même. Ses soins pour elles allaient au point de leur peindre, dans ses lettres, Ste-Hélène comme un lieu de délices, afin de les tranquilliser sur son compte : c'étaient des forêts d'orangers, de citronniers; un printemps perpétuel, en un mot, tout-à-fait du roman. Et les ministres anglais n'ont pas rougi, plus tard, de faire tourner contre lui ces innocentes supercheries de sa sollicitude filiale!!!

Lundi 25.

L'Empereur souvent blessé dans ses campagnes. — Cosaques.—Jérusalem délivrée.

L'Empereur, qui n'avait pas été bien la veille, a continué d'être indisposé, et a fait prévenir qu'il ne pourrait pas recevoir les officiers du 53e, ainsi qu'il l'avait fixé. Vers le milieu du jour il m'a fait appeler et nous avons relu quelques chapitres de la campagne d'Italie. Je comparais celui de la bataille d'Arcole à un chant de l'Iliade.

Quelque temps avant l'heure du dîner, il nous avait réunis autour de lui dans sa chambre : on est venu nous dire que nous étions servis ; il nous a renvoyés; je sortais le dernier, il m'a retenu. « Restez, m'a-t-il dit, nous dînerons ensemble. » Nous sommes les vieux, laissons aller les jeu- » nes; nous nous tiendrons compagnie. » Puis il a voulu s'habiller, ayant l'intention, disait-il, de passer dans le salon après son dîner.

En faisant sa toilette, il passait sa main sur sa cuisse gauche où se voyait un trou considérable. Il y enfonçait le doigt en me le montrant significativement; et voyant que j'ignorais ce que ce pouvait être, il m'a dit que c'était le coup de baïonnette qui avait failli lui coûter la cuisse au

siége de Toulon. Marchand qui l'habillait s'est permis d'observer qu'on le savait bien à bord du Northumberland; qu'un des hommes de l'équipage lui avait dit, lorsqu'on y arriva, que c'était un Anglais qui, le premier, avait blessé notre Empereur.

L'Empereur prenant alors ce sujet, disait qu'on avait généralement admiré et prôné le rare bonheur qui le tenait comme invulnérable au milieu de tant de batailles. « Et l'on était dans » l'erreur, ajoutait-il; seulement j'avais toujours » fait mystère de tous mes dangers. » Et il a raconté qu'il avait eu trois chevaux tués sous lui au siége de Toulon, qu'il en avait eu plusieurs tués ou blessés dans ses campagnes d'Italie, trois ou quatre au siége de Saint-Jean-d'Acre. Qu'il avait été blessé maintes fois; qu'à la bataille de Ratisbonne, une balle lui avait frappé le talon; qu'à celle d'Esling ou de Wagram, je ne saurais dire laquelle, un autre coup de feu lui avait déchiré la botte, le bas et la peau de la jambe gauche. En 1814, il avait perdu un cheval et son chapeau à Arcis-sur-Aube, ou dans son voisinage; et après le combat de Brienne, en rentrant le soir à son quartier-général, triste et méditatif, il se trouva chargé inopinément par des Cosaques qui avaient passé sur les derrières de l'armée; il en repoussa un de la main, et se

vit contraint de tirer son épée pour sa défense personnelle; et plusieurs de ces Cosaques furent tués à ses côtés. « Mais ce qui donne un prix » bien extraordinaire à cette circonstance, disait-» il, c'est qu'elle se passa auprès d'un arbre que » je considérais en cet instant, et que je recon-» naissais pour être celui au pied duquel, du-» rant nos récréations, à l'âge de douze ans, j'é-» tais venu lire la Jérusalem délivrée. » C'était donc là que Napoléon avait éprouvé sans doute les premières émotions de la gloire!

L'Empereur répétait qu'il avait été très-souvent exposé dans ses batailles; mais on le taisait toujours avec le plus grand soin. Il avait recommandé, une fois pour toutes, le silence le plus absolu sur toutes les circonstances de cette nature. Quelle confusion, quel désordre n'eussent pas résulté du plus léger bruit, du plus petit doute touchant son existence, disait-il. A sa vie se rattachait le sort d'un grand empire, toute la politique et les destinées de l'Europe!

Cette habitude, du reste, de tenir ces circonstances secrètes, faisait, ajoutait-il en ce moment, qu'il n'avait pas songé à les relater dans ses campagnes; et puis elles étaient aujourd'hui presque hors de sa mémoire. Ce n'était plus guère, disait-il, que par hasard, et

dans le cours de ses conversations, qu'elles pouvaient lui revenir, etc., etc.

Mardi 26.

Ma conversation avec un Anglais.

L'Empereur a continué d'être indisposé.

Un des Anglais dont la femme avait été refusée hier à la suite de l'Amiral, est venu me rendre visite ce matin, dans l'intention d'essayer une nouvelle et dernière tentative pour parvenir à Napoléon. Cet Anglais parlait très-bien le français, ayant demeuré en France pendant toute la guerre. C'était un de ceux connus dans le temps sous le nom de *détenus;* un de ceux qui, venus en France comme voyageurs, s'y trouvèrent arrêtés par le Premier Consul, lors de la rupture du traité d'Amiens, en représaille de ce que le gouvernement anglais avait, suivant sa coutume, saisi nos bâtimens marchands avant de nous déclarer la guerre. Cette circonstance causa une longue et vive discussion entre les deux gouvernemens, et empêcha même, durant toute la guerre, un cartel d'échange. Les ministres anglais s'obstinèrent à ne vouloir pas regarder leurs compatriotes arrêtés comme des prisonniers, dans la crainte que ce ne fût une renonciation implicite à leur espèce de *droit de*

piraterie. Toutefois cette obstination de leur part valut une longue captivité à leurs compatriotes ; ils ont été retenus en France plus de dix ans : c'est l'absence du siége de Troye, aussi longue, aussi pénible, mais moins glorieuse.

Cet Anglais était beau-frère de l'Amiral Burton, qui venait de mourir, commandant la station de l'Inde. Cette circonstance pouvait lui donner quelques rapports directs avec les ministres à son arrivée en Angleterre ; il pouvait avoir été choisi par l'Amiral pour y rendre bien des choses qui nous concernent ; je n'ai donc pas refusé la conversation ; je l'ai même prolongée. Elle a duré plus de deux heures, toute calculée de ma part sur ce qu'il pouvait redire à l'Amiral, répéter au gouvernement ou dans les cercles en Angleterre. J'en fais grâce ; on n'y retrouverait que l'éternelle récapitulation de nos reproches et de nos griefs, la fastidieuse répétition de nos plaintes et de nos douleurs. Ce serait encore et toujours la violation des droits estimés les plus sacrés ; l'outrage fait à notre bonne foi ; l'arrogance, l'impudeur, les plus basses insultes du pouvoir, etc., etc. J'ai particulièrement appuyé sur les mauvais traitemens qu'on nous faisait éprouver ici ; sur les travers d'esprit de celui qui tenait ici nos chaînes. « Sa gloire, disais-je, n'est » pas de nous soumettre, mais bien plutôt de

» nous satisfaire. Il devrait nous faire oublier, à
» force d'égards, toute la rigueur et les injustices
» de la politique. Rechercherait-il la réprobation
» des hommes, lorsque sa bonne fortune le con-
» duisait à mêler noblement son nom à celui de
» l'homme du temps, du héros de l'histoire?
» Objecterait-il ses instructions? Mais encore,
» dans nos mœurs européennes, l'honneur est là
» pour les interpréter convenablement, etc., etc.»

Mon Anglais m'a écouté avec beaucoup d'attention; il a montré même parfois un intérêt marqué, approuvant fort plusieurs de mes observations; mais aura-t-il été sincère, et ne tiendra-t-il pas à Londres un langage tout-à-fait différent?

Chaque fois qu'un bâtiment arrive de Sainte-Hélène en Angleterre, les papiers publics présentent aussitôt sur les captifs de Longwood des relations infidèles, absurdes, qui doivent nécessairement les rendre ridicules à la masse du public. Comme nous nous en exprimions ici avec amertume, des Anglais, honnêtes et distingués, nous dirent : « Ne vous y méprenez pas, ces in-
» jures ne viennent pas de nos compatriotes qui
» vous visitent ici; mais bien de nos ministres à
» Londres; car aux excès et à la violence du
» pouvoir, l'administration qui nous gouverne

» aujourd'hui, joint toute la petitesse des intri-
» gues les plus basses et les plus viles. »

Mercredi 27.

Sur l'émigration. — Bienfaisance des Anglais. — Ressources des émigrés, etc.

L'Empereur se trouvant mieux, est monté à cheval vers une heure, et au retour a reçu les officiers du 53e. Il a été pour eux tout-à-fait aimable et gracieux.

Après cette visite, l'Empereur, qui m'avait dit de demeurer avec lui, s'est promené dans le jardin, je lui ai rendu compte de ma conversation de la veille avec l'Anglais qui était venu me faire visite. De là ses questions se sont portées sur l'émigration, Londres et les Anglais.

Je lui disais que l'émigration n'aimait pas les Anglais; mais qu'il y avait peu d'émigrés qui ne se fussent attachés à quelque Anglais; que les Anglais n'aimaient point l'émigration ; mais qu'il y avait peu de familles anglaises qui n'eussent adopté quelque Français. Ce devait être là toute la clef des sentimens et des rapports, souvent contradictoires, qu'on rencontre d'ordinaire sur cet objet. Quant au bien qu'ils nous avaient fait, surtout la classe mitoyenne, qui est celle qui caractérise toujours un peuple, il est au-delà de

toute expression, et nous endette envers elle d'une véritable reconnaissance. Il est difficile d'énumérer les bienfaits particuliers, les institutions bienveillantes, les mesures charitables employées vis-à-vis de nous : ce sont les particuliers qui, par leur exemple, ont amené le Gouvernement à des secours réguliers; et quand ceux-ci ont été établis, les autres n'ont point cessé.

L'Empereur me demandait si j'avais participé à ces secours. J'avais trouvé plus doux de ne rien devoir qu'à mon travail, et l'organisation sociale et industrielle de l'Angleterre était telle, qu'avec ce sentiment on était sûr de réussir. — Mais n'avais-je jamais aperçu l'occasion de faire fortune? Deux fois. Un évêque de Rhodez, *Colbert*, Écossais de naissance, qui m'aimait beaucoup, me proposa de suivre son frère à la Jamaïque; il y allait chef du pouvoir exécutif, était un des planteurs les plus considérables; il m'eût confié la gestion de ses biens, et m'eût fait avoir celle de ses amis. L'évêque me garantissait en trois ans une véritable fortune. Je ne pus m'y résoudre, je préférai continuer une vie misérable à m'éloigner des côtes de France.

« Une autre fois, des amis voulaient m'en-
» voyer dans l'Inde; j'y eusse été employé, pro-
» tégé; on me garantissait encore, en très-peu de

» temps, une fortune considérable. Je ne vou-
» lus pas : je me trouvais trop âgé; c'était trop
» loin, disais-je. Il y a vingt ans de cela, et je
» suis à Sainte-Hélène.

» Cependant il en était peu dont l'émigration,
» dans le principe, eût été plus dure, bien qu'il
» n'en fût pas de plus brillante vers sa fin. Je
» m'étais vu plus d'une fois à la veille de man-
» quer littéralement de tout; pourtant je n'avais
» jamais été découragé ni même malheureux.
» J'avais trouvé le vrai trésor de la philosophie,
» en me comparant au grand nombre de ceux
» qui, autour de moi, étaient plus malheureux
» encore; aux vieillards, aux femmes, à ceux
» qui, dépourvus d'une certaine éducation, de
» certaines facultés, n'apprendraient jamais
» une langue étrangère, ne sauraient jamais se
» créer aucun moyen. Moi, j'avais de la jeu-
» nesse, de l'ardeur, je me sentais capable de
» quelque chose. J'étais plein d'espérance; je
» montrais ce que je ne savais pas, tout ce qu'on
» voulait; j'apprenais la veille ce qu'on me de-
» mandait pour le lendemain. Mon Atlas histori-
» que fut une idée heureuse qui m'ouvrit une
» mine d'or; ce n'était pourtant alors qu'une vé-
» ritable esquisse; mais à Londres, tout s'encou-
» rage, tout se vend; et puis le ciel bénit mes
» efforts. Débarqué à l'entrée de la Tamise, j'a-

» vais gagné Londres à pied, n'ayant que 7 louis
» dans ma poche, sans connaissance, sans recom-
» mandation sur ces rives étrangères; j'en sortis
» en poste, possédant 2,500 guinées, ayant fait
» des amis tendres, pour lesquels j'aurais donné
» ma vie.

» Mais moi, si j'avais émigré, disait l'Empe-
» reur, quel eût été mon sort, mon lot? » Il parcourait alors inutilement diverses directions, et s'arrêtait constamment sur le militaire. « J'y
» aurais toujours bien fourni ma carrière, après
» tout, disait-il.—Cela n'est pas sûr, répondais-
» je, Sire; vous vous fussiez trouvé étouffé dans
» la foule. Arrivé à Coblentz ou dans tout corps
» français, vous eussiez été classé d'après le rang
» du tableau; rien n'eût pu vous le faire fran-
» chir; car nous étions stricts observateurs des
» formes, etc., etc. »

L'Empereur me demandait ensuite quand et comment j'étais rentré.— « Après la paix d'A-
» miens, par le bienfait de votre amnistie; en-
» core m'étais-je glissé par contrebande dans
» une famille anglaise, pour atteindre Paris plus
» tôt. Dès que j'y fus arrivé, de peur de com-
» promettre cette famille, je fus moi-même faire
» ma déclaration à la police, qui me donna une
» carte que je devais faire viser toutes les se-
» maines ou tous les mois; je n'en fis rien, et il

» ne m'en arriva rien. J'étais décidé à me con-
» duire sagement; qu'avais-je à craindre? disais-
» je. Cependant, une fois, je vis qu'il eût pu
» m'en coûter cher : c'était le moment le plus
» violent de la crise de Georges et Pichegru.
» D'ordinaire je passais mes soirées, dans des
» sociétés intimes, dans ma propre maison; je
» ne sortais presque jamais. Mais ici, conduit
» par la fatalité, peut-être par le vif intérêt que
» je prenais à la chose, je m'égarai un soir assez
» tard dans le faubourg Saint-Germain; je man-
» quai le passage du pont de Louis XVI, que
» je connaissais si bien, et fus déboucher sur le
» boulevard des Invalides, sans plus savoir où
» je me trouvais. Les postes étaient doublés par-
» tout et multipliés. Je demandai ma route à une
» sentinelle; j'entendis distinctement son cama-
» rade, à quelques pas de là, lui demander pour-
» quoi il ne m'arrêtait pas; celui-ci répondit que
» je ne faisais aucun mal. Je gagnai mon gîte à
» pas redoublés, frémissant sur le danger que je
» venais de courir. J'étais en contravention for-
» melle vis-à-vis de la police : mon émigration,
» mon nom, mes habitudes, mes opinions, me
» classaient parmi les mécontens. Tous les ren-
» seignemens qu'on eût pris m'eussent été défa-
» vorables; je n'aurais pu me réclamer de per-
» sonne. On eût trouvé dans ma poche, et c'est

» ce qui me frappait davantage, cinq guinées :
» bien que je fusse en France depuis plus de deux
» ans : c'étaient les dernières que m'avait valu
» mon travail; je les portais toujours; je les ai
» ici; leur vue était pour moi une espèce de bon-
» heur; elles me rappelaient un temps pénible
» qui n'était plus. Or, que ne pouvait-il, que ne
» devait-il pas arriver par le concours de toutes
» ces circonstances? J'aurais eu beau nier, affir-
» mer, personne ne m'eût cru. J'eusse beaucoup
» souffert sans doute, et pourtant je n'étais nul-
» lement coupable : voilà cependant la justice
» des hommes! Toutefois, je ne me mis pas
» plus en règle vis-à-vis de la police, et il ne
» m'arriva jamais rien.

» Lorsque je fus présenté à la Cour de Votre
» Majesté, les émigrés, qui étaient dans le même
» cas que moi, firent lever leur surveillance qui
» était de dix ans; moi, je me promis bien de
» laisser finir la mienne de sa belle mort. Invité
» au nom de Votre Majesté à une fête qu'elle
» donnait à Fontainebleau, je trouvai plaisant
» d'aller à la police demander un passeport. On
» convint qu'il m'était régulièrement nécessaire;
» mais on me le refusa, pour ne pas rendre,
» dit-on, l'administration ridicule. Plus tard,
» devenu chambellan de Votre Majesté, j'eus à
» faire un voyage privé; et pour cette fois, ils

» m'affranchirent pour toujours, et en riant, de
» toute formalité future.

» Au retour de Votre Majesté en 1815, vou-
» lant rendre service à quelques émigrés qui
» étaient revenus avec le Roi, j'allai pour eux à
» la police. J'étais un conseiller d'état, tous les
» registres me furent ouverts. Après l'article de
» mes amis, je fus curieux de connaître le mien;
» j'appris que j'y étais noté comme grand cour-
» tisan de M. le Comte d'Artois, à Londres. Je
» ne pus m'empêcher de réfléchir sur ce que
» pouvaient amener la différence des temps et la
» bizarrerie des révolutions. Du reste, ma note
» était tout-à-fait inexacte. J'allais bien, il est
» vrai, chez M. le Comte d'Artois; mais de mois
» en mois tout au plus peut-être; pour en être
» courtisan, avec la meilleure volonté, je ne
» l'aurais pas pu; j'avais à pourvoir à ma subsis-
» tance de chaque jour; j'avais la fierté de vou-
» loir vivre de mes occupations; le temps m'é-
» tait précieux. » J'amusais beaucoup l'Empe-
reur par mon récit, et je trouvais un grand
charme à le lui faire.

Aujourd'hui, la frégate la Doris a fait voile
pour l'Europe.

Jeudi 28.

La famille de Briars est venue dans l'espoir de voir l'Empereur; mais il s'est trouvé incommodé de nouveau. Sa santé s'altère; cet endroit lui est visiblement contraire. Il m'a fait appeler à trois heures; il avait eu un léger accès de fièvre; il se trouvait mieux. Il m'a beaucoup parlé de ses dispositions domestiques intérieures, qui parfois laissaient venir jusqu'à lui quelques tracasseries. Ensuite il a fait sa toilette pour essayer de se promener. Je l'ai décidé à remettre son gilet de flanelle, qu'il avait imprudemment mis de côté, dans ce lieu de température humide et inconstante. Nous avons été promener au jardin; la conversation continuant toujours sur le même sujet que ci-dessus. L'Empereur se promenant à l'aventure, a gagné les arbres à gomme qui prolongent le parc, causant de notre situation locale, de nos rapports avec les autorités, conjecturant sur les événemens politiques de l'Europe, etc., etc. La pluie est venue nous surprendre, et nous a forcés à nous abriter sous un arbre. Le Grand-Maréchal et M. de Montholon sont venus nous joindre. Au retour l'Empereur m'a fait le suivre, et s'est mis à jouer au piquet dans le salon avec Mme de Montholon. Il faisait fort humide; l'Empereur a désiré du feu; à

peine allumé, la fumée nous a chassés; il a fallu nous réfugier dans la chambre même de l'Empereur, où la partie a continué. Bientôt il n'a plus fait que tenir les cartes; sa conversation était devenue tout-à-fait des plus intéressantes : il nous racontait des anecdotes de son plus petit intérieur, confirmant, redressant ou détruisant celles que Mme de Montholon ou moi lui disions avoir circulées dans le monde : rien n'était plus piquant; c'était une conversation toute confidentielle ; aussi fût-ce un vrai chagrin pour nous d'entendre annoncer à l'Empereur qu'il était servi.

Vendredi 29.

Excursion difficile.—Premier essai de notre vallée.— Marais perfide.—Momens caractéristiques. — Anglais désabusés.—Poison de Mithridate.

Il est un endroit de notre enclos où l'on voit au loin la partie de la mer où apparaissaient les vaisseaux qui arrivent; là est un arbre au pied duquel on peut la considérer à son aise. J'étais dans l'habitude depuis quelques jours, d'y aller dans mes momens d'oisiveté pour voir arriver, me disais-je, le vaisseau qui doit terminer notre exil. Le célèbre Munich est demeuré vingt ans au fond de la Sibérie, buvant chaque jour à son retour à Saint-Pétersbourg, avant de voir ar-

river cet instant désiré. J'aurai son courage, mais j'espère n'avoir pas besoin de sa patience.

Depuis quelques jours des bâtimens se succédaient; de très-bon matin on en avait aperçu trois, dont j'en jugeai deux bâtimens de guerre. En revenant on me dit que l'Empereur était déjà levé; je fus le trouver dans le jardin pour lui faire part de ma découverte. Il voulut déjeûner sous un arbre et me retint. Après le déjeûner il me dit de le suivre à cheval. Nous prolongeâmes, en dehors de Longwood, tous les arbres à gomme, et essayâmes à l'extrémité, de descendre dans une vallée très-rapide et profondément sillonnée : c'était des sables, des cailloux presque mouvans, parsemés de ronces marines. Nous fûmes obligés de descendre de cheval. L'Empereur ordonna au général Gourgaud de prendre par un côté avec les chevaux et les deux piqueurs qui formaient notre suite, et s'obstina à continuer, de sa personne au milieu des difficultés où nous nous trouvions. Je lui donnai le bras, nous descendions et regrimpions avec peine tous les ravins. Il regrettait la légèreté de sa jeunesse; me reprochait d'être plus leste que lui : il y trouvait plus de différence que le peu de temps qui nous sépare. C'est, disais-je, que je rajeunissais pour le servir. Chemin faisant il observait que ceux qui pourraient nous

considérer en ce moment reconnaîtraient sans peine l'inquiétude et l'impatience française. « Au » fait, disait-il, il n'y a que des Français aux- » quels il puisse venir dans l'idée de faire ce » que nous faisons en cet instant. » Nous arrivâmes enfin tout haletans au bas de la vallée.* Ce que nous avions pris de loin pour un chemin tracé n'était qu'un petit ruisseau d'un pied et demi de large. Nous voulûmes le traverser en attendant nos chevaux, mais les bords de ce petit ruisseau étaient perfides; ils semblaient d'une terre sèche qui nous supporta d'abord, mais bientôt nous nous sentîmes enfoncer subitement, comme si nous eussions été sur de la glace qui se fût brisée : nous étions menacés de disparaître. J'en avais déjà presque au-dessus du genou quand un effort m'en a fait sortir. Je me suis retourné pour donner la main à l'Empereur; il était enfoncé des deux jambes, ses mains à terre, s'efforçant de se dégager. Ce n'est pas sans peine ni sans boue que nous avons retrouvé la terre ferme; moi ne pouvant m'empêcher de m'écrier : *Marais d'Arcole! marais d'Arcole!* Nous les avions travaillés quelques jours auparavant; Napoléon avait failli y demeurer. Pour

* Voyez la carte géographique.

lui il répétait en considérant ses vêtemens : « Mon » cher, voici une sale aventure. » Et puis il disait : « Si nous avions disparu ici, qu'eût-on » dit en Europe ? Les caffards prouveraient sans » nul doute que nous avons été engloutis pour » tous nos crimes. »

Les chevaux nous ayant enfin rejoints, nous avons continué, forçant des haies, escaladant des murs, et remonté à grande peine toute la vallée qui sépare Longwood du pic de Diane. Nous sommes rentrés par le côté de Mme Bertrand, il était trois heures. On est venu nous dire que les bâtimens aperçus ce matin étaient un brick et un transport venus d'Angleterre, et un Américain.

Sur les sept heures l'Empereur m'a fait demander ; il était avec le Grand-Maréchal, qui lui lisait les papiers-nouvelles depuis le 9 jusqu'au 16 octobre. Cela ne finissait pas ; il était 9 heures. L'Empereur, étonné qu'il fût si tard, s'est levé brusquement, et impatienté qu'on ne lui donnât pas son dîner, a marché droit à la table, se plaignant qu'on l'eût fait attendre. On a eu la gaucherie de lui donner une raison fort ridicule. Cette inconvenance domestique l'a vivement choqué, puis il s'est choqué intérieurement encore de s'être montré si choqué ; aussi le dîner a-t-il été sombre et silencieux.

Revenu dans le salon pour le dessert, l'Empereur a cependant pris la parole sur les nouvelles que nous avaient apportées les gazettes : les conditions de la paix, les forteresses livrées aux étrangers, la fermentation des grandes villes. Il a traité ces sujets en maître, mais s'est retiré de bonne heure ; l'instant qui avait précédé le dîner lui demeurait visiblement sur le cœur.

Peu de temps après il m'a fait demander, voulant continuer les papiers. Comme je me mettais en devoir de lire, il s'est rappelé l'état de mes yeux et ne l'a plus voulu. J'insistais disant que je parcourrais vite, et que ce ne serait pas long ; mais il les a éloignés lui-même, ajoutant : « La nature ne se commande pas ; je vous » le défends ; j'attendrai demain. » Il s'est mis à marcher, et bientôt ce qu'il avait dans le cœur en est sorti. Qu'il me semblait aimable dans ses reproches et ses plaintes ! Qu'il était homme et bon ; car ce qu'il disait était juste et vrai ! Mais c'étaient de ces momens précieux où la nature prise sur le fait, montre à nu le fond du cœur et du caractère. Et je me disais en le quittant, ce que j'ai d'ailleurs si souvent l'occasion de me dire : « Bon Dieu, que l'Empereur a été mal » connu dans le monde ! »

Au demeurant, on lui rend ici désormais plus de justice. Ces Anglais, si acharnés, si excusables

d'ailleurs par les fausses peintures dont on les a si constamment nourris, commencent à prendre une idée plus juste de son caractère : ils avouent qu'ils se détrompent étrangement tous les jours, et que l'Empereur est bien différent de ce Napoléon que les intérêts politiques et le mensonge leur avaient tracé. Tous ceux qui ont pu le voir, l'entendre, avoir à faire à lui, n'ont plus qu'une voix là-dessus. Il a échappé plus d'une fois à l'Amiral, au travers de nos querelles avec lui, de se récrier que l'Empereur était sans contredit le meilleur naturel de toute la bande, le plus raisonnable, le plus juste, le plus facile; et il disait vrai.

Une autre fois, un honnête Anglais, que nous voyions souvent, confessait à Napoléon, dans toute l'humilité de son ame, et en forme d'expiation, qu'il avait à se reprocher, et qu'il était honteux d'avouer, qu'il avait cru fermement toutes les abominations débitées sur son compte : ses étranglemens, ses massacres, ses fureurs, ses brutalités; enfin jusqu'aux difformités de sa personne et aux traits hideux de sa figure. « Après tout, ajoutait-il candidement, comment » ne l'aurais-je pas cru? Tous nos livres en » étaient pleins, c'était dans toutes nos bouches; » pas une voix ne s'élevait pour le contredire. » — « Eh bien! dit Napoléon en souriant, c'est à

» vos ministres que j'ai l'obligation de toutes ces
» gentillesses; ils ont inondé l'Europe de pam-
» phlets et de libelles contre moi. Peut-être au-
» raient-ils à dire, pour excuse, qu'ils ne faisaient
» que répondre à ce qu'ils recevaient de France
» même; et ici il faut être juste, ceux d'entre
» nous qu'on a vus depuis danser sur les rui
» nes de leur patrie, ne s'en faisaient pas faute
» et les tenaient abondamment pourvus.

» Quoi qu'il en soit, on me tourmenta sou-
» vent, au temps de ma puissance, pour que je
» fisse contre-battre ces menées; je m'y refusai
» toujours. A quoi m'eût servi qu'on m'eût dé-
» fendu? On eût dit que j'avais payé, et cela ne
» m'eût que discrédité un peu davantage. Une
» victoire, un monument de plus; voilà la meil-
» leure, la véritable réponse, disais-je constam-
» ment. Le mensonge passe, la vérité reste! Les
» gens sages, la postérité surtout, ne jugent que
» sur des faits. Aussi qu'est-il arrivé? Déjà le
» nuage se dissipe, la lumière perce, je gagne
» tous les jours; bientôt il n'y aura rien de pi-
» quant en Europe que de me rendre justice.
» Ceux qui m'ont succédé tiennent les archives
» de mon administration, les archives de la po-
» lice, les greffes des tribunaux : ils ont à leur
» disposition, à leur solde, ceux qui eussent été
» les exécuteurs, les complices de mes atrocités

» et de mes crimes; eh bien! qu'ont-ils publié?
» qu'ont-ils fait connaître?

» Aussi la première fureur passée, les gens
» d'esprit et de jugement me reviendront; je ne
» conserverai pour ennemis que des sots ou des
» méchans. Je puis demeurer tranquille, je n'ai
» qu'à laisser faire, et la suite des événemens,
» les débats des partis opposés, leurs produc-
» tions adverses feront luire chaque jour les
» matériaux les plus sûrs, les plus glorieux de
» mon histoire. Et à quoi ont abouti après tout
» les immenses sommes dépensées en libelles
» contre moi? Bientôt il n'y en aura plus de tra-
» ces; tandis que mes monumens et mes insti-
» tutions me recommanderont à la postérité la
» plus reculée.

» Aujourd'hui, du reste, on ne saurait plus
» recommencer ces torts envers moi; la calom-
» nie a épuisé tous ses venins sur ma personne:
» elle ne saurait plus me heurter; elle n'est plus
» pour moi que *le poison de Mithridate*. »

Samedi 30.

L'Empereur laboure un sillon. — Denier de la veuve. — Entrevue avec l'Amiral. — Nouveaux arrangemens. — Le Polonais Piontkowsky.

L'Empereur m'avait fait appeler avant huit heures. Pendant qu'il faisait sa toilette, je lui

ai achevé les papiers commencés la veille. Une fois habillé, il est sorti, a promené vers les écuries, a demandé son cheval, est parti seul avec moi, tandis qu'on préparait encore ceux de la suite. Nous avons promené à l'aventure. Arrivés dans un champ qu'on labourait, il est descendu de cheval, a saisi la charrue, au grand étonnement de celui qui la conduisait, et a tracé lui-même un sillon d'une longue étendue. Remonté de nouveau, il a marché sans intention dans le voisinage. Le général Gourgaud et les piqueurs l'ont rejoint successivement.

Au retour, l'Empereur a voulu déjeûner sous un arbre dans le jardin, et nous a retenus. Il nous avait dit à cheval qu'il venait de nous faire un petit cadeau, bien léger à la vérité, observait-il; mais tout se mesure aux circonstances, et dans celle-ci, c'était pour lui, disait-il, *le denier de la veuve*. C'était un traitement mensuel qu'il venait d'arrêter pour chacun de nous. Or, il devait être prélevé sur une somme assez peu forte, que nous avions dérobée à la vigilance anglaise, et cette somme demeurait ici désormais l'unique et seule ressource de Napoléon. On sent combien elle devenait précieuse; aussi j'ai employé le premier instant où je me trouvais seul avec lui pour lui exprimer ma pensée à cet égard, et ma résolution personnelle de ne pas profiter de son

bienfait. Il en a beaucoup ri, et comme j'insistais toujours : « Eh bien, m'a-t-il dit en me sai-
» sissant l'oreille, si vous n'en avez pas besoin,
» gardez-le-moi, je saurai où le retrouver quand
» il me le faudra. »

Après son déjeûner, l'Empereur est rentré dans son intérieur, et m'a fait le suivre pour finir les papiers-nouvelles. Il y avait long-temps que je lisais : M. de Montholon a fait demander à être introduit. Il venait de causer longuement avec l'Amiral, qui désirait beaucoup voir l'Empereur. L'Empereur a interrompu ma traduction, s'est promené quelque temps comme s'il eût hésité ; puis prenant son chapeau, il a gagné le salon pour y recevoir l'Amiral. J'en ai eu une vive joie. Si nous devions cesser notre état d'hostilité, j'étais sûr que deux minutes de lui aplaniraient plus de difficultés que deux journées entières d'aucun de nous. En effet, j'ai compris que ses argumens, sa logique, sa bonhomie, avaient tout entraîné. On m'a assuré que l'Amiral était sorti enchanté. Pour l'Empereur, il était fort content; il est loin de haïr l'Amiral, il a même peut-être un faible pour lui. « Vous pouvez être
» un très-habile homme de mer, doit-il lui avoir
» dit; mais vous n'entendez rien à notre situa-
» tion. Nous ne vous demandons rien; nous pou-
» vons nous nourrir à l'écart de nos peines et de

» nos privations, nous suffire à nous-mêmes;
» mais notre estime vaut bien qu'on s'en mette
» en peine. » L'Amiral s'est rejeté sur ses instructions. « Mais ne sait-on pas, répliquait l'Em-
» pereur, l'espace immense qui existe entre la
» dictée des instructions et leur exécution? Tel
» les ordonne de loin, qui s'y opposerait lui-
» même s'il devait les voir exécuter. Qui ne sait
» encore, continuait-il, qu'au moindre diffé-
» rend, à la moindre contrariété, au premier
» cri de l'opinion, les ministres désavouent des
» instructions ou blâment vivement de ne les
» avoir pas mieux interprétées, etc., etc. »

L'Amiral a été à merveille; l'Empereur n'a eu qu'à se louer de lui; toutes les aspérités se sont émoussées; on s'est entendu sur tout. Ainsi il a été convenu que l'Empereur pourrait aller désormais dans l'île; que l'officier, que les instructions attachaient à sa personne, n'exercerait qu'une surveillance lointaine, qui ne pourrait blesser les regards de l'Empereur; que les visitans arriveraient à l'Empereur, non par la permission de l'Amiral, qui était le surveillant de Longwood, mais par celle du Grand-Maréchal, qui en faisait les honneurs.

Ce jour notre petite colonie s'est accrue d'un Polonais : le capitaine Piontkowsky. Il était du nombre de ceux que nous avions laissés à Ply-

mouth. Son dévouement pour l'Empereur, sa douleur d'en être séparé, avaient vaincu les Anglais et leur avaient arraché la permission de venir le rejoindre.

Dimanche 31.

Sous-gouverneur Skelton.

Le sous-gouverneur, colonel Skelton, et sa femme qui s'étaient toujours montrés fort prévenans pour nous, sont venus présenter leurs hommages à l'Empereur, qui, après une bonne heure de conversation, m'a fait traduire au colonel Skelton l'invitation de le suivre dans sa promenade à cheval; le colonel a accepté avec joie. Nous nous sommes mis en route et avons parcouru la vallée qui nous sépare du pic de Diane, au grand étonnement du colonel, pour qui cette course était tout-à-fait nouvelle, qui la trouvoit fatigante, et même en certains endroits, n'hésitait pas à la prononcer dangereuse. L'Empereur l'a retenu à dîner ainsi que sa femme, et s'est montré fort aimable pour eux.

Lundi 1er Janvier 1816 au Mercredi 3.

Premier de l'an.—Fusils de chasse, etc.—Famille du gouverneur Wilks.

Le 1er jour de l'an nous nous sommes tous réunis, vers les dix heures du matin, pour pré-

senter nos hommages à l'Empereur au sujet de la nouvelle année. Il nous a reçus quelques instans après. Nous avions bien plutôt à lui offrir des vœux que des félicitations. L'Empereur a voulu que nous déjeûnassions et passassions tout ce jour ensemble. Il observait que nous ne composions plus qu'une poignée au bout du monde, et que notre consolation devait être au moins de nous y aimer. Nous l'avons tous accompagné dans le jardin où il a été promener pendant qu'on préparait le déjeûner. En cet instant on lui a apporté ses fusils de chasse, qui avaient été jusque-là retenus par l'Amiral. Cet envoi n'était, du reste, de la part de l'Amiral, qu'un procédé qui témoignait ses dispositions nouvelles; ils ne pouvaient être d'aucun autre agrément pour l'Empereur : la nature du terrain et le défaut de gibier ne lui permettant aucune illusion sur le divertissement de la chasse. Il ne se trouvait parmi nos arbres à gomme, que des tourterelles, que quelques coups de fusil de la part du général Gourgaud et de mon fils eurent bientôt détruites ou forcées à l'émigration.

Il était dit que les meilleures intentions de l'Amiral, les plus bienveillantes porteraient toujours quelques restrictions, quelques teintes de caprices propres à en détruire l'effet : avec les deux ou trois fusils de l'Empereur, il s'en trou-

vait deux ou trois autres à nous; ils nous furent délivrés; mais avec la condition qu'ils seraient remis chaque soir dans la tente de l'officier de garde. On s'imagine bien qu'une pareille sujétion fit remercier sans hésitation l'offre d'une telle faveur, et ces fusils ne nous restèrent sans condition qu'après quelques pourparlers. Cependant, qui étions-nous! Quelques malheureux isolés du reste de l'univers, entourés de sentinelles, gardés par tout un camp! Et de quoi s'agissait-il? De deux fusils de chasse. Je cite cette circonstance; elle est bien petite en elle-même, mais elle est caractéristique et peindra, mieux que beaucoup d'autres choses, la vérité de notre situation et la nature de nos peines.

Le 3 j'ai été déjeûner chez Mme Bertrand, avec laquelle je devais aller dîner chez le Gouverneur. La distance de Plantation-House, sa demeure, demande une heure et demie de voyage avec six bœufs; un attelage de chevaux serait dangereux. On traverse ou on tourne cinq ou six gorges bordées de précipices, de plusieurs centaines de pieds de profondeur*. On ôte quatre bœufs aux descentes trop rapides, et on les remet aux montées. Nous nous sommes arrêtés

* Voyez la carte géographique.

aux trois quarts de la route pour visiter une vieille bonne dame de 83 ans, qui avait fait beaucoup de prévenances aux enfans de Mme Bertrand. Sa demeure était agréable; il y avait seize ans qu'elle n'en était sortie, lorsqu'apprenant l'arrivée de l'Empereur, elle se mit en route pour la ville, disant que dût-il lui en coûter la vie, elle serait heureuse si elle parvenait à l'apercevoir : elle avait eu le bonheur de réussir.

Plantation-House est le lieu le mieux situé et le plus agréable de l'île : le château, le jardin et les dépendances rappellent les demeures, dans nos provinces, des familles de vingt-cinq à trente mille livres de rente. Cet endroit est bien soigné et tenu avec goût. Enfermé dans l'enceinte de Plantation-House, on pourrait se croire en Europe, et ne pas soupçonner les lieux de désolation qui composent le reste de l'île. Le maître de la maison, le colonel Wilks, gouverneur déplacé par l'Amiral, est un homme du meilleur ton, fort agréable; sa femme est bonne et aimable; sa fille charmante.

Le gouverneur avait réuni une trentaine de personnes. Les manières, les expressions, les formes, tout y était européen. Nous y avons passé quelques heures, qui ont été les seules d'oubli et de distraction que j'ai éprouvées depuis notre sortie de France. Le colonel Wilks

me montrait une partialité et une bienveillance toutes particulières. Nous en étions aux complimens et à la sympathie de deux auteurs qui s'encensent réciproquement. Nous avions fait échange de nos productions : il comblait M. Le Sage de choses flatteuses, et celles que je lui rendais étaient des plus sincères ; car son ouvrage renferme des points intéressans et nouveaux sur l'Indostan, qu'il a habité long-temps en mission diplomatique. Une sage philosophie, beaucoup d'instruction et un style fort pur, concourent à en faire un livre distingué. M. Wilks, dans ses opinions politiques, est, du reste, un homme très-froid, qui juge avec calme et sans passion des affaires du moment; qui conserve les idées saines, les principes libéraux d'un Anglais sage et indépendant.

Au moment de nous mettre à table, à notre grande surprise, on nous a annoncé que l'Empereur venait de passer avec l'Amiral presqu'à la porte de Plantation-House; et un des convives (M. Doveton de Sandy-Bay) nous dit alors avoir eu la bonne fortune de le posséder ce matin même chez lui, pendant trois quarts d'heure.

Jeudi 4 au Lundi 8.

Vie de Longwood — Course à cheval de l'Empereur. — Notre Nymphe — Sobriquets. — Des îles; de leur défense. — Grandes forteresses; Gibraltar. — Culture et lois de l'île. — Enthousiasme, etc.

Quand je suis entré chez l'Empereur pour lui rendre compte de notre excursion de la veille, il m'a dit, me saisissant l'oreille : « Eh bien! » vous m'avez abandonné hier? j'ai pourtant bien » fini ma soirée. N'allez pas croire que je ne sau- » rais me passer de vous? » Paroles charmantes que le ton qui les accompagnait et la connaissance que j'ai à présent de lui me rendaient délicieuses.

Tous les jours le temps a été beau, la température sèche; la chaleur forte; mais tombant subitement, ainsi que de coutume, vers les cinq ou six heures.

L'Empereur, depuis son arrivée à Longwood, avait interrompu ses dictées ordinaires : il passait son temps à lire dans son intérieur; faisait sa toilette de trois à quatre heures et sortait ensuite à cheval avec deux ou trois de nous autres. Les matinées devaient lui paraître plus longues; mais sa santé s'en trouvait mieux. Nos courses étaient toutes dirigées vers la vallée voisine, dont j'ai déjà parlé; soit que nous la remontassions

en la prenant dans la partie inférieure et revenant par la maison du Grand-Maréchal ; soit au contraire, en commençant par ce côté pour la parcourir en descendant ; nous la franchîmes même une fois ou deux, et traversâmes en écharpe d'autres vallées pareilles. Nous explorâmes ainsi le voisinage et visitâmes le peu d'habitations qui s'y trouvaient : toutes étaient pauvres et misérables. Les chemins étaient parfois impraticables ; il nous fallait même de temps en temps descendre de cheval. Nous avions à franchir des haies, à escalader des murs de pierre qu'on rencontre fort souvent ; mais rien ne nous arrêtait.

Dans ces courses habituelles nous avions adopté depuis quelques jours une station régulière dans le milieu de la vallée. Là, entourée de roches sauvages, s'était montrée une fleur inattendue : dessous un humble toît nous avait apparu un visage charmant de quinze à seize ans. Nous l'avions surprise le premier jour dans son costume journalier : il n'annonçait rien moins que l'aisance. Le lendemain nous retrouvâmes la jeune personne avec une toilette fort soignée ; mais alors notre jolie fleur des champs ne nous parut plus qu'une fleur de parterre assez commune. Toutefois, nous nous y arrêtions désormais chaque jour quelques minutes ; elle s'avançait alors de quelques pas pour entendre les

deux ou trois phrases que l'Empereur lui adressait ou lui faisait traduire en passant, et nous continuions notre route tout en devisant sur ses attraits. Dès cet instant elle augmenta la nomenclature spéciale de Longwood, elle ne fut plus que notre *Nymphe*.

L'Empereur, dans son intimité, avait la coutume de baptiser insensiblement tout ce qui l'entourait. Ainsi la gorge que nous parcourions en cet instant, n'avait plus d'autre nom que la *Vallée du silence;* notre hôte de Briars, n'était que notre *Amphitrion;* son voisin, le Major aux six pieds de haut, *notre Hercule;* sir George Cockburn, *Monseigneur l'Amiral* tant qu'on était en gaîté; dès que l'humeur arrivait, ce n'était plus que le *Requin*, etc., etc.

Notre nymphe est précisément l'héroïne de la petite pastorale dont il a plu au docteur Warden d'embellir ses lettres; bien que j'eusse redressé son erreur lorsqu'il m'en donna lecture avant » son départ pour l'Europe, lui disant : « Si » vous avez le projet de créer un conte, c'est bien; » mais si vous avez voulu peindre la vérité, vous » avez tout à changer. ». Apparemment qu'il aura pensé que son conte avait beaucoup plus d'intérêt, et il l'a conservé.

Du reste, on m'a appris que Napoléon avait porté bonheur à notre nymphe : la petite célé-

brité qu'elle en avait acquise, a attiré la curiosité des voyageurs; ses attraits ont fait le reste : elle est devenue la femme d'un très-riche négociant ou capitaine de la compagnie des Indes.

Au retour de nos courses, nous trouvions déjà rendues les personnes que l'Empereur invitait à dîner. Il eut successivement le général-colonel du 53e, plusieurs de ses officiers et leurs femmes, l'Amiral; la bonne, belle et douce Mme Hodson, la femme de notre Hercule, que l'Empereur avait été visiter un jour dans le fond de Briars, et dont il avait tant caressé les enfans, etc., etc.

Après le dîner, l'Empereur faisait une partie, et le reste de la compagnie une autre.

Le jour où y dîna l'Amiral, l'Empereur, en prenant son café, a causé quelques instans sur la position de l'île. L'Amiral a dit que le 66e venait renforcer le 53e. L'Empereur en a ri, et lui a demandé s'il ne se croyait pas déjà assez fort. Puis passant à des observations générales, il a dit qu'un 74 de plus valait mieux qu'un régiment; que la sûreté d'une île, c'étaient des vaisseaux; que des fortifications n'étaient qu'un retard; qu'un débarquement, fait à forces supérieures, était un résultat tout obtenu, au temps près, si la distance n'admettait point un secours.

L'Amiral lui ayant demandé quelle était, dans son opinion, la place la plus forte du

monde; l'Empereur a répondu qu'il était impossible de l'assigner, parce que la force d'une place se compose de ses moyens propres, et des circonstances étrangères indéterminées. Pourtant il a nommé Strasbourg, Lille, Metz, Mantoue, Anvers; Malthe, Gibraltar. L'Amiral ayant dit qu'en Angleterre on lui avait supposé, pendant quelque temps, le dessein d'attaquer Gibraltar : « Nous nous en serions bien donné » de garde, a dit l'Empereur : cela nous ser- » vait trop bien. Cette place ne vous est d'au- » cune utilité; elle ne défend, n'intercepte » rien; ce n'est qu'un objet d'amour-propre na- » tional qui coûte fort cher à l'Angleterre, et » blesse singulièrement la nation espagnole. » Nous aurions été bien maladroits de détruire » une pareille combinaison. »

Le 6 j'ai été invité, avec Mme Bertrand et mon fils, à dîner à Briars, où notre ancien hôte avait réuni beaucoup de monde. Nous en sommes revenus fort tard, et non sans quelques dangers, par les difficultés de la route et l'obscurité de la nuit, qui nous a forcés de faire une partie du chemin à pied, par égard pour la prudence de Mme Bertrand.

Le 7, l'Empereur a reçu la visite du secrétaire du gouvernement et d'un des membres du conseil. Il les a beaucoup questionnés, suivant sa coutume,

sur la culture, la prospérité et les améliorations susceptibles de l'île. En 1772 on avait adopté le système de fournir, des magasins de la compagnie, de la viande à moitié prix aux habitans : il en est résulté une grande paresse dans l'industrie, et l'abandon de l'agriculture. Depuis cinq ans on a changé ce système ; ce qui, joint à d'autres circonstances, a ramené l'émulation, et porté l'île à un état supérieur à ce qu'elle a jamais été. Il est à craindre que notre venue ne soit un coup mortel pour cette prospérité croissante. Sainte-Hélène, de 7 à 8 lieues de tour, environ la grandeur de Paris, obéit aux lois générales d'Angleterre, et à des lois locales de l'île : ces lois locales se font ici par le conseil, et se sanctionnent en Angleterre par la cour de la compagnie des Indes. Le conseil se compose du gouverneur, de deux membres civils et d'un secrétaire, qui tient les registres; tous sont nommés par la compagnie, et sont révocables à volonté. Les membres du conseil sont législateurs, administrateurs et magistrats; ils décident sans appel, à l'aide du jury, au civil et au criminel. Il n'y a ni procureur ni avocat dans l'île; le secrétaire du conseil légitime tous les actes, et se trouve une espèce de notaire unique. La population de l'île est en ce moment de 5 à 6 mille ames environ, y compris les noirs et la garnison.

Je me promenais seul un de ces après-midi, dans le jardin avec l'Empereur; un matelot de 22 à 23 ans, d'une figure franche et ouverte, nous a abordés avec l'émotion de l'empressement et de la joie, et l'inquiétude d'être aperçu du dehors. Il ne parlait qu'anglais, et me disait avec précipitation, avoir bravé deux fois l'obstacle des sentinelles et tous les dangers d'une défense sévère, pour voir de près l'Empereur, qu'il obtenait ce bonheur, disait-il tout en le considérant, qu'il mourrait content; qu'il faisait des vœux au Ciel pour que Napoléon se portât bien; et qu'il fût un jour plus heureux. Je l'ai congédié, et en nous abandonnant, il se cachait encore derrière les arbres, les haies, afin de nous apercevoir plus long-temps. Nous recevions souvent ainsi des preuves non équivoques du sentiment bienveillant de ces marins.. Ceux du Northumberland surtout se croyaient désormais des rapports établis avec l'Empereur. Lors de notre séjour à Briars, où notre réclusion était moins complète, ils venaient souvent rôder le dimanche autour de nous, disant qu'ils venaient revoir leur compagnon du vaisseau (*ship's mate*). Le jour où nous quittâmes cet endroit, étant seul avec l'Empereur dans le jardin, il s'en était présenté un à la porte, me demandant s'il pouvait y faire un pas sans offenser. Je lui deman-

dai son pays et sa religion ; sa réponse fut plusieurs signes de croix rapides en signe d'intelligence et de fraternité. Puis fixant l'Empereur, devant lequel il se trouvait, et levant les yeux au Ciel, il commença avec lui-même, une conversation de gestes, que sa grosse figure réjouie rendait partie grotesque, partie sentimentale. Cependant il était difficile d'exprimer avec plus de vérité l'admiration, le respect, les vœux et la sympathie; de grosses larmes commençaient à rouler dans ses yeux. « Dites à ce cher homme » que je ne lui veux pas de mal, me disait-il, » que je lui souhaite bien du bonheur. Nous » sommes beaucoup comme cela ; il faut qu'il se » porte bien et long-temps. » Il avait à la main un bouquet de fleurs champêtres; il indiquait la pensée de vouloir les offrir ; mais distrait ou retenu par ce qu'il voyait ou ce qu'il éprouvait, chancelant et comme combattu en lui-même, il nous fit subitement un salut brusque et disparut.

L'Empereur ne put s'empêcher de se montrer sensible à ces deux circonstances, tant la figure, l'accent, le geste de ces hommes, portaient le caractère de la vérité. Il disait alors : « Ce que c'est pourtant que le pouvoir de l'i- » magination! Tout ce qu'elle peut sur les hom- » mes! Voilà des gens qui ne me connaissaient

» point, qui ne m'avaient jamais vu, seulement
» ils avaient entendu parler de moi; et que ne
» sentent-ils pas, que ne feraient-ils pas en ma
» faveur! Et la même bizarrerie se renouvelle
» dans tous les pays, dans tous les âges, dans
» tous les sexes! Voilà le fanatisme! Oui, l'ima-
» gination gouverne le monde! »

Mardi 9.

L'Empereur vivement contrarié. — Nouvelles brouilleries avec l'Amiral.

L'enceinte tracée autour de Longwood, où nous avons la liberté de promener, ne permet guère qu'une demi-heure de course à cheval; ce qui a porté l'Empereur, pour agrandir l'espace ou gagner du temps, à descendre dans le fond des ravins par des chemins très-mauvais et parfois dangereux.

L'île n'ayant pas trente milles de tour, il eût été désirable que l'enceinte eût été portée à un mille des bords de la mer; alors on eût pu se promener et varier même ses courses sur des espaces de quinze à dix-huit milles; la surveillance n'eût été ni plus pénible ni moins effective en la plaçant sur les rives de la mer et les débouchés des vallées : en traçant même, par des signaux tous les pas de l'Empereur. On nous

avait observé, il est vrai, que l'Empereur était le maître de parcourir toute l'île sous l'escorte d'un officier anglais; mais l'Empereur était décidé à ne sortir jamais, s'il devait se priver, durant sa promenade, d'être absolument à lui-même ou à l'intimité des siens. L'Amiral, dans sa dernière entrevue avec l'Empereur, avait très-délicatement arrêté et promis que lorsque l'Empereur voudrait sortir des limites, il en ferait prévenir le capitaine anglais de service à Longwood; que celui-ci se rendrait au poste pour ouvrir le passage à l'Empereur, et qu'ensuite la surveillance serait continuée, s'il en existait, de manière que l'Empereur, durant le reste de sa promenade, soit qu'il entrât dans quelques maisons ou profitât de quelque beau site pour travailler, n'aperçût rien qui pût le distraire d'un moment de rêverie.

D'après cela, l'Empereur se proposait ce matin de monter à cheval à 7 heures : il avait fait préparer un petit déjeûner, et comptait aller dans la direction de Sandy-Bay, chercher une source d'eau, et profiter de quelques belles végétations dont on est privé à Longwood, pour y passer la matinée et travailler quelques heures.

Nos chevaux étaient prêts; au moment de monter j'ai été prévenir le capitaine, qui à mon grand étonnement, a déclaré que son projet

était de se mêler avec nous, que l'Empereur ne pouvait trouver mauvais, après tout, qu'un officier ne jouât pas le rôle d'un domestique, en restant seul de l'arrière. J'ai répondu que l'Empereur approuverait sans doute ce sentiment; mais qu'il renoncerait dès l'instant à sa partie. « Vous devez trouver simple et sans vous en » croire offensé, lui ai-je dit, qu'il répugne à la » présence de celui qui le garde. » L'officier se montrait fort peiné, et me disait que sa situation était des plus embarrassantes. « Nulle- » ment, lui ai-je observé, si vous n'exécutez » que vos ordres. Nous ne vous demandons » rien; vous n'avez à vous justifier de rien. Il » doit vous être aussi désirable qu'à nous de » voir les limites poussées vers les bords de la » mer : vous seriez délivré d'un service pénible » et peu digne. Le but qu'on se propose n'en » serait pas moins bien rempli; j'oserais vous » dire qu'il le serait davantage : quand on veut » garder quelqu'un, il faut garder la porte de » sa chambre ou celles de son enceinte; les por- » tes intermédiaires ne sont plus que des peines » sans efficacité. Vous perdez de vue l'Empe- » reur tous les jours quand il descend dans les » ravins de l'enceinte; vous ne connaissez son » existence que par son retour. Eh bien, faites- » vous un mérite de cette concession qu'amène

» la force des choses, étendez-la jusqu'à un
» mille du rivage ; aussi bien vous pouvez le
» tracer sans cesse à l'aide de vos signaux, du
» haut de vos sommités. »

Mais l'officier en revenait toujours à dire qu'il ne demandait ni regard ni parole de l'Empereur, qu'il serait avec nous comme s'il n'y était pas. Il ne pouvait comprendre, et ne comprenait pas en effet que sa vue seule pût faire de mal à l'Empereur. Je lui ai dit qu'il était une échelle pour la manière de sentir, et que la même mesure n'était pas celle de tout le monde. Il semblait croire que nous interprétions les sentimens de l'Empereur, et que si les raisons qu'il me donnait lui étaient expliquées, il s'y rendrait. Il était tenté de lui écrire. Je l'assurai que pour ce qui lui était personnel, il n'en dirait jamais autant à l'Empereur que j'en pourrais dire moi-même. Que du reste, j'allais de ce pas lui rendre mot à mot notre conversation. Je suis revenu bientôt lui confirmer ce que je lui avais dit d'avance : l'Empereur avait dès l'instant renoncé à sa partie.

Voulant toutefois, pour mon compte, éviter tout malentendu qui aurait pu accroître les discussions toujours fâcheuses, je lui ai demandé s'il aurait aucune objection à me montrer le compte qu'il rendrait à l'Amiral. Il m'a dit qu'il ne lui

rendrait que de vive voix. Résumant alors notre conversation en deux mots, je l'ai réduite à deux points bien positifs : lui, à m'avoir dit vouloir se joindre au groupe de l'Empereur; moi, de lui avoir répondu que l'Empereur dès-lors renonçait à sa partie, et ne sortirait pas des limites, ce qui a été parfaitement agréé de nous deux.

L'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre. Dévorant en silence le contre-temps qu'il venait d'éprouver, il se trouvait déjà déshabillé et en robe de chambre. Il m'a retenu à déjeûner, et a observé que le temps tournait à la pluie, que nous aurions eu un mauvais jour pour notre excursion; mais c'était un faible adoucissement à la contrainte aiguë qui venait de troubler un plaisir innocent.

Le fait est que l'officier avait reçu de nouveaux ordres; mais l'Empereur n'avait eu l'idée de sa petite excursion que sur les promesses antérieures de l'Amiral, promesses pour lesquelles l'Empereur s'était plu à lui témoigner de la satisfaction. Ce changement actuel, sans en faire rien dire à l'Empereur, devait nécessairement lui être très-sensible. On lui manquait de parole, ou l'on avait voulu le rendre dupe. Ce tort de l'Amiral est un de ceux qui ont le plus pesé sur le cœur de l'Empereur.

L'Empereur a pris un bain, et n'a point dîné

avec nous. A neuf heures il m'a fait appeler dans sa chambre; il lisait Don Quichotte, ce qui nous a mené à causer de la littérature espagnole, des traductions de Lesage, etc., etc. Il était fort triste et causait peu; il m'a renvoyé au bout de trois quarts d'heure.

Mercredi 10.

Chambre de Marchand. — Linge, vêtemens de l'Empereur, etc. — Eperons de Champaubert, etc.

Vers les quatre heures, l'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre : il était habillé et en bottes; il comptait monter à cheval ou promener dans le jardin; mais il pleuvait un peu. Nous avons marché et causé en attendant que le temps s'éclaircît. Il a ouvert la porte de sa chambre sur le cabinet topographique, afin d'alonger sa promenade de toute l'étendue de ce cabinet. En approchant du lit qui s'y trouve, il m'a demandé si j'y couchais toujours; je lui ai répondu que j'avais cessé dès l'instant où j'avais su qu'il voulait sortir de bon matin. « Qu'importe, m'a-t-il » dit, revenez-y; je sortirai au besoin par ma » porte de derrière. » Le salon s'est entr'ouvert, il y est entré; Messieurs de Montholon et Gourgaud s'y trouvaient. On travaillait à établir un petit lustre assez joli et une petite glace sur la

cheminée; l'Empereur a fait redresser cette dernière qui penchait de quelques lignes sur un côté. Il s'est réjoui de cette amélioration dans l'ameublement du salon; ce qui prouve combien tout est relatif! Qu'eussent été ces objets à ses yeux, il y a quelques années, lui qui avait pour 40 millions de mobilier dans ses palais!

Nous sommes rentrés dans le cabinet topographique; la pluie continuait, il renonçait à la promenade; mais il regrettait que le Grand-Maréchal ne fût pas arrivé; il se sentait aujourd'hui disposé au travail : depuis quinze jours il l'avait interrompu. En attendant Bertrand, il cherchait à tuer le temps. « Allons chez Mme de Montholon, m'a-t-il dit. » Je l'y ai annoncé; il s'est assis, m'a fait asseoir, et nous avons causé d'ameublement et de ménage. Il s'est mis alors à faire l'inventaire de l'appartement pièce à pièce, et l'on est demeuré d'accord que le mobilier ne s'élevait guère au-delà de trente napoléons. Sortant de chez Mme de Montholon, il a couru de chambre en chambre, et s'est arrêté devant l'escalier qui, dans le corridor, conduit en haut chez les gens : c'est une espèce d'échelle de vaisseau fort rapide. « Voyons, dit-il, l'appar-» tement de Marchand : on dit qu'il y est comme » une petite maîtresse. » Nous avons grimpé; Marchand s'y trouvait. Sa petite chambre est

propre, il y a collé du papier qu'il a peint lui-même. Son lit n'était point garni; Marchand ne couche point si loin de la porte de son maître; à Briars, lui et les deux autres valets de chambre ont constamment couché par terre en travers de la porte de l'Empereur; si bien, que quand j'en sortais tard, il me fallait leur marcher sur le corps. L'Empereur s'est fait ouvrir les armoires, elles n'ont présenté que son linge et ses habits; le tout était fort peu considérable, et pourtant il s'étonnait encore d'être si riche. « Combien ai-je d'éperons, a-t-il dit en se saisis-» sant d'une paire — Quatre paires, a répondu » Marchand. — Y en a-t-il de plus distingués les » uns que les autres? — Non, Sire. — Eh bien, » j'en veux donner une à Las Cases. Ceux-ci » sont-ils vieux? — Oui, Sire, ils sont presque » usés, ils ont servi à Votre Majesté dans la cam-» pagne de Dresde et dans celle de Paris. — » Tenez, mon cher, m'a-t-il dit en me les don-» nant, voilà pour vous. » J'aurais voulu qu'il me fût permis de les recevoir à genoux. Je recevais là quelque chose qui tenait réellement aux belles journées de Champaubert, Montmirail, Nangis, Montereau! Au temps des Amadis, fut-il jamais de plus digne monument de chevalerie! « Votre Majesté me fait chevalier, lui ai-je dit; » mais comment gagner ces éperons? Je ne puis

» plus prétendre à aucun fait d'armes ; et quant » à l'amour, au dévouement, depuis long-temps, » Sire, je n'ai plus rien à donner. »

Cependant, le Grand-Maréchal ne venait pas, et l'Empereur voulait travailler. « Vous ne pou- » vez donc plus écrire, m'a-t-il dit, vos yeux sont » tout à fait perdus ? » Depuis que nous étions ici j'avais interrompu tout travail, ma vue disparaissait, et j'en éprouvais une tristesse mortelle. « Oui, Sire, lui ai-je répondu, ils le sont » tout à fait, et ma douleur est de les avoir per- » dus sur la campagne d'Italie, sans avoir eu le » bonheur et la gloire de l'avoir faite. » Il a cherché à me consoler en me disant qu'avec du repos ma vue se réparerait sans doute, ajoutant : « Ah ! que ne nous ont-ils laissé Planat ; ce bon » jeune homme me serait aujourd'hui d'un grand » service. » Et il a fait venir le général Gourgaud pour lui dicter.

Jeudi 11.

Amiral Taylor, etc.

Après le déjeûner, vers midi et demi, promenant devant la porte j'ai vu arriver une nombreuse cavalcade, précédée du général-colonel du 53e : c'était l'Amiral Taylor, arrivé la veille du Cap avec son escadre, et repartant le surlen-

demain pour l'Europe. Parmi ces capitaines était son fils, ayant un bras de moins : il l'avait perdu à Trafalgar où son père commandait le Tonnant.

L'Amiral Taylor était venu payer ses respects, me dit-il, à l'Empereur; mais on venait de lui répondre qu'il était malade, et il en était cruellement désappointé. Je lui observai que le climat de Longwood était très-défavorable à Napoléon. Je choisissais mal mon temps; le ciel était très-beau et le lieu déployait en ce moment toute l'illusion dont il pouvait être susceptible : aussi l'Amiral m'observa-t-il que le site était charmant; mais à peine lui eus-je répondu d'un air triste et vrai : « Oui, M. l'Ami-» ral, *aujourd'hui, et pour vous qui n'y restez* » *qu'un quart d'heure;* » qu'il se confondit en excuses, me priant de lui pardonner son impertinente expression, disait-il. Je dois cette justice à toute la grâce qu'il témoigna en cet instant.

Vendredi 12 au Dimanche 14.

L'Empereur couché en joue. — Nos passe-temps du soir. — Romans. — Sortie politique.

L'Empereur depuis plusieurs jours avait entièrement interrompu ses promenades à cheval. La reprise qu'il voulut en faire le 12 ne fut pas

propre à lui en redonner le goût ni l'habitude. Nous avions franchi notre vallée ordinaire, nous la remontions sur le revers opposé à Longwood, lorsque d'une des crêtes, où jusque-là il n'y avait eu aucun poste, un soldat nous fit beaucoup de cris et de gestes. Comme nous étions dans le bassin de notre enceinte, nous n'en tînmes aucun compte. Alors cet homme descendit hors d'haleine, chargeant son arme en courant. Le général Gourgaud resta de l'arrière pour voir ce qu'il voulait, tandis que nous continuâmes notre route. Je pus le voir, à l'aide de plusieurs tournans, le colleter et le contenir : il le fit suivre jusqu'au poste voisin du Grand-Maréchal; le général Gourgaud voulait l'y faire entrer; mais il lui échappa. Il se trouva que c'était un caporal ivre qui avait mal entendu sa consigne; il nous avait plusieurs fois couchés en joue. Cette circonstance, qui pouvait se répéter si facilement, nous fit frémir pour les jours de l'Empereur : lui n'y vit qu'un affront moral, un nouvel obstacle à son exercice du cheval.

L'Empereur avait interrompu ses invitations à dîner : l'heure, la distance, la toilette étaient pénibles pour les convives : quant à nous, nous en éprouvions de la gêne, sans en recueillir aucun agrément.

L'Empereur avait insensiblement repris son

travail régulier : il dictait journellement au Grand-Maréchal sur l'expédition d'Égypte ; quelque temps avant de dîner il me faisait venir avec mon fils, pour relire et couper en paragraphes les divers chapitres des campagnes d'Italie. Le reversi était tout à fait passé de mode, l'Empereur y avait renoncé. L'après-dînée était désormais consacrée à la lecture de quelqu'ouvrage : l'Empereur lisait lui-même tout haut; quand il était fatigué, il passait le livre à quelqu'un; mais alors il n'en supportait jamais la lecture plus d'un quart d'heure. Nous en étions en ce moment à des romans; nous en entamions beaucoup que nous ne finissions pas. C'était *Manon l'Escaut*, que nous rejetâmes bientôt comme roman d'antichambre; les *Mémoires de Grammont*, si pleins d'esprit; mais qui ne font point d'honneur aux hautes mœurs du temps; le *chevalier de Faublas*, qui n'est supportable qu'à vingt ans, etc., etc., etc. Quand ces lectures pouvaient nous conduire jusqu'à onze heures ou minuit, l'Empereur en témoignait une véritable joie ! il appelait cela des conquêtes sur le Temps, et il trouvait qu'elles n'étaient pas les plus faciles.

La politique aussi avait son tour. Environ toutes les trois ou quatre semaines nous recevions un gros paquet de journaux d'Europe : c'était un coup de fouet qui nous ravivait et nous

agitait fort durant quelques jours, pendant lesquels nous discutions, classions et résumions les nouvelles, après quoi nous retombions insensiblement dans le marasme. Les derniers journaux nous avaient été apportés par la corvette la Levrette, arrivée depuis quelques jours. Ils remplirent une de nos soirées, et firent éclater dans l'Empereur un de ces momens de chaleur et de verve dont j'ai été parfois le témoin au Conseil d'État, et qui lui échappent de temps à autre ici.

Il marchait à grands pas au milieu de nous, s'animant par degré et ne s'interrompant que par quelques instans de méditation.

« Pauvre France, disait-il, quelles seront tes » destinées! Surtout qu'est devenue ta gloire ?.. » . . . . . »

Je supprime le reste, d'une assez longue étendue : il le faut.

Les papiers semblant dire que l'Angleterre avait voulu le démembrement de la France, mais que la Russie s'y était opposée ; l'Empereur a dit qu'il le jugeait ainsi ; que c'était le système naturel; que la Russie devait voir avec peine la dissolution de la France, parce qu'elle devait craindre alors de voir l'Allemagne s'agglomérer infailliblement contre elle; tandis, que d'un autre côté, l'aristocratie anglaise devait désirer

l'affaiblissement extrême de la France et le despotisme sur ses ruines. « Je sais bien que cela » n'est pas votre pensée, a-t-il dit en s'adressant » à moi; vous êtes Anglais. » J'ai répondu qu'il rendait bien difficile de le combattre; mais qu'il me semblait que dans cette aristocratie anglaise même, il pouvait à toute rigueur, se rencontrer peut-être des têtes assez fortes et des cœurs assez droits pour comprendre, qu'après avoir abattu ce qui menaçait leur existence, il pouvait devenir avantageux de relever ce qui n'était plus à craindre. Que la circonstance était unique pour fonder un système nouveau qui unît à jamais les deux peuples dans leurs intérêts les plus chers; les rendît nécessaires l'un à l'autre, au lieu de les maintenir ennemis naturels, etc., etc.; l'Empereur a terminé en disant qu'il était bien sinistre sans doute; mais qu'il avait beau faire, qu'il ne pouvait voir que des catastrophes, des massacres, du sang.

Lundi 15.

Sur l'Histoire secrète du cabinet de Bonaparte, par Goldsmith. — Détails, etc.

J'avais entendu parler, à bord du vaisseau, de *l'Histoire secrète du cabinet de Bonaparte, par Goldsmith*, et au premier moment de loisir

ici, j'avais eu la fantaisie de le parcourir; mais j'ai eu beaucoup de peine à me le procurer, les Anglais s'en défendirent long-temps : ils disaient que c'était un si abominable libelle, qu'ils n'osaient me le mettre dans les mains : ils en avaient honte eux-mêmes, disaient-ils. Il me fallut insister long-temps; leur répéter maintes fois que nous étions tout cuirassés sur de pareilles gentillesses; que celui-là même qui en était l'objet ne faisait qu'en rire, quand le hasard les lui plaçait sous la main, et puis si cet ouvrage était si mauvais qu'on le disait, il manquait son but, il cessait de l'être. Je demandai ce qu'était ce Goldsmith, son auteur. C'était un Anglais, me disait-on, qui avait long-temps desservi son pays à Paris pour de l'argent, et qui, de retour en Angleterre, cherchait à échapper au châtiment, et à gagner encore quelque argent, en accablant d'injures et d'imprécations l'idole qu'il avait long-temps encensée. J'obtins enfin cet ouvrage. Il faut en convenir, il est difficile d'amasser de plus horribles et de plus ridicules vilenies que n'en présentent ses premières pages : le viol, l'empoisonnement, l'inceste, l'assassinat et tout ce qui s'ensuit, sont accumulés par l'auteur sur son héros, et cela, dès la plus tendre enfance. Il est vrai que l'auteur semble s'importer peu de les rendre croyables,

et qu'il les démontre lui-même impossibles, ou bien les détruit par les anachronismes, les alibi, les contradictions de toute espèce; les méprises des noms, des personnes, des faits les plus authentiques, etc. Ainsi, lorsque Napoléon n'avait encore que dix à douze ans, et se trouvait sous les barreaux de son école militaire, il lui fait commettre des attentats qui demanderaient du moins l'âge viril et une certaine liberté, etc., etc. L'auteur lui fait entreprendre ce qu'il appelle ses brigandages d'Italie, à la tête de 8 mille galériens échappés du bagne de Toulon. Plus tard, il fait abandonner les rangs autrichiens à vingt mille Polonais, qui passent sous les drapeaux du général français, etc., etc. Le même auteur fait venir Napoléon, en Fructidor, à Paris, quand tout le monde sait qu'il ne quitta jamais son armée. Il le fait traiter avec le prince de Condé, et demander Mme Royale en mariage, pour prix de sa trahison. Je passe une foule de choses d'une aussi absurde impudence. Il est évident que pour la partie surtout des anecdotes sales ou ridicules, il n'a fait qu'entasser tout ce qu'il a entendu; mais encore, à quelle source a-t-il été puiser? La plupart de ces traits ont pris certainement naissance dans certains cercles fort malveillans de Paris; mais encore sur ce terrain avaient-ils un certain esprit, du

sel, du mordant, certaines couleurs dans l'apparence, certaines grâces dans la diction; ici ces traits sont déjà descendus des salons dans la rue; ils n'ont été recueillis qu'après avoir roulé dans le ruisseau. Les Anglais convenaient que c'était si fort, qu'à l'exception des classes les plus vulgaires de la société, cet ouvrage avait été un poison qui portait son antidote avec lui.

A présent on s'étonnera peut-être que dès les premières pages je n'aie pas repoussé une pareille production? Mais c'est si grossièrement méchant que cela ne saurait exciter la colère; d'un autre côté il n'est point de dégoût que ne fasse surmonter l'oisiveté de Sainte-Hélène; on est heureux d'y avoir quelque chose à parcourir. *Nous n'avons de trop ici que du temps*, disait très-plaisamment l'Empereur il y a peu de jours; j'ai donc continué. Et puis, le dirai-je, ce n'est pas sans quelque plaisir que je lis désormais les contes absurdes, les mensonges, les calomnies qu'un auteur tient toujours, comme de coutume, de la meilleure autorité, sur des objets que je connais aujourd'hui si parfaitement moi-même, qui me sont devenus aussi familiers que les détails de ma propre vie. Comme aussi je trouve quelque charme à laisser des pages remplies des couleurs les plus

fausses, un portrait purement fantastique, pour venir étudier la vérité aux côtés du personnage réel, dans sa propre conversation, pleine de choses toujours neuves, toujours grandes.

Ce matin l'Empereur m'ayant fait venir après son déjeûner, je l'ai trouvé dans sa robe de chambre, étendu sur son canapé. La conversation l'a conduit à me demander quelle était ma lecture du moment. J'ai répondu que c'était un des plus fameux, des plus sales libelles publiés contre lui; et je lui ai cité à l'instant quelques-uns des traits les plus abominables. Il en riait beaucoup, et a voulu voir l'ouvrage. Je l'ai fait venir; nous l'avons parcouru ensemble. En tombant d'horreurs en horreurs, il s'écriait : *Jésus!.... Jésus!....* Se signait; geste que je me suis aperçu lui être familier dans sa petite intimité, lorsqu'il rencontre des assertions monstrueuses, impudentes, cyniques, qui excitent son indignation ou sa surprise, sans le porter à la colère. Chemin faisant l'Empereur analysait certains faits, redressait des points dont l'auteur avait su quelque chose. Parfois il haussait les épaules de pitié, parfois il riait de bon cœur, jamais il ne montra le moindre signe d'humeur. Quand il lut l'article de ses nombreuses débauches, les violences, les outrages qu'on lui faisait commettre, il observa que l'auteur avait

voulu sans doute en faire un héros, sous tous les rapports; qu'il le livrait du reste à ceux qui voulaient le faire impuissant; que c'était à ces messieurs à s'accorder ensemble, ajoutant gaîment que tout le monde n'était pas aussi malheureux que le plaideur de Toulouse. Toutefois on avait tort, disait-il, de l'attaquer sur ses mœurs, lui que tout le monde savait les avoir singulièrement améliorées. On ne pouvait ignorer que son naturel ne le portait pas à la débauche; la multitude de ses affaires ne lui en aurait pas d'ailleurs *laissé le temps*. Arrivé aux pages où sa mère était peinte à Marseille sous le rôle le plus dégoûtant et le plus abject, il s'est arrêté répétant plusieurs fois avec l'accent de l'indignation et d'une demi-douleur : « Ah! Madame!..... » Pauvre Madame!.... Avec toute sa fierté!... Si » elle lisait ceci!.... Grand Dieu!..... »

Nous avons passé ainsi plus de deux heures, au bout desquelles il s'est mis à sa toilette. On a introduit le docteur O'Méara : c'était l'heure à laquelle d'ordinaire il était admis. « *Dottore*, » lui dit-il en italien, tout en faisant sa barbe, » je viens de lire une de vos belles productions » de Londres contre moi. » La figure du docteur demandait ce que c'était. Je lui fis voir le livre de loin; c'était précisément lui qui me l'avait prêté : il était déconcerté. « On a bien raison de

» dire, continuait l'Empereur, qu'il n'y a que » la vérité qui offense. Je n'ai pas été fâché un » instant; mais j'ai ri souvent. » Le docteur cherchait à répondre et s'entortillait dans de grandes phrases : c'était un libelle infâme, dégoûtant; tout le monde le savait, personne n'en faisait de cas; toutefois quelques-uns pouvaient le croire, faute d'y avoir répondu. « Mais que faire à cela, » disait l'Empereur. S'il entrait aujourd'hui dans » la tête de quelqu'un d'imprimer qu'il m'est » venu du poil, et que je marche ici à quatre » pattes, il est des gens qui le croiraient, et di- » raient que c'est Dieu qui m'a puni comme » Nabuchodonosor. Et que pourrais-je faire? » Il n'y a aucun remède à cela. » Le docteur sortit, concevant à peine la gaîté, l'indifférence, le naturel dont il venait d'être témoin; pour nous, nous y étions désormais accoutumés.

Mardi 16.

L'Empereur se décide à apprendre l'anglais, etc.

Sur les trois heures l'Empereur m'a fait venir pour causer pendant qu'il faisait sa toilette; nous avons été ensuite faire quelques tours dans le jardin. Il a observé, par hasard, qu'il était honteux qu'il ne sût pas encore lire l'anglais. Je l'ai assuré que s'il avait continué,

après les deux leçons que je lui avais données aux environs de Madère, il lirait aujourd'hui toute espèce de livres anglais. Il en demeurait convaincu, et m'a commandé alors de le forcer chaque jour à prendre une leçon. De là la conversation a conduit à faire savoir que je venais de donner à mon fils sa première leçon de mathématiques. C'est une partie que l'Empereur aime beaucoup, dans laquelle il est très-fort. Il s'est étonné que je montrasse à mon fils, d'abondance, sans livre et sans cahier; il ne me savait pas de cette force, disait-il, et m'a menacé alors de le voir, parfois à l'improviste, examiner le maître et l'écolier. A dîner il a entrepris ce qu'il a appelé M. le professeur de mathématiques, et bien lui en a pris d'être ferré; une question n'attendait pas l'autre; souvent elles étaient fort subtiles. Il ne revenait pas, du reste, que dans les lycées on ne montrât pas de très-bonne heure les mathématiques. Il disait qu'on avait gâté toutes ses intentions touchant les universités, se plaignait fort de M. de Fontanes, se récriant sur ce que, pendant qu'il était contraint d'aller faire la guerre au loin, on lui *gâchait* tout chez lui, etc., etc. Cela a ramené l'Empereur à ses premières années, au père Patrault, son professeur de mathémati-

ques, dont il nous a fait l'histoire : je l'ai déjà écrite, on doit l'avoir lue plus haut.

Mercredi 17.

Première leçon d'anglais, etc.

Aujourd'hui l'Empereur a pris sa première leçon d'anglais. Et comme mon premier but était de le mettre à même de lire promptement les papiers, cette première leçon n'a consisté qu'à faire connaissance avec une gazette anglaise, à en étudier les formes et le plan; à connaître le placement, toujours uniforme, des divers objets qu'elle renferme; à séparer les annonces et les commérages de ville d'avec la politique; et, dans celle-ci, apprendre à discerner ce qui est authentique d'avec ce qui n'est qu'un bruit hasardé.

Je me suis engagé, si l'Empereur avait la constance de s'ennuyer tous les jours de pareilles leçons, à ce que, dans un mois, il pût lire les gazettes sans le secours d'aucun de nous. L'Empereur ensuite a voulu faire quelques thêmes : il écrivait des phrases dictées, et les traduisait en anglais, à l'aide d'un petit tableau que je lui ai fait pour les verbes auxiliaires et les articles; et à l'aide du dictionnaire pour les autres mots, que je lui faisais chercher lui-

même. Je lui expliquais les règles de la syntaxe et de la grammaire à mesure qu'elles se présentaient : il a fait de la sorte quelques phrases qui l'ont plus amusé que les versions que nous avons voulu essayer aussi. Après la leçon, sur les deux heures, nous avons été promener dans le jardin.

On a tiré plusieurs coups de fusil; ils étaient si près, qu'ils semblaient être dans le jardin même. L'Empereur m'a observé que mon fils (nous croyions que c'était lui), semblait faire une bonne chasse; j'ai ajouté que ce serait la dernière fois qu'il la ferait aussi près de l'Empereur. « Effectivement, a-t-il repris, allez dire » qu'il ne nous approche qu'à la portée du ca- » non. » J'y ai couru; nous l'accusions à tort; c'étaient les chevaux de l'Empereur que l'on s'occupait à dresser.

Après le dîner, pendant le café, l'Empereur m'acculant à la cheminée, m'appuyait la main sur la tête comme pour me mesurer la taille, et me disait : « Je suis un géant pour vous. — Vo- » tre Majesté l'est pour tant d'autres, lui ai-je » observé, que cela ne saurait m'affecter. » Il a parlé aussitôt d'autre chose, car il ne s'arrête pas volontiers sur les phrases de cette nature.

Jeudi 18 au Samedi 20.

Nos habitudes journalières. — Conversation avec le gouverneur Wilks. — Armées. — Chimie. — Politique. — Détails sur l'Inde. — Delphine. de Mme de Staël. — MM. Necker, Calonne.

Notre vie se passait dans une grande uniformité. L'Empereur ne sortait pas du tout le matin. Vers les deux heures la leçon d'anglais était devenue très-régulière; venait ensuite la promenade du jardin, ou quelques présentations qui étaient fort rares; puis une petite course en calèche, car les chevaux étaient enfin arrivés. Avant le dîner la révision des campagnes d'Italie ou d'Égypte; après le dîner la lecture de nos romans.

Le 20, l'Empereur reçut le Gouverneur Wilks, avec lequel il eut une conversation à fond sur l'armée, les sciences, l'administration et les Indes. Parlant de l'organisation de l'armée anglaise, il s'est arrêté sur son mode d'avancement, s'étonnant que, chez un peuple où existait l'égalité des droits, les soldats devinssent si rarement officiers. Le colonel Wilks avouait que leurs soldats n'étaient pas faits pour le devenir; et que les Anglais s'étonnaient à leur tour de l'immense différence qu'ils avaient remarquée dans l'armée française, où presque

chaque soldat leur avait montré les germes d'un officier. « C'est une des grandes conséquences » de la conscription, lui observait l'Empereur ; » elle avait rendu l'armée française la mieux » composée qui fût jamais. C'était une institu- » tion, continuait-il, éminemment nationale, et » déjà fort avancée dans nos mœurs ; il n'y avait » plus que les mères qui s'en affligeassent en- » core, et le temps serait venu où une fille n'eût » pas voulu d'un garçon qui n'aurait pas ac- » quitté sa dette envers la patrie. Et c'est dans » cet état seulement, ajoutait-il, que la cons- » cription aurait acquis la dernière mesure de » ses avantages. Quand elle ne se présente plus » comme un supplice ou comme une corvée ; » mais qu'elle est devenue un point d'honneur, » dont chacun demeure jaloux, alors seulement » la nation est grande, glorieuse, forte ; c'est » alors que son existence peut défier les revers, » les invasions, les siècles!

» Du reste, continuait-il, il est vrai de dire » encore qu'il n'est rien qu'on n'obtienne des » Français par l'appât du danger ; il semble » leur donner de l'esprit ; c'est leur héritage » gaulois.... La vaillance, l'amour de la gloire, » sont chez les Français un instinct, une espèce » de sixième sens. Combien de fois, dans la » chaleur des batailles, je me suis arrêté à con-

» templer mes jeunes conscrits se jetant dans » la mêlée pour la première fois : *l'honneur et » le courage leur sortaient par tous les pores !* »

De là l'Empereur, sachant que le gouverneur Wilks était très-fort sur la chimie, l'a attaqué sur cet objet. Il lui a parlé des immenses progrès que cette science avait fait faire à toutes nos manufactures. Il lui a dit que l'Angleterre et la France avaient sans doute également de grands chimistes ; mais que la chimie était bien plus généralement répandue en France, et surtout beaucoup plus dirigée vers des résultats utiles ; qu'en Angleterre elle demeurait une science ; qu'en France elle commençait à n'être plus qu'une pratique. Le gouverneur convenait de la vérité littérale de ces assertions, et ajoutait, avec grâce de son côté, que c'était à lui, Empereur, que ces avantages étaient dus, et que toutes les fois que la science serait conduite par la main du pouvoir, elle aurait de grands et d'heureux résultats pour le bien-être de la société. L'Empereur disait que dans les derniers temps, la France avait conquis le sucre de betterave, de même qualité et de même prix que le sucre de canne. Le gouverneur en a été fort étonné ; il ne le soupçonnait pas. L'Empereur lui a affirmé que c'était un fait des plus avérés, bien qu'en opposition directe aux pré-

jugés encore existans de toute l'Europe, et même de la France. Il a ajouté de plus qu'il en était de même du pastel, le substitut de l'indigo, et ainsi que de presque tous les objets coloniaux, à l'exception du bois de teinture. Ce qui le portait à conclure que si la découverte de la boussole avait produit une révolution dans le commerce, les progrès de la chimie étaient appelés à en produire la contre-révolution.

On a parlé ensuite des émigrations nombreuses actuelles des ouvriers de France et d'Angleterre en Amérique. L'Empereur observait que ce pays privilégié s'enrichissait de nos folies. Le gouverneur a souri, observant que celles de l'Angleterre se trouvaient en tête du catalogue, par les nombreuses fautes ministérielles qui avaient amené la révolte de ces colonies et leur émancipation. A cela, l'Empereur disait qu'elle avait dû être inévitable; que quand les enfans sont devenus aussi grands que leurs pères, il est difficile qu'ils obéissent long-temps.

De là, on est passé aux Indes; le gouverneur y a demeuré nombre d'années : il y occupait de hauts emplois; il y a fait de grandes recherches; il a pu répondre à une foule de questions de l'Empereur sur les lois, les mœurs, les usages des Indous; l'administration des Anglais, la nature et la confection des lois actuelles, etc., etc.

Les Anglais sont régis par les lois d'Angleterre; les indigènes par les lois locales faites par les divers conseils, agens de la compagnie, qui ont pour règle fondamentale de se rapprocher le plus possible des lois mêmes de ces peuples.

Hyder Aly était un homme de génie; Tippoo, son fils, n'était qu'un présomptueux, fort ignorant et très-inconsidéré. Hyder Aly avait jusqu'au-delà de 100 mille hommes; Tippoo n'en avait guère jamais eu que 50 mille. Ces peuples ne manquent pas de courage; mais ils n'ont pas nos forces physiques; ils sont sans discipline et sans tactique. 17 mille hommes de troupes anglaises, dont 4 mille Européens seulement, avaient suffi pour détruire cet empire de Misoor. Cependant il était à croire que tôt ou tard l'esprit national affranchirait ces contrées du joug européen. Le mélange du sang européen avec celui des indigènes créait une race mixte, dont le nombre et la nature préparaient certainement de loin une grande révolution. Toutefois aujourd'hui ces peuples étaient certainement plus heureux qu'avant la domination anglaise : l'administration d'une exacte justice et la douceur du gouvernement étaient, quant à présent, les plus fortes garanties de la métropole. On avait cru devoir y joindre aussi la défense aux Anglais et aux Européens d'y acheter des terres, ou d'y for-

mer des établissemens héréditaires, etc., etc...

Delphine de Mme de Staël occupait en ce moment nos soirées. L'Empereur l'analysait : peu de choses trouvaient grâce devant lui. Le désordre d'esprit et d'imagination qui y règne animait sa critique : c'était toujours, disait-il, les mêmes défauts qui l'avaient jadis éloigné de son auteur, en dépit des avances les plus vives et des cajoleries les plus actives de celle-ci.

Dès que la victoire eut consacré le jeune général de l'armée d'Italie, Mme de Staël, sans le connaître et par la seule sympathie de la gloire, professa dès cet instant pour lui des sentimens d'enthousiasme dignes de sa Corinne; elle lui écrivait de longues et nombreuses épîtres pleines d'esprit, de feu, de métaphysique : c'était une erreur des institutions humaines, lui mandait-elle, qui avait pu lui donner pour femme la douce et tranquille Mme Bonaparte; c'était une ame de feu comme la sienne (de Mme de Staël), que la nature avait sans doute destinée à celle d'un héros tel que lui, etc.

Je renvoie aux campagnes d'Italie pour faire voir que l'ardeur de Mme de Staël ne s'était pas éteinte pour n'avoir pas été répondue. Habile à ne pas se décourager, elle était parvenue plus tard à lier connaissance, même à se faire admettre; et elle usait de ce privilége, disait

l'Empereur, jusqu'à l'importunité. Il est très-vrai, ainsi qu'on l'a dit dans le monde, que le général voulant le lui faire sentir, s'excusait un jour d'être à peine vêtu, et qu'elle avait répondu, avec sentiment et vivacité, que cela importait peu, que le génie n'avait point de sexe.

Mme de Staël nous a transportés naturellement à son père, M. Necker. L'Empereur racontait qu'en allant à Marengo, il avait reçu sa visite à Genève; que là il avait assez lourdement montré le désir de rentrer au ministère, désir du reste que M. Calonne, son rival, vint témoigner plus tard à Paris, avec une inconcevable légèreté. M. Necker avait ensuite écrit un ouvrage dangereux sur la politique de la France, laquelle il essayait de prouver ne pouvoir plus être ni monarchie ni république, et dans lequel il appelait le Premier Consul l'*homme nécessaire*.

Le Premier Consul proscrivit l'ouvrage, qui dans ce moment pouvait lui être fort nuisible, et en livra la réfutation au consul Lebrun, qui avec sa belle prose, disait l'Empereur, en fit pleine et prompte justice. La cotterie Necker s'en aigrit, Mme de Staël intrigua et reçut l'ordre de sortir de France; depuis elle demeura toujours une ardente et fort active ennemie. Toutefois au retour de l'île d'Elbe, Mme de Staël écri-

vit ou fit dire à l'Empereur, pour lui exprimer à sa manière tout l'enthousiasme que venait de lui causer ce merveilleux événement : qu'elle était vaincue ; que ce dernier acte n'était pas d'un homme ; qu'il plaçait dès cet instant son auteur dans le Ciel. Puis, en se résumant, elle finissait par insinuer que, si l'Empereur daignait laisser payer les 2 millions déjà ordonnancés par le Roi en sa faveur, elle lui consacrerait à jamais sa plume et ses principes. L'Empereur lui fit répondre que rien ne le flatterait plus que son suffrage ; car il appréciait tout son talent ; mais qu'en vérité, il n'était pas assez riche pour le payer tout ce prix.

Dimanche 21.

Mon nouveau logement, etc. — Description. — Visite matinale, etc.

J'étais enfin venu dans le logement qu'on avait bâti pour me tirer de mon étuve. Sur un terrain constamment humide, on avait posé un plancher de dix-huit pieds de long sur onze de large, on l'avait environné d'un mur d'un pied et demi d'épaisseur, formé d'une espèce de pisé ou de torchis qu'on eût pu abattre d'un coup de pied ; à la hauteur de sept pieds, on l'avait abrité d'une toiture en planches recouvertes de papier

goudronné : tel était l'ensemble et le contour de mon nouveau palais, partagé en deux pièces, dont l'une renfermait juste deux lits, séparés par une commode, et ne pouvait admettre qu'un seul siége; l'autre tout à la fois mon salon et mon cabinet, avait une seule fenêtre scellée à demeure à cause de la violence des vents et de la pluie; à droite et à gauche d'elle deux tables à écrire, pour moi et mon fils, un canapé en face et deux siéges; voilà tout l'emménagement et le mobilier. Qu'on ajoute que l'exposition des deux fenêtres est tournée vers un vent constamment de la même direction; vers des pluies très-communes et fort souvent battantes, qui pénétraient déjà par les ouvertures, ou filtraient par le toit et les murs, avant que nous fussions venus nous y établir. Je venais de passer ma première nuit dans ce lieu nouveau; je ne me portais pas bien et le changement de lit m'avait privé de tout sommeil. On vint me prévenir, sur les sept heures, que l'Empereur allait monter à cheval; je répondis que me sentant incommodé j'allais essayer de reposer; mais peu de minutes s'étaient écoulées que quelqu'un entrant brusquement dans ma chambre, vint ouvrir mes rideaux avec autorité, trouva mauvais que je fusse aussi paresseux, décida qu'on devait secouer ses incommodités; puis, frappé de l'odeur de la

peinture, de l'extrême petitesse du lieu, du voisinage des deux lits, prononça qu'il ne pouvait être toléré de dormir ainsi l'un sur l'autre; que cela devait être trop malsain; que je devais retourner au lit du cabinet topographique; qu'une fausse délicatesse ne devait pas me le faire abandonner; que si j'y gênais, on saurait bien me le dire. Ce quelqu'un on l'a deviné: c'était l'Empereur.

Je fus bientôt, comme on le juge, en bas de mon lit, réveillé, guéri et vêtu. Toutefois il était déjà bien loin, et il me fallut le chercher dans le parc. Après l'avoir rejoint, la conversation tomba sur la longue audience accordée la veille au gouverneur Wilks. Il s'arrêta avec beaucoup de gaîté sur la grande importance que mon ouvrage semblait m'avoir donnée à ses yeux, l'extrême bienveillance qu'il semblait lui avoir inspiré. « Du reste, continuait l'Empereur, à » charge de revanche sans doute; tendresse et » fraternité usuelle d'auteurs, tant qu'ils ne cri- » tiquent pas. Et sait-il votre parenté avec le » vénérable Las Cases? » J'ai répondu que je n'en savais rien; mais le général Gourgaud, qui se trouvait à l'autre côté de l'Empereur, lui a dit que oui. « Et comment le savez-vous vous- » même? me dit alors l'Empereur. Ne nous » faites-vous pas une histoire? — Sire, voici

» mes preuves : Il y avait plus de 200 ans que
» nous étions déjà en France, quand Barthé-
» lemi de Las Casas fleurissait en Espagne; mais
» les historiens espagnols le disent tous de la
» ville dont nous sortons nous-mêmes, de Sé-
» ville; tous se réunissent à lui donner une an-
» cienne naissance d'origine française, et font
» venir les siens en Espagne précisément au
» moment où nous y avons été nous-mêmes. —
» Quoi donc, vous n'êtes pas Espagnols? Vous
» et lui vous étiez Français? — Oui, Sire. — Ra-
» contez-nous donc cela; allons M. le donjon-
» nier, M. le détrousseur, M. le paladin; al-
» lons, rendez-vous heureux, déroulez-nous
» vos vieux parchemins, jouissez un peu. —
» Sire, un des miens suivait Henri, comte de
» Bourgogne, qui, à la tête de quelques croisés,
» fut faire la conquête du Portugal, vers l'an
» 1100.... Il en était porte-guidon à la fameuse
» bataille *d'Ourique*, qui fonda la monarchie
» portugaise. Depuis, nous sommes revenus en
» France avec la reine Blanche, lorsqu'elle vint
» épouser le père de Saint-Louis. Sire, voilà
» tout, etc., etc. »

Lundi 22 au Vendredi 26.

Lectures de l'Empereur. — Mme de Sévigné. — Charles XII. — Paul et Virginie. — Vertot. — Rollin. — Velly. — Garnier.

Tous ces jours ont été gâtés par des pluies presque continuelles. L'Empereur n'a pu monter à cheval qu'une fois le matin dans le parc, et tenter une seule fois après midi de franchir notre vallée accoutumée, que le temps avait rendu presque impraticable. Il n'a pas été plus possible de faire usage de la calèche; il a donc fallu se réduire à quelques tours de jardin, et partager la tristesse du temps. Nous en avons travaillé davantage. L'Empereur a pris régulièrement d'excellentes et fortes leçons d'anglais. Il passe de coutume toute la matinée à lire; il lit de suite des ouvrages entiers, fort considérables, sans s'en trouver nullement fatigué; il m'en lisait toujours quelque partie avant que de se mettre à l'anglais.

C'étaient les *Lettres de Mme de Sévigné*, dont le style est si coulant, et peint si bien les mœurs du moment. Lisant la mort de Turenne et le procès de Fouquet, il observait, pour celui-ci, que l'intérêt de Mme de Sévigné était bien chaud, bien vif, bien tendre pour de la simple amitié.

C'était *Charles XII*, dont il lisait la défense

contre les Turcs dans sa maison de Bender; il ne pouvait s'empêcher de rire et de répéter avec eux : *Tête de fer! tête de fer!* Il me demandait si on était bien d'accord sur la nature de sa mort. Je lui disais tenir de la propre bouche de Gustave III, qu'il avait été assassiné par les siens. Gustave l'avait visité dans son caveau; la balle était d'un pistolet; elle avait été tirée de près et par derrière, etc., etc.

Au commencement de la révolution j'avais connu beaucoup Gustave III aux eaux d'Aix-la-Chapelle, et quoique je fusse bien jeune alors, j'avais eu plus d'une fois l'honneur de sa conversation; il m'avait même assuré d'une place dans sa marine, si nos affaires de France tournaient mal.

Un autre jour c'était *Paul et Virginie* que lisait l'Empereur; il en faisait ressortir les endroits touchans, ceux-là étaient toujours simples et naturels; ceux où abondait le pathos, les idées abstraites et fausses, tant à la mode, lorsque l'ouvrage fut publié, étaient tous froids, mauvais, manqués. L'Empereur disait avoir été fort engoué de cet ouvrage dans sa jeunesse; mais il estimait peu le personnel de son auteur; il ne lui pardonnait pas d'avoir mystifié sa générosité à son retour de l'armée d'Italie. « La sensibilité, » la délicatesse de *Bernardin de St-Pierre*, di- » sait l'Empereur, ressemblait peu au charmant

» tableau de Paul et Virginie ; c'était un mé-
» chant homme, maltraitant fort sa femme, fille
» de l'imprimeur Didot, et toujours prêt à de-
» mander l'aumône sans honte. A mon retour
» de l'armée d'Italie, Bernardin vint me trouver
» et me parla presque aussitôt de ses misères ;
» moi, qui dans mes premières années n'avais
» rêvé que Paul et Virginie, flatté d'ailleurs
» d'une confiance que je croyais exclusive, et que
» j'attribuais à ma grande célébrité, je m'em-
» pressai de lui rendre sa visite, et laissai sur un
» coin de sa cheminée, sans qu'on eût pu s'en
» apercevoir, un petit rouleau de 25 louis. Mais
» quelle fut ma honte, quand je vis chacun
» rire de la délicatesse que j'y avais mise, et
» qu'on m'apprit que de pareilles formes étaient
» inutiles avec M. Bernardin, qui faisait métier
» de demander à tout-venant et de recevoir de
» toutes mains. Je lui ai toujours conservé un
» peu de rancune de m'avoir mystifié. Il n'en a
» pas été de même de ma famille : Joseph lui
» faisait une forte pension, et Louis lui donnait
» sans cesse. »

Mais si l'Empereur aimait Paul et Virginie, il riait de pitié des Études de la Nature, du même auteur. Bernardin, disait-il, bon littérateur, était à peine géomètre ; ce dernier ouvrage était si mauvais, que les gens de l'art dédaignaient d'y

répondre. Bernardin en jetait les hauts cris. Le célèbre mathématicien Lagrange répondait toujours à ce sujet, en parlant de l'institut : « Si » Bernardin était de notre classe, s'il parlait no- » tre langue, nous le rappellerions à l'ordre ; » mais il est de l'Académie, et son style n'est pas » de notre ressort. » Bernardin se plaignant un jour comme de coutume, au Premier Consul, du silence des savans à son égard, celui-ci lui dit : « Savez-vous le calcul différentiel, M. Bernar- » din ?—Non.—Eh bien, allez l'apprendre, et » vous vous répondrez à vous-même. » Plus tard, étant Empereur, toutes les fois qu'il l'apercevait, il avait coutume de lui dire : « M. » Bernardin, quand nous donnerez-vous des Paul » et Virginie ou des Chaumière Indienne? Vous » devriez nous en fournir tous les six mois. »

En lisant *les Révolutions romaines de Vertot*, que l'Empereur estime fort d'ailleurs, il en trouvait les harangues délayées. C'est la plainte constante de l'Empereur contre tous les ouvrages qu'il rencontre ; c'était là, à lui-même, disait-il, le grand défaut de sa jeunesse. On peut dire qu'il s'en est bien corrigé depuis. L'Empereur s'était donc amusé à rayer les phrases parasites qu'il avait rencontrées dans Vertot ; en effet, avec ces suppressions, il présentait bien plus de force, d'énergie et de chaleur. « Ce

» serait un travail bien précieux et bien goûté » sans doute, disait-il, que de se dévouer à ré- » duire ainsi, avec goût et discernement, les » principaux ouvrages de notre langue. Je ne » connais guère que Montesquieu, observait-il, » qui pût échapper à ces réductions. » Il parcourait souvent *Rollin*, et le trouvait diffus et trop bonhomme. *Crévier*, son continuateur, lui semblait détestable. Il se plaignait de nos matériaux classiques et du temps que de si mauvais livres faisaient perdre à la jeunesse. C'est qu'ils étaient composés par des rhéteurs, de simples professeurs, et que ces sujets immortels, la base de nos connaissances dans la vie, eussent dû être, disait-il, présentés, écrits et rédigés par des hommes d'état et des hommes du monde. L'Empereur avait, à ce sujet, des idées très-heureuses; le temps seul lui avait manqué pour les faire exécuter.

L'Empereur était encore moins satisfait de nos historiens français; il n'en pouvait lire aucun : *Velly* était plein de mots, et vide de choses; ses continuateurs étaient encore pires. « No- » tre histoire, disait-il, devait être en quatre » ou cinq volumes ou en cent. » Il avait connu *Garnier*, le continuateur de Velly et de Villaret; il demeurait au bas de la Malmaison. C'était un bon vieillard octogénaire qui occupait un

entresol sur le chemin, avec une petite galerie. Frappé de l'empressement affectueux que témoignait ce bon vieillard toutes les fois que passait le Premier Consul, celui-ci s'informa qui ce pouvait être. Apprenant que c'était Garnier, il expliqua son empressement. « Il pen-
» sait, sans doute, disait gaîment l'Empereur,
» qu'à titre d'historien, le Premier Consul était
» de son domaine; seulement il devait s'étonner
» de retrouver des Consuls où il était habitué à
» voir des Rois. » Et c'est ce que lui dit en riant le Premier Consul, qui le fit appeler un jour, et lui donna une forte pension. « Le bonhom-
» me, disait l'Empereur, dans sa reconnais-
» sance, eût écrit depuis cet instant volontiers
» et du fond de son cœur, tout ce qu'on eût
» voulu. »

Samedi 27.

Difficulté vaincue.—Dangers personnels de l'Empereur à Eylau, à Iéna, etc.—Troupes russes, autrichiennes, prussiennes.—Jeune Guibert.—Corbineau.—Maréchal Lannes.—Bessières.—Duroc.

Sur les cinq heures l'Empereur est sorti en calèche; la soirée était fort belle, nous allions fort vite et l'espace à parcourir est fort court. L'Empereur a fait ralentir dans l'intention de l'alonger. Comme nous rentrions, jetant les

yeux sur le camp, dont nous n'étions séparés que par le ravin, il a demandé pourquoi on ne pouvait pas franchir cet espace qui doublerait notre promenade. On a répondu que c'était impossible, et nous continuions de rentrer; mais comme réveillé tout-à-coup par ce mot *impossible,* qu'il a si souvent dit n'être pas français, il a ordonné d'aller reconnaître le terrain; nous avons tous mis pied à terre; la calèche seule a continué vers le point difficile : nous l'avons vu franchir les obstacles et nous sommes rentrés triomphans, comme si nous venions de doubler nos possessions.

Pendant le dîner et après on a parlé de divers faits d'armes. Le Grand-Maréchal disait que ce qui l'avait le plus frappé dans la vie de l'Empereur, était le moment, à Eylau, où, seul avec quelques officiers de son État-Major, il se trouva presque heurté par une colonne de quatre à cinq mille Russes : l'Empereur était à pied, le prince de Neufchâtel fit aussitôt avancer les chevaux; l'Empereur lui lance un regard de reproche, donne l'ordre de faire avancer un bataillon de sa garde, qui était assez loin en arrière, et demeure immobile, répétant plusieurs fois à mesure que les Russes approchaient : « *Quelle audace! Quelle audace!* A la » vue des grenadiers de la garde, les Russes

» s'arrêtèrent net. » Il était plus que temps, disait Bertrand; l'Empereur n'avait pas bougé; tout ce qui l'entourait avait frémi.

L'Empereur avait écouté ce récit sans aucune observation; mais il a ensuite repris, qu'une des plus belles manœuvres dont il se rappelait, était celle qu'il avait exécutée à Eckmulh. Malheureusement il n'en a point dit davantage, et n'a rien détaillé. « Le succès à la guerre, a-t-il » continué, tient tellement au coup d'œil et au » moment, que la bataille d'Austerlitz, gagnée » si complètement, eût été perdue si j'eusse at- » taqué six heures plus tôt. Les Russes s'y mon- » trèrent des troupes excellentes qu'on n'a ja- » mais retrouvées depuis : l'armée russe d'Aus- » terlitz n'aurait pas perdu la bataille de la » Moscowa.

» Marengo, continuait l'Empereur, était la » bataille où les Autrichiens s'étaient le mieux » battus; leurs troupes s'y étaient montrées ad- » mirables; mais leur valeur s'y enterra : on ne » les a plus retrouvés depuis.

» Les Prussiens n'ont pas fait à Iéna la résis- » tance qu'on attendait de leur réputation. Du » reste les multitudes de 1814 et de 1815 n'é- » taient que de la canaille auprès des vrais sol- » dats de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. »

La veille d'Iéna l'Empereur disait avoir couru

le plus grand danger; il eût pu disparaître pour ainsi dire sans qu'on connût bien sa destinée ; il s'était approché, durant l'obscurité, des bivouacs ennemis pour les reconnaître; il n'avait avec lui que quelques officiers. L'idée qu'on se faisait de l'armée prussienne tenait tout le monde en alerte; on croyait les Prussiens disposés surtout aux attaques de nuit. L'Empereur en revenant reçut le coup de fusil de la première sentinelle de son camp: ce fut un signal pour toute la ligne; il n'eût d'autre ressource que de se jeter à plat ventre, jusqu'à ce que la méprise fût reconnue; encore toute sa crainte était-elle que la ligne prussienne, dont il était fort près, n'en fît alors autant.

A Marengo, les soldats autrichiens avaient bien conservé le souvenir du vainqueur de Castiglione, d'Arcole et de Rivoli; son nom était bien quelque chose sur leur esprit; mais ils étaient loin de le croire présent; ils le croyaient mort; on avait pris soin de leur persuader qu'il avait péri en Égypte; que ce Premier Consul dont on leur parlait n'était que son frère. Ce bruit s'était tellement accrédité partout, que Napoléon fut dans l'obligation de se montrer publiquement à Milan pour le détruire.

L'Empereur, passant ensuite à un grand nombre d'officiers et de ses aides-de-camp, leur

distribuait couramment le blâme et la louange; il les connaissait tous à fond. Deux des circonstances, disait-il, qui l'avaient le plus affecté sur les champs de bataille, avaient été la mort du jeune *Guibert* et celle du général *Corbineau :* un boulet, à Aboukir, avait percé la poitrine du premier, de part en part, sans l'achever; l'Empereur, après lui avoir adressé quelques paroles, s'était vu contraint, par ses sensations, de s'éloigner. L'autre avait été enlevé, roulé, réduit à rien par un boulet, à Eylau, sous les yeux de l'Empereur, comme il achevait de lui donner des ordres, etc., etc.

L'Empereur citait aussi les derniers momens du maréchal *Lannes*, ce valeureux duc de Montébello, si justement appelé le *Roland de l'armée*, qui, visité par l'Empereur, sur son lit de mort, semblait oublier sa situation pour ne s'occuper que de celui qu'il aimait par dessus tout. L'Empereur en faisait le plus grand cas. « Il n'avait été long-temps qu'un sabreur, di-
» sait-il, mais il était devenu du premier ta-
» lent. » Quelqu'un a dit alors qu'il serait curieux de connaître quelle conduite il eût tenue dans ces derniers temps. « Nous avons appris
» à ne jurer de rien, disait l'Empereur. Toute-
» fois je ne pense pas qu'il eût été possible de
» le voir manquer à l'honneur et au devoir. D'ail-

» leurs il est à croire qu'il n'aurait pas existé : » brave comme il l'était, il est indubitable qu'il » se fût fait tuer dans les derniers temps, ou » du moins qu'il eût été assez blessé pour se » trouver à l'écart, hors du centre et de l'in- » fluence des affaires. Enfin, s'il eût été dispo- » nible, il était de ces hommes à changer la » face des affaires par son propre poids et sa » propre influence. »

L'Empereur vint ensuite à *Duroc*, sur le caractère et la vie privée duquel il s'arrêta long-temps. « Duroc, concluait-il, avait des passions » vives, tendres et secrètes qui répondaient peu » à sa froideur extérieure. J'ai été long-temps » avant de le savoir, tant son service était exact » et régulier. Ce n'était que quand ma journée » était entièrement close et finie, quand je re- » posais déjà, que le sienne commençait. Le » hasard seul ou quelque accident ont pu me » le faire connaître. Duroc était pur et moral, » tout à fait désintéressé pour recevoir, extrê- » mement généreux pour donner. »

L'Empereur disait qu'en ouvrant la campagne de Dresde, il avait perdu deux hommes bien précieux, et le plus bêtement du monde : c'était *Bessières* et *Duroc*. Il affectait en ce moment d'en parler avec un stoïcisme qu'on s'aper-

cevait bien n'être pas naturel. Quand il fut voir Duroc, après son coup mortel, il essaya de lui donner quelques espérances; mais Duroc, qui ne s'abusait pas, ne lui répondit qu'en le suppliant de lui faire donner de l'opium. L'Empereur, trop affecté, ne put prendre sur lui de rester long-temps, et se déroba à ce déchirant spectacle. Alors l'un de nous lui a rappelé que, revenu d'auprès de Duroc, il se mit à se promener seul devant sa tente; personne n'osait l'aborder. Cependant on avait des mesures essentielles à prendre pour le lendemain; on se hasarda donc à venir lui demander où il fallait placer la batterie de la garde. *A demain tout*, fut la réponse de l'Empereur. A ce ressouvenir l'Empereur avec affectation a parlé brusquement d'autre chose.

Duroc fut une de ces personnes dont on ne connaît le prix qu'après l'avoir perdue : telle a été, après sa mort, la phrase de la cour et de la ville, le sentiment unanime partout.

Duroc était natif de Nancy, département de la Meurthe. On doit avoir lu plus haut l'origine de sa fortune : Napoléon l'avait trouvé dans le train au siége de Toulon, et s'y intéressa tout d'abord. Depuis il s'y était attaché chaque jour davantage; et l'on pourrait même dire qu'ils ne

s'étaient plus quittés. J'ai dit ailleurs avoir entendu de l'Empereur que dans toute sa carrière, Duroc seul avait possédé sa confiance aveugle, et reçu tous ses épanchemens. Duroc n'était pas brillant; mais il avait un excellent jugement et il rendait des services essentiels que sa modestie et leur nature laissaient peu connaître.

Duroc aimait l'Empereur pour lui-même : c'était à l'homme privé surtout qu'il portait son dévouement, bien plus qu'au monarque. En recevant et accueillant les sensations intimes du prince il avait acquis le secret, peut-être le droit, de les adoucir et de les diriger : combien de fois n'a-t-il pas dit à l'oreille de gens consternés par le colère de l'Empereur : « Laissez-le aller : il » dit ce qu'il sent, non ce qu'il pense, ni ce qu'il » fera demain. » Quel serviteur! quel ami! quel trésor que celui-là! Que d'éclats il a arrêtés, que d'ordres reçus dans le premier mouvement, qu'il n'a pas exécutés, sachant qu'on lui en saurait gré le lendemain. L'Empereur s'était fait à cette espèce d'arrangement tacite, et ne s'en abandonnait que davantage à cette explosion qu'arrache parfois la nature et qui soulage par son épanchement.

Duroc périt de la manière la plus malheureuse, dans un moment bien critique; et sa

mort fut encore une des fatalités de la carrière de Napoléon.

Le lendemain de la bataille de Wurchen, sur le soir, le léger combat de Reichenbach venait de finir ; tous les coups avaient cessé. Duroc, du haut d'une éminence, et causant avec le général Kirchner, observait à l'écart la retraite des derniers rangs ennemis. Une pièce fut ajustée sur ce groupe doré et le fatal boulet fit périr les deux généraux*.

Duroc influait plus qu'on ne pense sur les déterminations de l'Empereur; sa mort a peut-être été, sous ce rapport, une calamité nationale. On a des raisons de croire que s'il eût vécu, l'armistice de Dresde, qui nous a perdus, n'aurait pas eu lieu ; on eût poussé jusqu'à l'Oder et au-delà; alors les ennemis eussent accédé dès cet instant à la paix, et nous eussions échappé à leurs machinations, à leurs intrigues et surtout à la longue, basse et atroce perfidie du cabinet autrichien qui nous a perdus.

Plus tard, Duroc eût encore influé sur d'autres grands événemens, et fait prendre sans doute une autre face aux affaires. Enfin, plus

* Le général Kirchner était officier du génie, très-distingué, beau-frère du Maréchal Lannes, qui l'avait choisi sur son courage et sa capacité.

tard encore, lors de la chute de Napoléon, Duroc n'eût certainement pas séparé ses destinées de celles de l'Empereur. Duroc se fût trouvé avec nous à Sainte-Hélène; et ce seul secours eût suffi peut-être pour contre-balancer en Napoléon tous les horribles tourmens dont on prétendit l'abreuver.

Bessières, du département du Lot, fut jeté par la révolution dans la carrière des armes : il débuta par être simple soldat dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Devenu plus tard officier de chasseurs, des actes d'une bravoure personnelle, extraordinaire, attirèrent l'attention du général en chef de l'armée d'Italie, qui, lorsqu'il créa ses Guides, choisit Bessières pour les commander. Voilà les commencemens de Bessières, et l'origine de sa fortune. A compter de cet instant, on le retrouve toujours à la tête de la garde du Consul ou de la garde impériale, dans des charges de réserve, décidant la victoire, ou recueillant ses fruits. Son nom se rattache noblement à toutes nos belles batailles.

Bessières grandit avec l'homme qui l'avait distingué, et reçut une part abondante des faveurs que répandit l'Empereur : il fut fait Maréchal d'Empire, Duc d'Istrie, Colonel de la cavalerie de la garde, etc., etc., etc.

Ses qualités se développant avec les circons-

tances, le montrèrent toujours à la hauteur de sa fortune : on vit Bessières constamment bon, humain, généreux, d'une loyauté, d'une droiture antique; soldat, homme de bien et citoyen honnête homme. Il employa souvent sa haute faveur à des services et à des obligeances spéciales, même en dépit d'opinions contraires. Je connais des gens qui, s'ils veulent être reconnaissans, le répéteront avec moi, et pourront certifier en lui des sentimens bien noblement hauts!.....

Bessières était adoré de la garde, au milieu de laquelle il passait sa vie. A la bataille de Wagram, un boulet le renversa de son cheval, sans lui causer d'autre dommage. Ce fut un cri de douleur dans toute la garde; aussi Napoléon lui dit-il en le retrouvant : « Bessières, le bou-
» let qui vous a frappé a fait pleurer toute ma
» garde; remerciez-le, il doit vous être bien
» cher. »

Moins heureux à l'ouverture de la campagne de Saxe, la veille même de la bataille de Lutzen, dans une circonstance assez insignifiante, s'étant porté en avant, au milieu des tirailleurs, il y fut frappé dans la poitrine d'un boulet qui le renversa mort. Il avait vécu comme Bayard, et mourut comme Turenne.

J'avais conversé avec lui bien peu de temps

avant ce funeste événement. Le hasard nous avait réunis tête à tête en loge particulière au théâtre, où, après avoir causé des affaires qui l'affectaient fort, car il idolâtrait la patrie, son dernier mot, en me quittant, fut qu'il partait pour l'armée dans la nuit; et qu'il désirait que nous pussions nous revoir. « Car, ajoutait-il, » dans la crise des circonstances, et avec nos » jeunes soldats, c'est à nous autres chefs à ne » pas nous épargner. » Hélas! il ne devait plus revenir!

Bessières aimait sincèrement l'Empereur, et lui portait une espèce de culte; il n'eût certainement pas, plus que Duroc, abandonné ni sa personne, ni ses destinées. Et il semble que le sort si décidément prononcé contre Napoléon, dans ses derniers momens, en lui enlevant deux amis aussi vrais, se soit plu à lui ôter la plus douce jouissance, et priver deux de ses plus fidèles serviteurs de leur plus beau titre de gloire : celui de la reconnaissance envers le malheur.

L'Empereur avait fait transporter aux Invalides, à Paris, les restes de deux hommes qu'il aimait, et dont il se savait tant aimé. Il leur réservait des honneurs extraordinaires; les événemens qui ont suivi les en ont privés; mais l'histoire, dont les pages sont plus impérissables

encore que le marbre et le bronze, les a consacrés à jamais, et les sauve pour toujours de l'oubli des hommes. *

Dimanche 28.

Etude de l'anglais, etc. — Détails. — Réflexions, etc. — Promenade à cheval. — Cheval embourbé.

Nos jours se passaient, comme chacun le soupçonne, dans une grande et stupide monotonie. L'ennui, les souvenirs, la mélancolie, étaient nos dangereux ennemis; le travail notre grand, notre unique refuge. L'Empereur suivait très-régulièrement ses occupations; l'anglais

* Voici ce que l'on trouve dans *la Campagne de Saxe de* 1813, par le baron d'Odcleben, témoin oculaire, sous la date du 10 août, au moment de la reprise d'armes, deux ou trois mois après la mort de Duroc.

« Pendant la marche de Reichenbach à Gorlitz, Napoléon s'arrêta à Makersdorf, et montra au Roi de Naples l'endroit où Duroc était tombé; il manda le propriétaire de la petite ferme où le Grand-Maréchal était mort, et lui assigna la somme de 20 mille francs, dont 4 mille francs pour un monument en l'honneur du défunt, et 16 mille francs pour le propriétaire de la maison, mari et femme. La donation fut accomplie dans la soirée, en présence du curé et du juge de Makersdorf, l'argent fut compté devant eux, et ils furent chargés de faire ériger ce monument. »

était devenu pour lui une affaire importante. Il y avait près de quinze jours qu'il avait pris sa première leçon, et, à compter de cet instant, quelques heures tous les jours, depuis midi, avaient été employées à cette étude, tantôt avec une ardeur vraiment admirable, tantôt avec un dégoût visible, alternative qui m'entretenait moi-même dans une véritable anxiété. J'attachais la plus grande importance au succès; et je craignais chaque jour de voir abandonner les efforts de la veille, d'en être pour l'ennui mortel que j'aurais causé, sans le résultat heureux que je m'étais promis. D'un autre côté, chaque jour aussi j'étais aiguillonné davantage en me voyant approcher du but auquel je tendais. L'acquisition de l'anglais pour l'Empereur était une véritable et sérieuse conquête. Jadis il lui en coûtait, disait-il, annuellement pour de simples traductions cent mille écus, et encore, observait-il, les avait-il bien à point nommé? étaient-elles fidèles? Aujourd'hui nous nous trouvions emprisonnés au milieu de cette langue, entourés de ses productions, tous les grands changemens, toutes les grandes questions que l'Empereur avait créés sur le continent avaient été traités par les Anglais en sens opposé; c'étaient autant de faces nouvelles pour l'Empereur, au-

quel elles étaient jusque-là demeurées étrangères.

Qu'on ajoute que les livres français étaient rares parmi nous, que l'Empereur les connaissait tous et les avait relus jusqu'à satiété, tandis que nous pouvions nous en procurer une foule d'anglais tout à fait neufs pour lui. Enfin l'acquisition de la langue d'un étranger devient un titre à ses yeux, c'est un agrément pour soi, un véritable avantage, c'est une facilité de pourparler, en quelque sorte un commencement de liaison pour tous deux. Quoi qu'il en soit, j'apercevais déjà le terme de nos difficultés; j'entrevoyais le moment où l'Empereur aurait traversé tous les dégoûts inévitables du commencement. Mais qu'on se figure si l'on peut tout ce que devait être pour lui l'étude scolastique des conjugaisons, des déclinaisons, des articles, etc. On ne pouvait y être parvenu qu'avec un grand courage de la part de l'écolier, un véritable artifice de la part du maître. Il me demandait souvent s'il ne méritait pas des férules, il devinait leur heureuse influence dans les écoles; il eût avancé davantage, disait-il gaîment, s'il eût eu à les craindre. Il se plaignait de n'avoir pas fait de progrès, et ils auraient été immenses pour qui que ce fût.

Plus l'esprit est grand, rapide, étendu, moins

il peut s'arrêter sur des détails réguliers et minutieux. L'Empereur, qui saisissait avec une merveilleuse facilité tout ce qui regardait le raisonnement de la langue, en avait fort peu dès qu'il s'agissait de son mécanisme matériel. C'était une vive intelligence et une fort mauvaise mémoire; c'était ce qui le désolait; il trouvait qu'il n'avançait pas. Dès que je pouvais soumettre les objets en question à quelque loi ou analogie régulière, c'était classé, saisi à l'instant, l'écolier devançait même alors le maître dans les applications et les conséquences; mais fallait-il retenir par cœur et répéter les élémens bruts, c'était une grande affaire; on prenait sans cesse les uns pour les autres, et il serait devenu trop fastidieux d'exiger d'abord une trop scrupuleuse régularité. Une autre difficulté, c'est qu'avec les mêmes lettres, les mêmes voyelles, ces mots nous demandaient une toute autre prononciation; l'écolier ne voulait reconnaître que la nôtre; et le maître eût décuplé les difficultés et l'ennui, s'il eût voulu exiger mieux. Enfin l'écolier, même dans sa propre langue, avait la manie d'estropier les noms propres, les mots étrangers, il les prononçait tout à fait à son gré, et une fois sortis de sa bouche, quoi qu'on fît, ils demeuraient toujours les mêmes, parce qu'il les avait, une fois pour toutes, logés de la sorte

dans sa tête. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver pour la plupart de nos mots anglais, et le maître dut avoir la sagesse et l'indulgence de s'en contenter, laissant au temps à rectifier peu à peu, s'il était jamais possible, toutes ces incorrections. De ce concours de circonstances, il naquit véritablement une nouvelle langue. Elle n'était entendue que de moi, il est vrai; mais elle procurait à l'Empereur la lecture de l'anglais, et il eût pu, à toute rigueur, se faire entendre, par écrit, dans cette langue; c'était déjà beaucoup, c'était tout.

Cependant l'Empereur continuait régulièrement ses campagnes d'Égypte avec le Grand-Maréchal. Ma campagne d'Italie était au bout depuis long-temps; nous la touchions et retouchions sans cesse, quant à sa forme typographique, à la contexture des chapitres et à la coupe des paragraphes, etc. On en verra, dans le courant de cet ouvrage, le peu qui m'en est resté dans les mains.

De temps à autre il dictait des parties séparées à MM. Gourgaud et Montholon. A tout ce travail, il joignait fort peu d'exercice; quelque peu de promenade à pied, parfois la calèche, presque plus de cheval. Le 30, il voulut cependant revenir à notre vallée du Silence, abandonnée depuis long-temps. Nous étions vers son

milieu ; le passage était bouché par des broussailles mortes et une espèce de barrière faite pour arrêter le bétail. Le chasseur (le fidèle Aly) descendit, comme de coutume, pour nous ouvrir la route. Nous passâmes ; mais le cheval du chasseur, pendant son opération, s'était éloigné de lui ; quand il voulut le reprendre, il s'enfuit. Il avait beaucoup plu, il fut s'embourber dans un marécage pareil à celui où l'Empereur, peu de jours après notre arrivée à Longwood, s'était vu enfoncer de manière à craindre d'y demeurer. Le chasseur courut après nous pour nous dire qu'il demeurait pour débarrasser son cheval. Nous étions dans un chemin très-difficile, fort étroit, à la file les uns des autres. Ce ne fut que quelque temps après que l'Empereur nous entendit redire entre nous l'accident du chasseur. Il gronda de ce que nous n'avions point attendu, et voulut que le Grand-Maréchal et le général Gourgaud retournassent vers lui. L'Empereur mit pied à terre pour les attendre, et marcha vers une petite élévation d'où il paraissait comme sur un piédestal, au milieu des ruines. Il avait la bride de son cheval passée autour de son bras, et s'est mis à siffler un air ; il avait pour écho une nature muette, et, pour tout entourage, la nudité du désert. « Et pourtant, me suis-je dit involontairement,

» naguère encore que de sceptres dans ses mains! » Que de couronnes sur sa tête! Que de rois à » ses pieds!.... Il est vrai, me suis-je continué, » qu'aux yeux de tous ceux qui l'approchent, le » voient, l'entendent chaque jour, il demeure » plus grand qu'il ne fut jamais! C'est le senti- » ment, l'opinion de tout ce qui l'entoure. Nous » le servons avec autant d'ardeur; nous l'aimons » avec plus de tendresse!... »

Sur ces entrefaites arrivèrent le Grand-Maréchal et Gourgaud, ils aidèrent l'Empereur à remonter à cheval, et nous continuâmes. Ces messieurs avouaient du reste que, sans leur secours, le cheval n'eût jamais pu s'en retirer; les efforts réunis de tous les trois avaient à peine suffi. Assez long-temps après, au tournant d'un coude, l'Empereur observa que le chasseur n'avait pas suivi, et dit qu'il eût fallu attendre de le savoir en état de continuer. Ces messieurs pensaient qu'il était demeuré pour nettoyer tant soit peu son cheval. Dans le cours de notre promenade, à plusieurs autres tournans, l'Empereur répéta la même observation. Nous entrâmes chez le Grand-Maréchal, où nous reposâmes quelques instans; l'Empereur, en sortant, demanda si le chasseur était passé; on ne l'avait pas vu. Enfin, arrivant à Longwood, sa première parole fut encore de demander si le chasseur était arrivé.

Il l'était depuis long-temps, étant revenu par une route différente.

Je viens d'appuyer peut-être beaucoup sur cette minutieuse circonstance; mais c'est qu'elle m'a paru tout-à-fait caractéristique. Dans cette sollicitude domestique, le lecteur aura de la peine à retrouver le monstre insensible, dur, méchant, cruel, en un mot le tyran dont on l'a si souvent, si long-temps entretenu.

N. B. J'ai dit plus haut que je donnerais les fragmens de la campagne d'Italie demeurés en mes mains. Me voilà à la fin d'un mois; j'en vais placer quelques chapitres.

A mon retour en France, par la funeste circonstance qui m'a rendu à moi-même, les motifs de garder pour moi seul les fragmens de la campagne d'Italie, que je possédais du consentement de l'Empereur, n'existant plus, et la privation de mes papiers par le ministère anglais ne me laissant pas l'occasion de rien publier sur Sainte-Hélène, je distribuai quelques-uns de ces fragmens, ne mettant d'autre condition à leur publicité que de bien spécifier qu'ils étaient de simples brouillons, de premières dictées qui auront reçu sans doute, par la suite, de grandes altérations. Aujourd'hui que la restitution de mes

papiers m'a mis à même de publier le Mémorial de Sainte-Hélène, j'ai eu la pensée d'y réunir tous ces fragmens de la campagne d'Italie, imaginant qu'ils ne seront pas sans intérêt pour ceux qui aimeront à comparer ce premier jet avec les idées arrêtées : d'autant plus que, tenant des dépositaires mêmes du manuscrit de ces campagnes que la volonté de l'Empereur a été que le tout fût publié avec luxe, cartes, plans, etc., et dédié à son fils, j'ai tout lieu de croire qu'on sera long-temps encore avant de jouir de cette publication. J'insérerai donc le peu que je possède, 7 chapitres sur 22, soit à la fin des mois, soit dans le cours même du journal, quand il viendra à languir.

Voici, pour le présent, les premiers de ces fragmens : Vendémiaire, la Bataille de Montenotte, et Partie du chapitre III, sur la topographie de l'Italie.

TREIZE VENDÉMIAIRE.

N. B. Tous les mots en caractère italique sont des corrections faites au manuscrit original, de la main de Napoléon même.

I. *Constitution de l'an III.* — La chute de la Municipalité du 31 mai, du parti de Danton, de Robespierre, amenèrent la chute des jacobins et la fin du Gouvernement révolutionnaire. *Depuis*, la Convention fut successivement gouvernée par des factions qui ne surent acquérir aucune prépondérance; ses principes variaient chaque mois. Une épouvantable réaction *affligea* l'intérieur de la république; les domaines cessèrent de se vendre, et le discrédit des assignats croissant chaque jour, les armées se trouvaient sans solde, les réquisitions et le maximum y avaient seuls maintenu l'abondance; les magasins se vidèrent; le pain même du soldat ne fut plus assuré. Le recrutement, dont les lois avaient été exécutées avec la plus grande rigueur sous le Gouvernement révolutionnaire, cessa. Les armées continuèrent d'obtenir de grands succès, parce que jamais elles n'avaient été plus nombreuses; mais les armées éprouvaient des pertes journalières, il n'y *avait* plus de moyens pour les réparer. Le parti de l'étranger, qui s'étayait

du prétexte du rétablissement des Bourbons, acquérait chaque jour de nouvelles forces. Les salons étaient ouverts, on y discourait sans crainte; les communications étaient devenues plus faciles avec l'extérieur; la perte de la République se tramait publiquement.

La révolution était vieille; elle avait froissé bien des intérêts : une main de fer avait pesé sur les individus. Bien des crimes avaient été commis; ils furent tous relevés avec acharnement, et chaque jour davantage on excita l'animadversion publique contre tous ceux qui avaient gouverné, administré, ou participé, d'une manière quelconque, aux succès de la Révolution.

Pichegru avait été gagné : c'était le premier général de la République, fils d'un laboureur de Franche-Comté, et frère minime, dans sa jeunesse, au collége de Brienne; il se vendit au parti royal, et lui livra le succès des opérations de son armée.

Les prosélytes des ennemis de la République ne furent pas nombreux dans l'armée; elle resta fidèle aux principes de la révolution pour lesquels elle avait versé tant de sang, et remporté tant de victoires.

Tous les partis étaient fatigués de la Convention : elle l'était d'elle-même. Sa mission avait été l'établissement d'une constitution; elle vit

enfin que le salut de la patrie, le sien propre, exigeaient que, sans délai, *elle remplît sa principale mission.* Elle adopta, le 21 juin 1795, la constitution connue sous le titre de constitution de l'an 3. Le Gouvernement était confié à cinq personnes, sous le nom de Directoire; la Législature à deux Conseils, dits des Cinq Cents et des Anciens. Cette constitution fut soumise à l'acceptation du peuple, réuni en assemblée primaire.

II. *Lois additionnelles à la constitution.*—L'opinion était généralement répandue qu'il fallait attribuer la chute de la constitution de 91 à la loi de la Constituante; *qui excluait ses membres de la législature.* La Convention ne *tomba pas dans* la même faute; elle joignit à la constitution deux lois additionnelles, par lesquelles elle prescrivit que les deux tiers de la législature nouvelle seraient composés des membres de la Convention; et que les assemblées électorales de départemens n'auraient à nommer, *pour cette fois*, qu'un tiers seulement des deux Conseils. La Convention prescrivit de plus que ces deux lois additionnelles seraient soumises à l'acceptation du peuple, comme parties inséparables de la constitution.

Le mécontentement fut, dès-lors, général. Le parti de l'étranger surtout voyait tous ses pro-

jets déjoués par ces dispositions. Il s'était flatté que les deux conseils auraient été entièrement composés d'hommes neufs et étrangers à la révolution, ou même en partie de ceux qui en avaient été victimes; et dès-lors il *espérait* d'arriver à la contre-révolution par l'influence même de la législature.

Ce parti ne manquait pas de très-bonnes raisons pour cacher les véritables motifs de son mécontentement; il alléguait que les droits du peuple étaient méconnus, puisque la Convention, qui n'avait eu de mission que pour établir une constitution, usurpait les pouvoirs d'un corps électoral, en donnant elle-même à ses membres les pouvoirs d'un corps législatif; que la preuve que la Convention savait qu'elle agissait contre l'intention du peuple, c'est qu'elle imposait aux assemblées primaires la condition *arbitraire* de voter à la fois sur l'ensemble de la constitution et ses lois additionnelles. La Convention ne devait vouloir que ce que voulait le peuple. Pourquoi ne le laissait-elle pas voter séparément sur la constitution et les lois additionnelles? C'est qu'elle savait que les lois additionnelles seraient unanimement rejetées. Quant à la constitution, en elle-même, elle était préférable sans doute à ce qui existait, et, sur ce point, tous les partis étaient d'accord. Les uns,

il est vrai, eussent voulu un président, au lieu de cinq directeurs, les autres auraient désiré un Conseil plus populaire; mais en général on vit cette nouvelle constitution avec plaisir. Quant au parti de l'étranger, qui était dirigé par des comités secrets, il n'attachait aucune importance à des formes du gouvernement qu'il ne voulait pas maintenir; il n'étudiait, dans la constitution, que le moyen d'en profiter, pour opérer la contre-révolution; et tout ce qui tendait à ôter l'autorité des mains de la Convention et des conventionnels, lui était agréable.

III. *Les lois additionnelles sont rejetées par les sections de Paris.* — Les quarante-huit sections de Paris se réunirent; ce furent quarante-huit tribunes dans lesquelles *accoururent* les orateurs les plus virulens : Laharpe, Sérizi, Lacretelle jeune, Vaublanc, Regnault, etc. *Il fallait* peu de talens pour exciter tous les esprits contre la Convention, et *plusieurs* de ces orateurs en montrèrent beaucoup.

La capitale fut ainsi mise en fermentation. *Après le 9 thermidor, on avait organisé* la garde nationale. On avait eu en *vue d'en éloigner* les jacobins; mais on était tombé dans l'excès contraire, et les contre-révolutionnaires s'y trouvaient en assez grand nombre.

Cette garde nationale était de plus de 40 mille

hommes, armée et habillée. Elle partagea toute l'exaspération des sectionnaires contre la Convention; et les lois additionnelles furent rejetées dans Paris. Les sections se succédèrent à la barre de la Convention, et y manifestaient hautement leur opinion. La Convention cependant croyait encore que toute cette agitation se calmerait aussitôt que les provinces auraient manifesté leur opinion par l'acceptation de la constitution et des lois additionnelles. Elle croyait pouvoir comparer cette agitation de la capitale à ces commotions si communes à Londres, et dont Rome avait si souvent donné l'exemple au temps des comices. Elle proclama le 23 septembre l'acceptation de la constitution et des lois additionnelles, par la majorité des assemblées primaires; mais dès le lendemain les sections de Paris nommèrent des députés pour former une assemblée centrale d'électeurs qui se réunirent à l'Odéon.

IV. *Résistance armée des sections de Paris.* —Les sections avaient mesuré leurs forces, évalué la faiblesse de la Convention : cette assemblée d'électeurs fut une assemblée d'insurgés.

La *Convention* annulla l'assemblée de l'Odéon, la déclara illégale, et ordonna à ses comités de la dissoudre par la force. Le 10 vendémiaire la force armée se porta à l'Odéon, et exécuta cet

ordre. Le peuple rassemblé sur la place de l'Odéon fit entendre quelques murmures, se permit quelques injures; mais n'opposa aucune résistance.

Le décret de la Convention, qui fermait l'Odéon, excita l'indignation de toutes les sections. Celle Lepelletier, dont le chef-lieu était au couvent des Filles-Saint-Thomas, paraissait être à la tête de ce mouvement. Un décret de la Convention ordonna que le lieu de ces séances fût fermé, l'assemblée dissoute et la section désarmée.

Le 12 vendémiaire (3 octobre), à 7 ou 8 heures du soir, le général Menou, accompagné des représentans du peuple, commissaires près de l'armée de l'intérieur, se rendit avec un corps nombreux de troupes, au lieu des séances de la section Lepelletier, pour y faire exécuter le décret de la Convention. Infanterie, cavalerie, artillerie, tout fut entassé dans la rue Vivienne, à l'extrémité de laquelle est le couvent des Filles-Saint-Thomas. Les sectionnaires occupaient *les fenêtres des* maisons de cette rue; plusieurs de leurs bataillons *se rangèrent* en bataille dans la cour du couvent, et la force militaire, que commandait le général Menou, *se trouva compromise.*

Le comité de la section s'était déclaré repré-

sentant du peuple souverain, dans l'exercice de ses fonctions; il refusa d'obéir aux ordres de la Convention; et, après une heure d'inutiles pourparlers, le général Menou et les commissaires de la Convention se retirèrent, par une espèce de capitulation, sans avoir désarmé ni dissous ce rassemblement.

V. *Menou est destitué du commandement de l'armée de l'intérieur.* — La section demeurée victorieuse se constitua en permanence, envoya des députations à toutes les autres sections; vanta ses succès, et pressa l'organisation qui pouvait assurer sa résistance. *On* se prépara *à* la journée du 13 Vendémiaire.

Le général Bonaparte, attaché depuis quelques mois à la direction du mouvement des armées de la république, était dans une loge à Feydeau, lorsque de ses amis le prévinrent de la scène singulière qui se passait. Il fut curieux d'observer les détails d'un si grand spectacle. Voyant les troupes conventionnelles repoussées, il courut aux tribunes de l'assemblée pour y juger l'effet de cette nouvelle, et suivre les développemens et la couleur qu'on y donnerait.

La convention était dans la plus grande agitation. Les représentans auprès de l'armée, pour se disculper, se hâtèrent d'accuser Menou. On

attribua à la trahison ce qui n'était dû qu'à la malhabileté. Il fut mis en arrestation.

Alors différens représentans se montrèrent successivement à la tribune; ils peignirent l'étendue du danger. Les nouvelles qui, à chaque instant, arrivaient des sections, ne faisaient voir que trop combien il était grand. Chacun des membres proposa le général qui avait sa confiance. Ceux qui avaient été à Toulon, à l'armée d'Italie, et les membres du Comité de salut public, qui avaient des relations journalières avec Napoléon, le proposèrent comme plus capable que personne de les tirer de ce pas dangereux, par la promptitude de son coup d'œil et l'énergie de son caractère. On l'envoya chercher dans la ville.

Napoléon, qui avait tout entendu, et savait ce dont il était question, délibéra près d'une demi-heure avec lui-même sur ce qu'il avait à faire. Une guerre à mort éclatait entre la convention et Paris. *Était-il sage de se déclarer,* de parler au nom de toute la France? Qui oserait descendre seul dans l'arène pour se faire le champion de la Convention? La victoire même aurait quelque chose d'odieux; tandis que la défaite vouerait pour jamais à l'exécration des races futures.

Comment se dévouer ainsi à être le bouc

émissaire de tant de crimes auxquels on fut étranger? Pourquoi s'exposer bénévolement à aller grossir en peu d'heures le nombre de ces noms qu'on ne prononce qu'avec horreur.

Mais d'un autre côté, si la Convention succombe, que deviennent les grandes vérités de notre révolution? Nos nombreuses victoires, notre sang si souvent versé, ne sont plus que des actions honteuses. L'étranger, que nous avons tant vaincu, triomphe et nous accable de son mépris. . . . . .
un entourage insolent et dénaturé reparaissent triomphans, nous reprochent nos crimes, exercent leurs vengeances et nous gouvernent en ilotes par la main de l'étranger.

Ainsi la défaite de la Convention ceindrait le front de l'étranger, et scellerait la honte et l'esclavage de la patrie.

Ce sentiment, 25 ans, la confiance en ses forces, sa destinée!.... *il se décida et se rendit au comité* auquel il peignit vivement l'impossibilité de pouvoir diriger une opération aussi importante avec trois représentans, qui, dans le fait, exerçaient tous les pouvoirs, et gênaient toutes les opérations du général; il ajouta qu'il avait été témoin de l'événement de la rue Vivienne, que les commissaires avaient été les plus cou-

pables, et s'étaient pourtant trouvés au sein de l'assemblée des accusateurs triomphans.

Frappé de ces raisons, mais dans l'impossibilité de destituer les commissaires, sans une longue discussion dans l'assemblée, le Comité, pour tout concilier, *car on n'avait pas de temps à perdre*, détermina de prendre le général dans l'assemblée même. Dans cette vue, il proposa Barras à la Convention comme général en chef, et donna le commandement à Napoléon, qui, par là, se trouvait débarrassé des trois commissaires, sans qu'ils eussent à se plaindre.

Aussitôt que Napoléon se trouva chargé du commandement des forces qui devaient protéger l'assemblée, il se transporta dans un des cabinets des Tuileries où était Menou, afin d'obtenir de lui les renseignemens nécessaires sur les forces et la position des troupes et celle de l'artillerie. L'armée n'était que de 5 mille hommes de toutes armes, avec 40 pièces de canon, alors aux Sablons, sous la garde de 15 hommes : il était une heure après minuit. Napoléon expédia aussitôt un chef d'escadron du 21e de chasseurs (Murat), avec 300 chevaux, pour se rendre, en toute diligence, aux Sablons, et ramener l'artillerie au jardin des Tuileries. Un moment plus tard, il n'était plus temps. Cet officier arrivant à deux heures aux Sablons, s'y trouva

avec la tête d'une colonne de la section Lepelletier qui venait saisir le parc; mais il était à cheval; on était en plaine : la section se retira, et à six heures du matin les quarante pièces entrèrent aux Tuileries.

VI. *Dispositions d'attaque et de défense des Tuileries.* — Depuis 6 heures jusqu'à 9, Napoléon courut tous les postes, et plaça cette artillerie à la tête du pont Louis XVI, du pont Royal, de la rue de Rohan, au cul-de-sac Dauphin, dans la rue Saint-Honoré, au pont Tournant, etc., etc.; il en confia la garde à des officiers sûrs. La mèche était allumée partout, et la petite armée distribuée aux différens postes, ou en réserve au jardin et au Carrousel.

La générale battait par tout Paris, et les gardes nationales se formaient à tous les débouchés, cernant ainsi les palais et les jardins. Leurs tambours portaient l'audace jusqu'à venir battre la générale sur le Carrousel et sur la place Louis XV.

Le danger était imminent, 40 mille gardes nationaux bien armés, organisés depuis longtemps, se présentaient animés contre la Convention; les troupes de ligne, chargées de la défendre, étaient peu nombreuses, et pouvaient être facilement entraînées par le sentiment de la population qui les environnait. La Convention, pour accroître ses forces donna des armes

à 1500 individus dits les patriotes de 89. C'étaient des hommes qui, depuis le 9 thermidor, avaient perdu leurs emplois, et quitté leurs départemens où ils étaient poursuivis par l'opinion. On en forma trois bataillons, *que l'on* confia au général Berruyer. Ces hommes se battirent avec la plus grande valeur. Ils entraînèrent la troupe de ligne, et furent pour beaucoup dans le succès de la journée.

Un comité de 40 membres, sous la présidence de Cambacérès et composé du Comité de salut public et de sûreté générale, dirigeait toutes les affaires. On discutait beaucoup, on ne décidait rien, et le danger devenait à chaque instant plus pressant.

Les uns voulaient qu'on posât les armes et qu'on reçût les sectionnaires comme les sénateurs romains avaient reçu les Gaulois. D'autres voulaient qu'on se retirât sur les hauteurs de Saint-Cloud au camp de César pour y être joints par l'armée des côtes de l'Océan. D'autres voulaient qu'on envoyât des députations aux 48 sections *pour leur faire diverses propositions*. Pendant ces vaines discussions, à deux heures après-midi, un nommé Lafond déboucha sur le Pont-Neuf, venant de la section Lepelletier à la tête de 3 *ou* 4 bataillons, dans le temps qu'une autre colonne de même force venait de l'Odéon à sa

rencontre : *ils se réunirent sur* la place Dauphine.

Le général Cartaux, qui avait été placé au Pont-Neuf avec 400 hommes et 4 pièces de canon, ayant l'ordre de défendre les deux côtés du pont, quitta son poste et se replia sous les guichets. En même temps un bataillon de gardes nationaux venait occuper le jardin de l'Infante : il se disait affectionné à la Convention, et pourtant saisissait ce poste sans ordre. D'un autre côté, Saint-Roch, le théâtre Français et l'hôtel de Noailles étaient occupés en force par la garde nationale. Les postes opposés n'étaient séparés que de 12 à 15 pas. Les sectionnaires envoyaient des femmes à chaque instant, ou se présentaient eux-mêmes, sans armes et les chapeaux en l'air, pour fraterniser avec la ligne.

VII. *Combat du* 13 *Vendémiaire.* — A chaque instant les affaires empiraient. A 3 heures, Danican, général des sections, envoya un parlementaire sommer la Convention d'éloigner les troupes qui menaçaient le peuple, et de désarmer les terroristes. Ce parlementaire traversa les postes les yeux bandés, avec toutes les formes de la guerre. Il fut introduit ainsi au milieu du comité des 40, qu'il émut beaucoup par ses menaces : on le renvoya vers les 4 heures. La nuit approchait, et il n'était pas douteux qu'elle ne

dût être favorable aux sectionnaires, vu le grand nombre. *Ils pouvaient* se faufiler de maison en maison, dans toutes les avenues des Tuileries, déjà étroitement bloquées. A peu près à la même heure on apporta, dans la salle de la Convention, 700 fusils, des gibernes *et des cartouches* pour armer les Conventionnels eux-mêmes comme corps de réserve; ce qui en alarma plusieurs, qui ne comprirent qu'alors la *grandeur* du danger où ils étaient.

Enfin, à quatre heures un quart, des coups de fusil furent tirés de l'hôtel de Noailles, où s'étaient introduits les sectionnaires; les balles arrivaient jusqu'au perron des Tuileries. Au même moment la colonne de Lafond déboucha par le quai Voltaire, marchant sur le pont Royal. Alors on donna l'ordre aux batteries de tirer. Une pièce de huit, au cul-de-sac Dauphin, commença le feu, et servit de signal pour tous les postes. Après plusieurs décharges, Saint-Roch fut enlevé. La colonne Lafond, prise en tête et en écharpe par l'artillerie placée sur le quai, à la hauteur du guichet du Louvre, et à la tête du pont Royal, fut mise en déroute. La rue Saint-Honoré, la rue Saint-Florentin et les lieux adjacens furent balayés. Une centaine d'hommes essayèrent de résister, au théâtre de la Répu-

blique ; quelques obus les délogèrent en un instant : à six heures tout était fini.

Si l'on entendait *dans la nuit* de loin en loin quelques coups de canon, c'était pour empêcher les barricades que quelques *habitans* avaient cherché à établir avec des tonneaux.

Il y eut environ 200 tués ou blessés du côté des sectionnaires, et presque autant du côté des conventionnels ; la plus grande partie de *ceux-ci*, aux portes de Saint-Roch.

Trois représentans, Fréron, Louvet et Siéyes montrèrent *de la résolution.*

La section des Quinze-Vingts, faubourg Saint-Antoine, est la seule qui ait fourni 250 hommes à la Convention ; tant ses dernières oscillations politiques lui avaient *indisposé toutes les classes :* toutefois, si les faubourgs ne se levèrent point en sa faveur, du moins ils *n'agirent* pas non plus contre elle. Il est faux qu'on ait fait tirer à poudre au commencement de l'action ; cela n'eût servi qu'à enhardir les sectionnaires et à compromettre les troupes ; mais il est vrai que le combat une fois engagé, le succès n'étant plus douteux, alors on ne tira plus qu'à poudre.

VIII. *Le* 14 *Vendémiaire.* — Il existait encore des rassemblemens dans la section Lepelletier.

Le 14 au matin des colonnes débouchèrent contre eux, par les boulevards, la rue de Ri-

chelieu et le Palais-Royal. Des canons avaient été placés aux principales avenues. Les sectionnaires furent promptement délogés, et le reste de la journée fut employé à parcourir la ville, à visiter les chefs-lieux des sections, à ramasser les armes et à lire des proclamations. Le soir tout était rentré dans l'ordre; et Paris se trouvait parfaitement tranquille.

Lorsqu'après ce grand événement, les officiers de l'armée de l'intérieur furent présentés en corps à la Convention, celle-ci, par acclamation, nomma Napoléon général en chef de cette armée; Barras ne pouvant cumuler plus longtemps le titre de représentant avec des fonctions militaires.

Le général Menou fut traduit à un conseil de guerre; on voulait sa mort. Le général en chef le sauva en disant aux juges que si Menou méritait la mort, les trois représentans, qui avaient dirigé les opérations et parlementé avec les sectionnaires, la méritaient aussi; que la Convention n'avait qu'à mettre en jugement les trois membres, et qu'alors on jugerait Menou. L'esprit de corps fut plus puissant que la voix des ennemis de Menou.

La même commission condamna plusieurs individus *à mort* par contumace, *entr'autres Vaublanc*. Le nommé Lafond fut le seul exécuté. Ce

jeune homme avait montré beaucoup de courage dans l'action; la tête de sa colonne, sur le pont Royal, se reforma trois fois sous la mitraille avant de se disperser tout à fait. C'était un émigré; il n'y eût pas moyen de le sauver, quelque désir que l'on en eût; l'imprudence de ses réponses déjoua constamment les bonnes intentions de ses juges.

IX. *Napoléon commande en chef l'armée de l'intérieur.* — Après le 13 vendémiaire, Napoléon eut à réorganiser la garde nationale, qui était un objet de la plus haute importance, comptant alors jusqu'à 104 bataillons.

Il forma en même temps la garde du Directoire, et *réorganisa* celle du Corps Législatif. Ces mêmes élémens se trouvèrent précisément dans la suite une des causes de son succès à la fameuse journée du 18 brumaire. Il avait laissé de tels souvenirs parmi ces corps, qu'à son retour d'Egypte, bien que le Directoire eût recommandé à ses soldats de ne point lui rendre d'honneurs militaires qu'il ne fût en grand uniforme, rien ne put les empêcher de battre au champ de quelque manière qu'il parût.

Le peu de mois que Napoléon commanda l'armée de l'intérieur se trouvèrent remplis de difficultés et d'embarras. Ce furent, l'installation d'un gouvernement nouveau, dont les membres

étaient divisés entre eux et souvent en opposition avec les conseils; une fermentation sourde parmi les anciens sectionnaires qui composaient la majorité de Paris; la turbulence active des jacobins, qui se reformaient sous le nom de Société du Panthéon; les agens étrangers du royalisme, *qui* formaient un parti puissant; le discrédit des finances et du papier-monnaie, qui mécontentait les troupes à l'extrême; mais, plus que tout cela encore, l'horrible famine qui, à cette époque, désola la capitale.

Dix ou douze fois les subsistances manquèrent, et les faibles distributions journalières que le gouvernement avait été contraint d'établir furent interrompues. Il fallait une activité, une dextérité peu communes, pour surmonter tant d'obstacles, et maintenir le calme dans la capitale, en dépit de circonstances si fâcheuses et si graves.

La Société du Panthéon donnait chaque jour plus d'inquiétudes au Directoire. La police n'osait aborder cette société de front. *Le général en chef* fit mettre le scellé sur le lieu de ses assemblées, et les membres ne bougèrent plus tant qu'il demeura présent. Ce ne fut qu'après son départ qu'ils parurent de nouveau, sous l'influence de Babeuf, Antonelle et autres, et éclatèrent au camp de Grenelle.

Il eut souvent à haranguer à la halle, dans les rues, aux sections et dans les faubourgs : et une remarque singulière à ce sujet, c'est que, de toutes les parties de la capitale, le faubourg Saint-Antoine est celui qu'il a toujours trouvé le plus facile à entendre raison, et à recevoir des impulsions généreuses.

Ce fut pendant le commandement de Paris que Napoléon fit la connaissance de madame de Beauharnais.

On avait exécuté le désarmement général des sections. Il se présenta *à l'État-Major* un jeune homme de dix ou douze ans, qui vint supplier le général en chef de lui faire rendre l'épée de son père, qui avait été général de la République. Ce jeune homme était Eugène de Beauharnais, depuis Vice-Roi d'Italie. Napoléon, touché de la nature de sa demande, et des grâces de son âge, lui accorda ce qu'il demandait : Eugène se mit à pleurer en voyant l'épée de son père. Le général en fut touché, et lui témoigna tant de bienveillance, que madame de Beauharnais se crut obligée de venir le lendemain lui en faire des remercîmens : Napoléon s'empressa de lui rendre sa visite.

Chacun connaît la grâce extrême de l'impératrice Joséphine, ses manières douces et attrayan-

tes. La connaissance devint bientôt intime et tendre, et *ils* ne tardèrent pas à se marier.

X. *Napoléon est nommé général en chef de l'armée d'Italie.* — On reprochait à Scherer, commandant l'armée d'Italie, de ne pas avoir su profiter de sa bataille de Loano; depuis on était peu satisfait de sa conduite. On voyait à son quartier-général de Nice beaucoup plus d'employés que de militaires. Ce général demandait de l'argent pour solder ses troupes, et réorganiser les différens services. Il demandait des chevaux pour remplacer les siens qu'on avait laissé périr faute de subsistances : le Gouvernement ne pouvait donner ni l'un ni l'autre. On lui fit des réponses dilatoires, on l'amusa par de vaines promesses. Il fit connaître alors que si l'on tardait davantage, il serait obligé d'évacuer la rivière de Gênes, de revenir sur la Roya, et peut-être même de repasser le Var. Le Directoire résolut de le remplacer.

Un jeune général de 25 ans ne pouvait rester plus long-temps à la tête de l'armée de l'intérieur. Le sentiment de ses talens et la confiance que l'armée d'Italie avait en lui, *le désignaient* comme seul capable de la tirer de la fâcheuse situation où elle se trouvait. Les conférences qu'il eut avec le Directoire à ce sujet, et les projets qu'il lui présenta, ne laissèrent plus

aucun doute. Il partit pour Nice, et le général Hatri, âgé de 60 ans, vint de l'armée de Sambre-et-Meuse le remplacer à l'armée de l'intérieur, laquelle avait perdu son importance depuis que la crise des subsistances était passée et que le gouvernement se trouvait assis.

BATAILLE DE MONTENOTTE.

Depuis l'arrivée du général en chef, à Nice, le 28 mars 1796, jusqu'à l'armistice de Cherasque, le 28 avril suivant : espace d'un mois.

I. *Plan de campagne pour entrer en Italie en tournant les Alpes.* — Le roi de Sardaigne, que sa position géographique et militaire a fait appeler le portier des Alpes, avait en 1796 des forteresses à l'issue de toutes les gorges qui conduisent en Piémont. Si l'on eût voulu pénétrer en Italie, en forçant les Alpes, il eût fallu s'emparer de ces forteresses. Or les routes ne permettaient pas le transport de l'artillerie de siége : d'ailleurs les montagnes sont couvertes de neige les trois quarts de l'année; ce qui ne laisse que très-peu de temps pour le siége de ces places. On conçut l'idée de tourner toutes les Alpes, et d'entrer en Italie précisément au point où cessent ces hautes montagnes, et où les Apennins commencent. Le Saint-Gothard est le col le plus élevé des Alpes. A partir de ce col les autres vont toujours en baissant. Ainsi le Saint-Gothard est plus haut que le Brenner, celui-ci que les montagnes de Cadore; les montagnes de Cadore, que le col de Tarvis et les montagnes de la Carniole. De l'autre côté, le Saint-Gothard est plus

haut que le Simplon, le Simplon plus haut que le Saint-Bernard, le Saint-Bernard plus haut que le Mont-Cénis, le Mont-Cénis plus haut que le col de Tende. Depuis celui-ci, les Alpes continuent de baisser toujours, et finissent enfin aux montagnes St-Jacques, près Savone où commencent les Apennins. Alors la chaîne de l'Apennin se relève, et va toujours en augmentant par un mouvement inverse; de sorte que la Bochetta, les cols voisins, ceux qui séparent la Ligurie des états de Parme; la Toscane, du Modenois, du Boulonois, vont toujours en s'élevant. La vallée de la Madone de Savone, et les mamelons de Saint-Jacques et de Montenotte sont donc tout à la fois les points les plus abaissés des Alpes et des Apennins; celui où finissent les uns et où les autres commencent.

Savone, port de mer et place forte, se trouvait placée pour servir tout à la fois de magasin et de point d'appui. De cette ville à la Madone, le chemin est une chaussée ferrée de trois milles, et de la Madone à Carcari il y a 4 ou 5 autres milles. Ce dernier intervalle pourrait être rendu praticable à l'artillerie en peu de jours. A Carcari l'on trouve des chemins de voiture qui conduisent dans l'intérieur du Piémont et du Mont-Ferrat.

Ce point était le seul par où l'on pût entrer

en Italie sans trouver de montagnes; les élévations du terrain y sont si peu de chose, qu'on a conçu plus tard, sous l'Empire, le projet d'un canal qui aurait joint l'Adriatique à la Méditerranée, à l'aide du Pô et d'une branche de la Bormida, dont la source part des hauteurs qui avoisinent Savone.

En pénétrant en Italie par les sources de la Bormida, on pouvait se flatter de séparer et de désunir les armées sardes et autrichiennes, puisque de là on menaçait également la Lombardie et le Piémont. On pouvait marcher sur Milan comme sur Turin. Les Piémontais avaient intérêt à couvrir Turin, et les Autrichiens intérêt à couvrir Milan.

II. *État des deux armées.* — L'armée ennemie était commandée par le général Beaulieu, officier distingué, qui avait acquis de la réputation dans les campagnes du Nord. Cette armée se trouvait munie de tout ce qui pouvait la rendre redoutable. L'armée française, au contraire, manquait de tout, et son gouvernement ne pouvait rien lui donner. L'armée des alliés se composait d'Autrichiens, de Sardes, de Napolitains; ils se trouvaient déjà triples de l'armée française, et devaient s'accroître encore successivement des forces du pape, de Naples, de celles de Modène et de Parme.

Cette armée se divisait en deux grands corps : l'armée active autrichienne, composée de quatre divisions, d'une forte artillerie et d'une nombreuse cavalerie, accrue d'une division napolitaine, formant un total de 60,000 hommes sous les armes. L'armée active de Sardaigne, composée de trois divisions piémontaises, d'une division autrichienne ayant 4 mille chevaux, était commandée par le général autrichien Colli, qui lui-même était aux ordres du général Beaulieu. Le reste des forces sardes tenait garnison dans les places, où défendait les cols opposés à l'armée française des Alpes; elles étaient commandée par le duc d'Aoste. L'armée française était composée de quatre divisions actives sous les généraux Masséna, Augereau, Laharpe et Serrurier : chacune de ces divisions pouvait, l'une portant l'autre, présenter 6 à 7 mille hommes sous les armes. La cavalerie de 3 mille chevaux était dans le plus mauvais état, quoiqu'elle eût été long-temps sur le Rhône pour se refaire, mais elle y avait manqué de subsistances. L'arsenal d'Antibes et celui de Nice étaient bien pourvus; mais on manquait de moyens de transport : tous les chevaux de trait avaient péri de misère. La pénurie des finances était telle en France que, malgré tous les efforts du gouvernement, on ne put donner que 2 mille louis en

espèces au trésor de l'armée pour l'ouverture de la campagne ; il n'y avait donc rien à espérer de la France. Toutes les ressources désormais ne pouvaient s'attendre que de la victoire. Ce n'était que dans les plaines d'Italie que l'on pouvait organiser les transports, atteler l'artillerie, habiller les soldats, monter la cavalerie. On conquérait tout cela, si l'on forçait l'entrée de l'Italie. L'armée française n'avait guère à la vérité que 30 mille hommes, et on lui en présentait plus de 90 mille. Si ces deux armées eussent eu à lutter dans une bataille générale, sans doute l'infériorité du nombre de l'armée française, et son infériorité en artillerie et cavalerie ne lui eussent pas permis de résister ; mais ici on pouvait suppléer au nombre par la rapidité des marches ; à l'artillerie, par la nature des manœuvres ; au manque de cavalerie, par la nature des positions ; et le moral de nos troupes était excellent : tous les soldats avaient fait les autres campagnes d'Italie ou celles des Pyrénées.

III. *Napoléon arrive à Nice.* — Napoléon arriva à Nice du 26 au 29 mars. Le tableau de l'armée, qui lui fut présenté par Scherer, se trouva pire encore que tout ce qu'il avait pu s'imaginer. Le pain était mal assuré, depuis long-temps il ne se faisait plus de distributions de viande ; il ne fallait compter que sur deux cents mulets

pour les transports, et l'on ne devait pas songer de conduire plus de 12 pièces de canons : chaque jour la position empirait. Il ne fallait pas perdre un instant, l'armée ne pouvait plus vivre où elle était, il fallait avancer ou reculer.

Le général français donna des ordres pour que son armée se mît en mouvement. Il voulait surprendre l'ennemi dès le début de la campagne, et l'étourdir par des succès éclatans et décisifs.

Le quartier-général n'avait jamais quitté Nice depuis le commencement de la guerre ; il reçut l'ordre de se rendre à Albenga. Depuis longtemps toutes les administrations se regardaient comme à poste fixe, et s'occupaient bien plus des commodités de la vie que des besoins de l'armée. Le général français passa la revue des troupes et leur dit : « Soldats ! vous êtes nus, » mal nourris ; on nous doit beaucoup, on ne » peut rien nous donner. Votre patience, le » courage que vous montrez au milieu de ces » rochers sont admirables ; mais ils ne vous pro- » curent aucune gloire. Je viens vous conduire » dans les plus fertiles plaines du monde. De ri- » ches provinces, de grandes villes, seront en » notre pouvoir, et là, vous aurez richesses, » honneurs et gloire. Soldats d'Italie, manque- » riez-vous de courage ! »

Ces discours, un général de 25 ans, en qui la confiance était déjà grande par les opérations brillantes de Toulon, de Saorgio, de Savone, dirigées par lui les années précédentes, étaient accueillis par de vives acclamations.

En voulant tourner toutes les Alpes et entrer en Italie par le col de Cadibonne, il fallait que toute l'armée se rassemblât sur son extrême droite : opération dangereuse, si les neiges n'eussent pas alors couvert les débouchés des Alpes. Le passage de l'ordre défensif à l'ordre offensif est une des opérations les plus délicates. Serrurier fut placé à Garezzio, avec sa division pour observer les camps que Colli avait sur Ceva. Masséna et Augereau furent placés en réserve à Loano, Finale et jusqu'à Savone. Laharpe marcha pour menacer Gênes; son avant-garde, commandée par Cervoni, occupa Voltri. Au même moment le général en chef fit demander au sénat de Gênes le passage de la Bochetta et les clefs de Gavi, annonçant ainsi qu'il voulait pénétrer en Lombardie et appuyer ses opérations sur la ville de Gênes. La rumeur fut extrême à Gênes, les conseils se mirent en permanence.

IV. *Bataille de Montenotte*, 11 *avril*. — Beaulieu, alarmé, court en toute hâte de Milan au secours de Gênes. Il porte son quartier-général

à Novi; partage son armée en trois corps; la droite, sous les ordres de Colli, composée de Piémontais, eut son quartier-général à Ceva; elle fut chargée de la défense de la Stura et du Tanaro. Le centre, sous les ordres de Dargentau, marche sur Montenotte, pour couper l'armée française en tombant sur son flanc gauche et lui intercepter, à Savone, la route de la Corniche. De sa personne, Beaulieu avec sa gauche couvre Gênes et marche sur Voltri. Au premier aspect, ces dispositions paraissaient bien entendues; mais en étudiant mieux les circonstances du pays, on découvre que Beaulieu divisait ses forces, puisque toute communication directe était impraticable entre son centre et sa gauche, autrement que par derrière les montagnes; tandis que l'armée française, au contraire, était placée de manière à se réunir en peu d'heures, et tomber en masse sur l'un ou l'autre des corps ennemis; et l'un d'eux fortement battu, l'autre était dans l'absolue nécessité de se retirer.

Le général Dargentau, commandant le centre de l'armée ennemie, vint camper à Montenotte-Inférieur, le 9 avril. Le 10 il marcha sur Monte-Legino, pour déboucher par la Madone. Le colonel Rampon, qui avait été chargé de la garde des trois redoutes de Monte-Legino, ayant eu avis de la marche de l'ennemi, poussa une forte

reconnaissance à sa rencontre. Sa reconnaissance fut ramenée depuis midi jusqu'à 2 heures, qu'elle rentra dans les redoutes. Dargentau essaya de les enlever d'emblée; il fut repoussé dans trois attaques consécutives : il y renonça. Comme ses troupes étaient fatiguées, il prit position et remit au lendemain à tourner ces redoutes pour les faire tomber. Beaulieu, de son côté, déboucha le 9 sur Gênes. Toute la journée du 10, Laharpe se trouva engagé avec ses avant-gardes en avant de Voltri, pour lui disputer les gorges et le contenir. Mais le 10 au soir, il se replia sur Savone, et le 11 à la pointe du jour, il se trouvait, avec toute sa division, derrière Rampon et les redoutes de Monte-Legino. Dans cette même nuit du 10 au 11, le général en chef marcha avec les divisions Masséna et Augereau, par le col de Cadibonne, et déboucha derrière Montenotte. A la pointe du jour, Dargentau, enveloppé de tous côtés, fut attaqué en tête par Rampon et Laharpe, en queue et en flanc par le général en chef. La déroute fut complète; tout le corps de Dargentau fut écrasé, dans le même temps que Beaulieu se présentait à Voltri, où il ne trouvait plus personne. Ce ne fut que dans la journée du 12 que ce général apprit le désastre de Montenotte, et l'entrée des Français dans le Piémont. Il lui fallut alors replier en toute hâte

ses troupes sur elles-mêmes, et repasser les mauvais chemins où les dispositions de son plan l'avaient forcé de se jeter. Il s'ensuivit que, trois jours après, à la bataille de Millésimo, une partie seule de ses troupes put arriver à temps.

V. *Bataille de Millésimo*, 14 *avril*. — Le 12, le quartier-général de l'armée française était à Carcari; l'armée battue s'était retirée : les Piémontais sur Millésimo et les Autrichiens sur Dégo. Ces deux positions étaient liées par une division piémontaise qui devait occuper les hauteurs de Biestro. A Millésimo, les Piémontais se trouvaient à cheval sur le chemin qui couvre le Piémont; ils furent rejoints par Colli avec tout ce qu'il put tirer de la droite. A Dégo, les Autrichiens occupaient la position qui défend le chemin d'Aqui, route directe du Milanais : ils furent successivement rejoints par tout ce que Beaulieu put ramener de Voltri; ils se trouvaient là en position de recevoir tous les renforts que pourrait leur fournir la Lombardie. Ainsi les deux grands débouchés du Piémont et du Milanais étaient couverts : l'ennemi se flattait d'avoir le temps de s'y établir et de s'y retrancher. Quelque avantageuse que nous eût été la bataille de Montenotte, l'ennemi avait trouvé, dans la supériorité du nombre, de quoi réparer ses pertes; mais le surlendemain 14, la bataille de Mil-

lésimo nous ouvrit les deux routes de Turin et de Milan. Augereau, formant la gauche de l'armée française, marcha sur Millésimo; Masséna avec le centre, se porta sur Dégo, et Laharpe, commandant la droite, cheminait sur les hauteurs de Cairo. L'ennemi avait appuyé sa droite en faisant occuper le mamelon de Cosseria qui domine les deux branches de la Bormida; mais dès le 13, le général Augereau, qui n'avait pas donné à la bataille de Montenotte, poussa la droite de l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'il lui enleva les gorges de Millésimo, et cerna le mamelon de Cosseria: Provera, avec son arrière-garde, forte de 2 mille hommes, fut coupé. Dans une position aussi désespérée, il paya d'audace; ce général se réfugia dans un vieux castel ruiné et s'y barricada. De cette hauteur il voyait la droite de l'armée sarde qui faisait des dispositions pour la bataille du lendemain, où il espérait être dégagé. Toutes les troupes de Colli, du camp de Ceva, devaient être arrivées dans la nuit. On sentait donc l'importance de s'emparer, dans la journée, du château de Cosseria; mais ce poste était très-fort; on y échoua. Le lendemain les deux armées en vinrent aux mains. Masséna et Laharpe enlevèrent Dégo après un combat opiniâtre, Menars et Joubert, les hauteurs de Biestro. Toutes les attaques de Colli,

pour dégager Cosseria furent vaines; il fut battu et poursuivi l'épée dans les reins: alors Provera dut poser les armes. L'ennemi, vivement poursuivi dans les gorges de Spigno, y laissa une partie de son artillerie, beaucoup de *drapeaux et de prisonniers*. La séparation des deux armées autrichienne et sarde fut dès-lors bien marquée. Beaulieu porta son quartier-général à Acqui, *route du Milanais*, et Colli se porta à Ceva, pour s'opposer à la jonction de Serrurier, et couvrir Turin.

VI. *Combat de Dégo*, 15 *août*. — Cependant une division de grenadiers autrichiens, qui avait été dirigée de Voltri par Sassello, arriva à trois heures du matin à Dégo. La position n'était plus occupée que par des avant-gardes. Ces grenadiers enlevèrent donc facilement le village, et l'alarme fut grande au quartier-général français, où l'on avait peine à comprendre comment les ennemis pouvaient être à Dégo, lorsque nous avions des avant-postes sur la route d'Acqui. Après deux heures d'un combat très-chaud, Dégo fut repris et la division ennemie presqu'entièrement prisonnière.

Nous perdîmes dans ces affaires le général Banel à Millésimo, et le général de Causse à Dégo. Ces deux officiers étaient de la bravoure la plus brillante; ils venaient tous les deux de

l'armée des Pyrénées-Orientales, et il était à remarquer que les officiers qui arrivaient de cette armée montraient une impétuosité et un courage des plus distingués. C'est dans le village de Dégo que Napoléon distingua pour la première fois, un chef de bataillon qu'il fit colonel; c'était Lannes qui, depuis, fut maréchal de l'Empire, duc de Montébello, et déploya les plus grands talens. On le verra constamment dans la suite prendre la plus grande part à tous les événemens militaires. Le général français dirigea alors ses opérations sur Colli et le Roi de Sardaigne, et se contenta de tenir les Autrichiens en échec. Laharpe fut placé en observation près de Dégo, pour garantir nos derrières et tenir en respect Beaulieu qui, très-affaibli, ne s'occupait plus qu'à rallier et réorganiser les débris de son armée. La division Laharpe, obligée de demeurer plusieurs jours dans cette position, s'y trouva vivement tourmentée par le défaut de subsistances, vu le manque de transports, et l'épuisement du pays où avait séjourné tant de troupes; ce qui donna lieu à quelques désordres. Serrurier, instruit à Garessio des batailles de Montenotte et de Millésimo, se mit en mouvement, s'empara de la hauteur de Saint-Jean, et entra dans Ceva le même jour qu'Augereau arrivait sur les hauteurs de Montezemoto.

Le 17, après quelques légères affaires, Colli évacua le camp retranché de Ceva, les hauteurs de Montezemoto, et se retira derrière la Cursaglia. Le même jour le général en chef porta son quartier-général à Ceva. L'ennemi y avait laissé toute son artillerie qu'il n'avait pas eu le temps d'emmener, et s'était contenté de laisser garnison dans le château. Ce fut un spectacle sublime que l'arrivée de l'armée sur les hauteurs de Montezemoto; de là se découvrait les immenses et fertiles plaines du Piémont. Le Pô, le Tanaro et une foule d'autres rivières serpentaient au loin; une ceinture blanche de neige et de glace, d'une prodigieuse élévation, cernait à l'horizon ce riche bassin de la terre promise. Ces gigantesques barrières, qui paraissent les limites d'un autre monde, que la nature s'était plu à rendre si formidables, auxquelles l'art n'avait rien épargné, venaient de tomber comme par enchantement. « Annibal a forcé les Alpes, dit le général fran-
» çais en fixant ses regards sur ces montagnes;
» nous, nous les aurons tournées. » Phrase heureuse qui exprimait en deux mots la pensée et le résultat de la campagne. L'armée passa le Tanaro. Pour la première fois nous nous trouvions absolument en plaine, et la cavalerie put alors nous être de quelque secours. Le général Steingel, qui la commandait, passa la Cursaglia

à Lezegno, et battit la plaine. Le quartier-général fut porté au château de Lezegno, sur la droite de la Cursaglia, près de l'endroit où elle se jette dans le Tanaro.

VII. *Combat de Saint-Michel, Bataille de Mondovi*, 20 et 22 *avril*. — Le général Serrurier réunit ses forces à Saint-Michel. Le 20, il passa le pont de Saint-Michel en même temps que Masséna passait le Tanaro pour attaquer les Piémontais. Mais Colli jugeant le danger de sa position, abandonna le confluent des deux rivières, marcha lui-même pour prendre position à Mondovi. Il se trouva, par une circonstance fortuite, avec ses forces, précisément devant Saint-Michel, comme le général Serrurier débouchait du pont. Il fit halte, lui opposa des forces supérieures et le força de se replier. Serrurier se fût pourtant maintenu dans Saint-Michel, si un de ses régimens d'infanterie légère ne se fût livré au pillage. Le général français déboucha, le 22, par le pont de Torre, et se porta sur Mondovi. Colli y avait déjà élevé quelques redoutes, et s'y trouvait en position : sa droite à Notre-Dame de Devico, et son centre à la Bicoque. Dans la journée même Serrurier enleva la redoute de la Bicoque, et décida de la bataille, qui a pris le nom de Mondovi. Cette ville et tous ses magasins tombèrent au pouvoir

du vainqueur. Le général Steingel, qui s'était trop éloigné en plaine avec un millier de chevaux, fut attaqué par les Piémontais, doubles en force. Il fit toutes les dispositions qu'on devait attendre d'un général consommé, et opérait sa retraite sur ses renforts, lorsque dans une charge il tomba blessé à mort d'un coup de pointe. Le général Murat, à la tête de la cavalerie, repoussa les Piémontais, et les poursuivit à son tour pendant quelques heures. Le général Steingel, Alsacien, était un excellent officier de hussards; il avait servi sous Dumourier aux campagnes du Nord, était adroit, intelligent, alerte; il réunissait les qualités de la jeunesse à celles de l'âge avancé; c'était un vrai général d'avant-postes. Deux ou trois jours avant sa mort, il était entré le premier dans Lezegno. Le général français y arriva quelques heures après, et, quelque chose dont il eût besoin, tout était prêt. Les défilés, les gués avaient été reconnus; des guides étaient assurés; le curé, le maître de poste avaient été interrogés; des intelligences étaient déjà liées avec les habitans; des espions étaient envoyés dans plusieurs directions; les lettres de la poste saisies, et celles qui pouvaient donner des renseignemens militaires, traduites et analysées; toutes les mesures étaient prises pour former des magasins de subsistances pour rafraîchir la

troupe. Malheureusement Steingel avait la vue basse, défaut essentiel dans sa profession, qui lui devint funeste, et contribua à sa mort. Après la bataille de Mondovi, le général en chef marcha sur Cherasque; Serrurier se porta sur Fossano, et Augereau sur Alba.

VIII. *Prise de Cherasque*, 25 *avril*. — Ces trois colonnes entrèrent à la fois, le 25 avril, dans Cherasque, Fossano et Alba. Le quartier-général de Colli était à Fossano le jour même que Serrurier l'en délogea. Cherasque, à l'embouchure de la Stura et du Tanaro, était forte, mais mal armée et point approvisionnée, parce qu'elle n'était pas frontière. Le général français attachait une grande importance à sa possession. Il y trouva du canon, et fit travailler à force à la mettre en état de défense. L'avant-garde passa la Stura et se porta au-delà de la petite ville de Bra. Cependant la jonction de Serrurier nous avait permis de communiquer avec Nice par Ponte-Dinava; nous en reçûmes des renforts d'artillerie, et tout ce que l'on avait pu préparer. On avait pris, dans tous les différens combats, beaucoup d'artillerie et de chevaux; on en leva de tous côtés dans la plaine de Mondovi. Peu de jours après l'entrée à Cherasque, l'armée eut 60 bouches à feu approvisionnées; la cavalerie fit des remontes de chevaux. Les

soldats, qui avaient été sans distributions durant les 8 ou 10 jours de cette campagne, commencèrent à en recevoir de régulières. Le pillage et le désordre, suite ordinaire de la rapidité des mouvemens, cessèrent; on rétablit la discipline, et chaque jour l'armée changea de face au milieu de l'abondance et des ressources qu'offrait ce beau pays. Les pertes se réparèrent. La rapidité des mouvemens, l'impétuosité des troupes et surtout l'art de les opposer toujours à l'ennemi, au moins en nombre égal, et souvent en nombre supérieur, joint aux succès constans qu'on avait obtenus, avaient épargné bien des hommes; d'ailleurs les soldats arrivaient par tous les débouchés, de tous les dépôts, de tous les hôpitaux, au seul bruit de la victoire et de l'abondance qui régnait dans l'armée. On trouva en Piémont de tous les vins: ceux du Montférat ressemblaient aux vins de France. La misère avait été telle, jusque-là, dans l'armée française, qu'on oserait à peine la décrire. Les officiers, depuis plusieurs années, ne recevaient que 8 francs par mois, et l'état-major était entièrement à pied. Le maréchal Berthier a conservé dans ses papiers un ordre du jour d'Albenga, qui accordait une gratification de trois louis à chaque général.

IX. *Armistice de Cherasque, le* 28 *avril.*—L'ar-

mée n'était plus éloignée que de dix lieues de Turin.

La cour de Sardaigne ne savait plus à quoi se résoudre; son armée était découragée et en partie détruite. L'armée autrichienne, réduite à plus de moitié, semblait n'avoir d'autre pensée que de couvrir Milan. Les esprits étaient fort agités dans tout le Piémont, et la cour ne jouissait nullement de la confiance publique. Elle se mit à la discrétion du général français, et sollicita un armistice; celui-ci y accéda. Bien des personnes eussent préféré que l'armée eût marché et se fût emparée de Turin. Mais Turin est une place forte; si l'on voulait en fermer les portes, on avait besoin d'un train d'artillerie qu'on n'avait pas pour les faire ouvrir. Le Roi avait encore un grand nombre de forteresses, et malgré les victoires qu'on venait de remporter, le moindre échec, le plus léger caprice de la fortune pouvait tout renverser. Les deux armées ennemies, malgré leurs nombreux revers, étaient encore égales à l'armée française : elles avaient une artillerie considérable, et surtout une cavalerie qui n'avait pas souffert.

Dans l'armée française, malgré ses victoires, il y avait de l'étonnement : on demeurait frappé de la grandeur de l'entreprise; l'on doutait de la possibilité du succès, quand on considérait la

faiblesse des moyens. Le moindre événement douteux eût donc rencontré beaucoup d'esprits disposés à l'exagération. Des officiers, même des généraux, ne concevaient pas qu'on osât songer à la conquête de l'Italie avec aussi peu d'artillerie, sans presque de cavalerie et avec une armée aussi faible, que les maladies et l'éloignement de la patrie allaient affaiblir chaque jour. On trouve des traces de ces sentimens de l'armée dans la proclamation suivante du général en chef, qu'il adressa à ses soldats à Cherasque.

« Soldats! vous avez en 15 jours remporté 6 » victoires, pris 21 drapeaux, 55 pièces de ca- » nons, plusieurs places fortes, et conquis la » partie la plus riche du Piémont. Vous avez » fait 15 mille prisonniers, tué ou blessé plus » de 10 mille hommes.

» Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des » rochers stériles, illustrés par votre courage; » mais inutiles à la patrie. Vous égalez aujour- » d'hui par vos services l'armée conquérante de » la Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous » avez suppléé à tout. Vous avez gagné des ba- » tailles sans canon, passé des rivières sans » ponts, fait des marches forcées sans souliers, » bivouaqué sans eau-de-vie, et souvent sans » pain. Les phalanges républicaines, les soldats

» de la liberté étaient seuls capables de souffrir
» ce que vous avez souffert! Grâces vous en
» soient rendues, soldats! La patrie reconnais-
» sante vous devra en partie sa prospérité; et si,
» vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'im-
» mortelle campagne de 1793, vos victoires ac-
» tuelles en présagent une plus belle encore.

» Les deux armées, qui naguères vous atta-
» quaient avec audace, fuient épouvantées de-
» vant vous. Les hommes pervers qui riaient de
» votre misère, se réjouissaient, dans leurs pen-
» sées, des triomphes de nos ennemis, sont con-
» fondus et tremblans. Mais, soldats! il ne faut
» pas vous le dissimuler, vous n'avez rien fait
» puisqu'il vous reste encore à faire. Ni Turin,
» ni Milan ne sont à vous! Les cendres des vain-
» queurs de Tarquin, sont encore foulées par
» les assassins de Basseville. Vous étiez dénués
» de tout au commencement de la campagne;
» vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus.
» Les magasins pris à vos ennemis sont nom-
» breux, l'artillerie de siége et de campagne est
» arrivée. Soldats! la patrie a droit d'attendre
» de vous de grandes choses! Justifierez-vous
» son attente? Les plus grands obstacles sont
» franchis sans doute; mais vous avez encore
» des combats à livrer, des villes à prendre, des
» rivières à passer. *En est-il entre nous dont le*

» *courage s'amollisse? En est-il qui préféreraient*
» *retourner sur les sommets de l'Apennin et des*
» *Alpes, essuyer patiemment les injures de cette*
» *soldatesque esclave?* Non, il n'en est pas parmi
» les vainqueurs de Montenotte, de Millésimo,
» de Dégo, de Mondovi. Tous brûlent de porter
» au loin la gloire du peuple français. Tous veu-
» lent humilier ces Rois orgueilleux, qui osaient
» méditer de nous donner des fers. Tous veu-
» lent dicter une paix glorieuse, et qui indem-
» nise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a
» faits. Amis! je vous la promets cette conquête;
» mais il est une condition qu'il faut que vous
» juriez de remplir, c'est de respecter les peu-
» ples que vous délivrez. C'est de réprimer les
» pillages horribles auxquels se portent des scé-
» lérats suscités par vos ennemis. Sans cela vous
» ne seriez point les libérateurs des peuples,
» vous en seriez les fléaux. Vous ne seriez pas
» l'honneur du peuple français; il vous désa-
» vouerait. Vos victoires, votre courage, vos
» succès, le sang de nos frères morts aux com-
» bats, tout serait perdu, même l'honneur et la
» gloire. Quant à moi et aux généraux qui ont
» votre confiance, nous rougirions de comman-
» der à une armée sans discipline, sans frein,
» qui ne connaîtrait de loi que la force. Mais
» investi de l'autorité nationale; fort de la jus-

» tice et par la loi, je saurai faire respecter à
» ce petit nombre d'hommes sans courage, sans
» cœur, les lois de l'humanité et de l'honneur
» qu'ils foulent aux pieds. Je ne souffrirai pas
» que des brigands souillent vos lauriers. Je fe-
» rai exécuter à la rigueur le réglement que j'ai
» fait mettre à l'ordre. Les pillards seront impi-
» toyablement fusillés; déjà plusieurs l'ont été.
» J'ai eu lieu de remarquer avec plaisir l'em-
» pressement avec lequel les bons soldats de
» l'armée se sont portés à faire exécuter les
» ordres.

» Peuples de l'Italie! l'armée française vient
» pour rompre vos chaînes : le peuple français
» est l'ami de tous les peuples; venez avec con-
» fiance au-devant d'elle. Vos propriétés, votre
» religion et vos usages seront respectés. Nous
» ferons la guerre en ennemis généreux, et nous
» n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservis-
» sent. »

Les conférences pour la suspension d'armes eurent lieu au quartier-général, chez Salmatoris, alors maître d'hôtel du Roi, et qui depuis a été préfet du palais de l'Empereur. Le général piémontais, Latour, et le colonel Lacoste, chargés des pouvoirs du Roi, se rendirent à Cherasque. Le comte de Latour était un vieux soldat, lieutenant-général au service de Sardaigne, très-

opposé à toutes les nouvelles idées, de peu d'instruction et d'une capacité médiocre. Le colonel Lacoste, natif de Savoie, était dans la force de l'âge, il s'exprimait avec facilité, avait beaucoup d'esprit, et se montrait sous des rapports avantageux. Les conditions furent : que le Roi quitterait la coalition et enverrait un plénipotentiaire à Paris, pour y traiter de la paix définitive; que jusque-là il y aurait armistice; que jusqu'à la paix ou à la rupture des négociations, Ceva, Coni, Tortone ou à son défaut Alexandrie seraient remises sur-le-champ à l'armée française, avec toute l'artillerie et les magasins; qu'elle continuerait d'occuper tout le terrain qui se trouvait en ce moment dans sa possession; que les routes militaires dans toutes les directions permettraient la libre communication de l'armée avec la France, et de la France avec l'armée; que Valence serait immédiatement évacuée par les Napolitains et remise au général français, jusqu'à ce qu'il eût effectué le passage du Pô. Enfin, que les milices du pays seraient licenciées, et que les troupes régulières seraient disséminées dans les garnisons de manière à ne pouvoir donner aucun ombrage à l'armée française. Désormais, les Autrichiens isolés pouvaient être poursuivis jusque dans l'intérieur de la Lombardie. Toutes les troupes de l'armée des

Alpes et du voisinage de Lyon, devenues disponibles, allaient rejoindre. Notre ligne de communication avec Paris, serait raccourcie de moitié; enfin, on avait des points d'appui et de grands dépôts d'artillerie pour former des équipages de siége, et pour assiéger Turin même, si le Directoire ne concluait pas la paix.

X. *Le Colonel, aide-de-camp Murat traverse le Piémont, et porte à Paris la nouvelle des victoires de l'armée.* — Le général Murat, 1er aide-de-camp du général en chef, fut expédié pour Paris avec 21 drapeaux et la copie de l'armistice. Napoléon avait pris cet officier au 13 Vendémiaire; il était alors chef d'escadron du 21me de chasseurs. Il a été marié depuis à la sœur de l'Empereur, est devenu Maréchal d'Empire, Grand-Amiral, Grand-Duc de Berg et Roi de Naples. Il a eu une grande part dans toutes les opérations militaires du temps; il a toujours déployé un grand courage, et surtout une singulière hardiesse dans les mouvemens de la cavalerie. La province d'Alba, que les Français traversèrent, était de tout le Piémont le pays le plus opposé à l'autorité royale, celui qui contenait le plus de germes révolutionnaires : il y avait déjà éclaté des troubles : plus tard encore il en éclata de nouveau. Si, au lieu de négocier, Napoléon eût voulu continuer la guerre avec le

Roi de Sardaigne, c'est là qu'il eût trouvé le plus de secours et le plus de disposition à l'insurrection. Ainsi au bout de 15 jours, le premier point du plan de campagne était atteint, les plus grands résultats obtenus; les forteresses piémontaises des Alpes étaient en notre pouvoir, la coalition se trouvait affaiblie d'une puissance qui avait 50 mille hommes sur pied, et qui était plus imposante encore par sa position. La législature nationale avait décrété cinq fois que l'armée d'Italie avait bien mérité de la patrie, dans les séances des 21, 22, 24, 25, et 26 avril.

En conformité aux conditions de l'armistice de Cherasque, le Roi de Sardaigne envoya à Paris le comte de Revel pour traiter de la paix définitive. Elle y fut conclue et signée le 15 mai. Par ce traité la place d'Alexandrie resta à demeure aux armées françaises. Suze, Labrunette, Exil, furent démolies. Les Alpes se trouvèrent ouvertes, et le Roi demeura à la disposition de la République, n'ayant plus d'autre point fortifié que Turin et le fort de Bard.

N. B. de l'éditeur. Nous avertissons ici, une fois pour toutes, qu'il se trouvera des différences inévitables entre les rapports officiels et les chapitres. Elles sont fondées sur la précipitation des rapports, le désir du général en chef de déguiser alors ses plans, le besoin de tromper

l'ennemi sur ses véritables forces, etc., etc. Par exemple, il est dit, au rapport, que Beaulieu attaqua en personne Montenotte. On le crut alors ainsi. Plus loin il est dit que l'attaque sur Voltri ne fut faite que par 10 mille Autrichiens; mais ils avaient en arrière deux colonnes de même force, qui devaient donner le lendemain, Beaulieu ayant jugé qu'il aurait à faire sur ce point à toute l'armée française. L'on dit aussi que Montenotte ne fut attaquée que par 15 mille hommes, parce que 10 mille hommes de ce corps étaient demeurés en arrière, et formaient les communications avec la droite à Ceva. Ce fut sur ces troupes que Masséna, débouchant au point du jour par Cadibonne, tira le premier coup de canon.

S'il n'y est point question des projets du général en chef, ni de ses négociations avec Gênes, c'est que le rapport publié n'est qu'un extrait de la correspondance officielle; et que d'ailleurs, comme nous l'avons déjà observé, il entrait dans les vues du général en chef de dérober à l'ennemi la connaissance de ses plans et de sa manière de faire.

En voilà assez pour expliquer désormais les différences qu'on pourra remarquer. Nous répétons que notre observation actuelle doit être entendue une fois pour toutes.

FRAGMENS DU CHAPITRE III.

I. *Raisons pour rester sur la ligne du Tésin.* — L'armistice conclu, et les places de Coni, Tortone et Ceva en notre pouvoir, on se demanda s'il était convenable de passer le Tésin. On concevait que l'armistice qui avait mis des places fortes en notre pouvoir, et séparé l'armée piémontaise de l'armée autrichienne, était utile. Mais on se demandait s'il ne serait pas désormais plus avantageux de profiter des moyens acquis, pour révolutionner entièrement le Piémont et Gênes avant d'aller plus loin. Le directoire avait le droit de refuser les négociations proposées, et de déclarer sa volonté par un ultimatum. Ne serait-il pas impolitique, disait-on, de s'éloigner de France, de passer le Tésin sans être certain de ses derrières? Les Rois de Sardaigne, qui nous ont été si utiles tant qu'ils ont combattu pour nous, ont le plus contribué à nos revers dès qu'ils ont changé de politique. Aujourd'hui la disposition des esprits ne saurait nous permettre la moindre illusion : les nobles et les prêtres dominent cette Cour, et se trouvent les ennemis irréconciliables de la République. Si l'on éprouvait une défaite en avançant, que n'aurait-on pas à redouter de leur haine et de leur vengeance? Gênes même nous

armées qui ne tarderont pas à marcher contre nous : cette ligne c'est l'Adige. Elle couvre toutes les vallées du Pô ; elle intercepte la moyenne et la basse Italie ; elle couvre le blocus et le siége de Mantoue, et probablement cette place sera prise avant que la lutte puisse recommencer. En se portant sur l'Adige on a le moyen de pourvoir à toutes les dépenses de l'armée, parce qu'on en a fait partager le poids à une plus grande population ; à celle du Piémont, de la Lombardie et des Légations. On craint de voir Venise se déclarer contre nous? Le meilleur moyen d'y remédier, c'est de porter, en peu de jours, la guerre au milieu de ses états : elle n'est point préparée à un pareil événement ; elle n'a point eu le temps de faire des levées et de prendre des résolutions ; il faut empêcher le Sénat de délibérer. Au lieu que si nous restons sur le Tésin, les Autrichiens peuvent les forcer de faire cause commune avec eux, ou eux-mêmes y être portés par un esprit de parti. Le roi de Sardaigne n'est plus à craindre ; ses milices sont congédiées, les Anglais vont cesser leurs subsides ; les affaires intérieures y sont dans le plus mauvais état. Quelque parti que prenne la Cour, les mécontens s'accroîtront : après la fièvre vient la faiblesse. 12 à 15 mille hommes sont toutes les forces qui restent à cette puissance, dissémi-

nés dans un grand nombre de villes; ils suffiront à peine à maintenir la tranquillité intérieure. D'un autre côté, la haine de l'Autriche contre le roi de Sardaigne ira toujours croissant; elle se plaindra qu'à la première bataille perdue, elle a été abandonnée. Elle lui alléguera l'exemple de ses ancêtres, qui demeurèrent des alliés fidèles lors même que la France était maîtresse de Turin; tandis qu'ici, on a déserté la cause commune sans la perte même d'une forteresse. La Cour de Sardaigne a donc désormais beaucoup à redouter des Autrichiens. Les oligarques de Gênes ne sont pas à craindre : notre meilleure garantie contre eux, ce sont les profits immenses qu'ils recueillent de leur neutralité. En propageant les principes de la liberté en Piémont et à Gênes, en y allumant la guerre civile, c'est le peuple qu'on soulève contre les nobles et les prêtres; on devient responsable des excès qui accompagnent toujours une pareille lutte. Arrivés au contraire sur l'Adige, nous serons maîtres de tous les États de la maison d'Autriche en Italie, et de ceux du Pape en-deçà de l'Apennin; en position de proclamer les principes de la liberté, et d'exciter le patriotisme italien contre la domination étrangère; l'irritation du peuple de Bologne et de Ferrare contre le gouvernement du Pape. On n'aura pas

besoin d'exciter la division des diverses classes de citoyens : nobles, bourgeois, paysans, tout sera appelé pour marcher d'accord pour le rétablissement de la patrie italienne. Le mot *Italia ! Italia !* proclamé de Milan à Bologne, produira un effet magique. Proclamé sur le Tésin, les Italiens diraient : Pourquoi n'avancez-vous pas ?

III. *Topographie de l'Italie.* — Les grandes plaines de l'Italie septentrionale, comprises entre les Alpes qui les séparent de la France, de la Suisse et de l'Allemagne, entre les Apennins qui les séparent de Gênes et de la Toscane, et entre l'Adriatique, composent : la vallée du Pô, les vallées qui se jettent dans l'Adriatique au nord du Pô, et les vallées qui se jettent dans l'Adriatique au midi du Pô. Toutes ces vallées ne sont séparées par aucune colline ; de sorte que toutes les eaux pourraient se communiquer facilement si c'était nécessaire. Elles forment une des plaines les plus fertiles, les plus grandes, les plus riches du monde ; couverte de villes opulentes et d'une population de 8 à 10 millions d'individus. Cette immense plaine comprend le Piémont, la Lombardie, Parme, Plaisance, Modène, Bologne, Ferrare, la Romagne et les pays vénitiens.

IV. *Vallée du Pô.*—Le Pô prend sa source

au mont Viso, et reçoit successivement sur sa gauche à Turin, la Doire, qui descend du mont Genèvre; un peu au-dessous à Chivasso, la Doréa-Baltéa qui vient du grand Saint-Bernard, entre Casal et Valence, la Sésia; à Pavie, le Tésin qui descend du lac Majeur et des hauteurs du Simplon; près de Borgo-Forté, l'Oglio venu du lac d'Iséo, près de Governolo, le Mincio venu du lac de Garda. Le Pô reçoit à sa rive droite tous les affluens des Apennins : le Tanaro, au-dessous de Valence et d'Alexandrie; la Scrivia, au-dessous de Tortone et de Castel-Novo; le Trébia, au-dessus de Plaisance; le Taro, au-dessus de Casal-Majore; le Crostollo, près de Guastalla; la Sechia, près de Saint-Bétédetto; le Panaro et le Réno, dans les environs de Ferrare; enfin il se jette dans l'Adriatique à trente milles au-delà de Ferrare par plusieurs bouches. Ce fleuve est une espèce de mer par la grande quantité de rivières qu'il reçoit dans toutes les directions. Il est élevé au-dessus du sol, et se trouve encaissé par des digues, de sorte que les plus belles contrées de l'Italie, comme la Hollande; se trouvent dérobées par artifice à l'invasion des eaux. Il y a peu ou point de sollicitude à prendre sur le cours des affluens de la rive gauche, la nature s'y exerce sans inconvéniens : ainsi la Doréa-Baltéa, le Tésin,

l'Adda, entrent dans le Pô sans causer d'embarras. Il n'en est pas ainsi des affluens de la rive droite : depuis le Tanaro toutes les rivières sont sujettes à de grands désordres, et donnent lieu à de grandes questions hydrauliques. Il faut chaque année hausser les digues, parce que les pays limitrophes, surtout Parme, Modène, Bologne, Ferrare, éprouvent de fortes inondations. Ce sont ces perpétuelles difficultés de la nature qui ont rendu les Italiens si habiles dans la science hydraulique. Les ingénieurs de ce pays ont poussé plus loin que partout ailleurs cette branche importante de nos connaissances.

Les affluens des deux rives du Pô diffèrent encore, en ce que tous ceux de la rive gauche sont presque toujours navigables, et presque jamais guéables; tandis que ceux de la rive droite, ne sont jamais navigables, et se trouvent presque toujours guéables. Les uns sont des rivières, les autres ne sont que des torrens.

N. B. Ici finit la partie de ce chapitre. Je regrette d'autant plus de ne l'avoir pas dans son entier, qu'il s'y trouve l'énumération méthodique de tous les moyens de défense de l'Italie contre l'Autriche; morceau que l'Empereur lui-même n'hésitait pas à dire très-beau et devoir demeurer classique pour le métier, tant que la forme et les détails physiques de la Péninsule,

disait-il, ne seront point bouleversés. Du reste on le trouvera infailliblement dans l'ouvrage complet des campagnes d'Italie.

Jeudi 1er Février.

Éloge de Sainte-Hélène par l'Empereur. — Petites ressources de l'île.

La philosophie la plus heureuse et la plus sage est celle qui nous fait voir parfois le côté le moins défavorable des circonstances les plus fâcheuses : l'Empereur, en cet instant, sans doute dans ce sentiment, nous disait, en se promenant au fond du jardin, qu'après tout, exil pour exil, Sainte-Hélène était peut-être encore la meilleure place. Dans les latitudes élevées nous aurions eu beaucoup à souffrir des rigueurs du froid ; et nous aurions expiré misérablement sous l'ardeur brûlante de toute autre île du tropique. « Le rocher de Sainte-Hélène, » continuait-il, était stérile, sauvage sans doute, » le climat y était monotone, insalubre ; mais » la température, il fallait en convenir, était » agréable et douce. »

La conversation l'a mené à me demander ce qui eût été préférable, de l'Amérique ou de l'Angleterre, dans le cas où nous eussions été libres de nos mouvemens. Je répondais que, si l'Empereur avait voulu vivre en philosophe, en sage, dans le repos et loin désormais de l'agitation du monde, il aurait fallu choisir l'Amérique ; mais pour peu qu'il eût conservé le sentiment ou l'ar-

rière-pensée des affaires, il eût fallu préférer l'Angleterre. Et ne voulant pas rester en arrière sur la peinture flatteuse que l'Empereur venait de tracer de notre misérable rocher, j'osai même dire qu'il pourrait être telles chances qui fissent que Sainte-Hélène ne se serait pas trouvée le pire des asiles : nous y demeurions à l'écart quand la tempête rugissait pour les autres; nous nous y trouvions hors de l'atmosphère des passions, circonstance favorable aux chances possibles d'un meilleur avenir. C'était assurément un grand désir de voir en beau; je reculais l'horizon de toute l'étendue de l'imagination.

En attendant, pour se faire une juste idée de l'état de notre exil et de ses ressources, il nous a été dit, dans la journée, que nous devions mettre de l'économie dans plusieurs de nos consommations, peut-être même nous attendre à en faire le sacrifice momentané; on nous a dit que le café devenait extrêmement rare, et qu'il pourrait manquer bientôt; depuis long-temps nous n'avons plus de sucre blanc, il n'en reste plus aujourd'hui que fort peu et très-mauvais, destiné exclusivement pour la personne de l'Empereur, et nous sommes menacés de le voir bientôt finir ; il en est de même de plusieurs autres productions essentielles. Notre île est un vaisseau qui tient la mer; il manque bientôt, si la

traversée se prolonge, ou si on le surcharge de bouches outre mesure. Nous avons suffi pour affamer Sainte-Hélène, d'autant plus que les bâtimens de commerce ne peuvent désormais en approcher : on dirait que ce lieu est devenu pour eux un écueil maudit et redouté, si l'on ne savait que la croisière anglaise donne ses soins à les tenir éloignés. Mais ce qui, dans les privations dont nous sommes menacés, nous a surpris davantage, et nous affecterait le plus, c'est le manque de papier : on nous a dit que depuis trois mois que nous étions ici, nous avions épuisé les magasins de la colonie; ce qui prouverait qu'ils sont d'ordinaire légèrement fournis, ou bien que nous en faisons une furieuse consommation : notre seule réunion à Longwood en emploierait donc à elle seule six ou huit fois plus que tout le reste de la colonie ensemble. Qu'on joigne à ces détails matériels nos privations physiques et morales, qu'on se dise que nous ne jouissons pas même des ressources de l'île, dont l'arbitraire et le caprice nous privent en partie : on nous y refuse l'herbe et le feuillage, qui se trouvent dans d'autres sites éloignés de Longwood. L'Amiral avait promis à l'Empereur qu'il pourrait circuler par toute l'île, parce qu'il pourvoirait à une surveillance que le captif soupçonnerait à peine. On a vu qu'à la seconde

épreuve, l'Amiral avait rompu cette espèce d'engagement : un officier, par ses ordres, a prétendu se mêler avec nous ; l'Empereur a renoncé dès-lors à toute excursion ; et nous demeurons séquestrés réellement du commerce des hommes.

Notre vie animale est des plus misérables, soit impossibilité d'être mieux, soit mauvaise administration à cet égard, toutefois est-il certain qu'à peine est-il rien de mangeable : le vin est des plus mauvais; on ne saurait employer l'huile; je viens de dire que le café, le sucre manquent et que nous affamons l'île. On sait bien qu'on peut se passer de tout, qu'on pourrait ne pas mourir à beaucoup moins; mais quand on prétend nous traiter avec magnificence, et nous persuader que nous sommes très-bien, on nous amène à nous récrier que nous sommes très-mal, et manquons de tout; et si l'on s'avisait de supposer, sur notre silence, que nous sommes heureux, qu'on apprenne du moins que la seule force de notre moral peut nous faire résister à des maux que les expressions ne sauraient rendre.

Vendredi 2.

Première saignée de mon fils.—L'Empereur me donne un cheval.

Mon fils, depuis long-temps, souffrait de la poitrine, il avait de fortes palpitations; j'ai réuni trois chirurgiens, ils l'ont condamné à la saignée. C'est du reste en ce moment, chez les Anglais, le remède en faveur, la panacée universelle; ils l'emploient pour tout et pour rien. Ils rient de notre étonnement, nous, pour qui ce système était nouveau.

Vers le milieu du jour nous avons fait un tour en calèche. Au retour de la promenade, l'Empereur s'est fait amener un cheval qu'on venait d'acheter, il était fort beau et d'une jolie tournure; il l'a fait essayer, l'a trouvé fort bien, et me l'a donné à l'instant même, avec une bonté toute particulière. Je n'ai pu en faire usage, il s'est trouvé vicieux et il a passé alors au général Gourgaud, meilleur écuyer que moi.

Samedi 3 au Mardi 6.

Progrès de l'Empereur dans l'anglais.

Le 3 a été affreux, la pluie constante, impossible de sortir : le mauvais temps a duré plusieurs jours de la sorte; jamais je n'eus soup-

çonné que nous pouvions être aussi long-temps sans sortir de chez nous. L'humidité nous enveloppe de toutes parts, la pluie gagne au travers de notre toiture. Cependant nos heures intérieures se ressentaient de ce mauvais temps du dehors. J'en étais triste apparemment. L'Empereur n'était pas bien; je n'étais pas mieux. « Qu'avez-vous? me disait-il un de ces matins; » depuis quelques jours vous changez : serait-ce » le moral? vous feriez-vous des *Dragons* à la » manière de Mme de Sévigné? — Je répondais, » Sire, c'est le physique, l'état de mes yeux » m'attriste à mort; car, pour le moral, je sais » le tenir en bride; au besoin j'aurais le bri- » don, et Votre Majesté m'a donné des éperons » qui seraient une dernière et victorieuse res- » source. »

Cependant l'Empereur travaillait 3, 4, jusqu'à 5 heures de temps à l'anglais; les progrès devenaient réellement très-grands, il en était frappé lui-même, et s'en réjouissait en enfant. Il disait un de ces jours à table, et il répète souvent, qu'il me doit cette conquête, et qu'elle est bien grande. Je n'y aurai pourtant eu d'autre mérite que celui que j'ai employé pour les autres travaux de l'Empereur : d'avoir osé en donner l'idée, d'y être revenu sans cesse; et, une fois entamée, d'avoir mis dans l'exécution, qui

dépendait de moi, une promptitude et une régularité journalières qui faisaient tout son encouragement. S'il arrivait qu'on ne fût pas prêt quand il nous demandait, s'il fallait renvoyer au lendemain, le dégoût le saisissait aussitôt, et le travail en demeurait là, jusqu'à ce que quelque chose vînt le remonter. « J'ai besoin » d'être poussé, me disait-il confidentiellement » dans une de ces interruptions passagères, le » plaisir d'avancer peut seul me soutenir; car, » mon cher, nous pouvons en convenir entre » nous, rien de tout ceci n'est amusant, il n'y a » pas le mot pour rire dans toute notre exis- » tence. »

Avant dîner, l'Empereur faisait toujours plusieurs parties d'échec; à nos après-dînées nous reprîmes le reversi, qui avait été long-temps abandonné. Comme on ne se payait pas jadis très-régulièrement, on convint désormais d'en faire une masse commune. On discuta sur sa destination future; l'Empereur demanda les avis, quelqu'un proposa d'en délivrer la plus jolie esclave de l'île : cette opinion enleva tous les suffrages; l'on se mit au jeu avec ardeur, et la première soirée produisit deux napoléons et demi.

Mercredi 7.—Jeudi 8.

L'Empereur apprend la mort de Murat.

La frégate la Thébaine est arrivée du Cap, et nous a apporté quelques journaux : je les traduisais à l'Empereur, nous promenant dans le jardin. Un de ces papiers renfermait une grande catastrophe. Je lus, que Murat, ayant débarqué avec quelques hommes en Calabre, y avait été saisi et fusillé. A ces paroles inattendues, l'Empereur m'interrompant du bras, s'est écrié : « Les Calabrais ont été plus humains, plus gé» néreux, que ceux qui m'ont envoyé ici! » Ce fut tout. Après quelques momens de silence, comme il ne disait plus rien, je continuai.

Murat sans vrai jugement, sans vues solides, sans caractère proportionné à ces circonstances, venait de périr dans une tentative évidemment désespérée. Il n'est pas impossible que le retour de l'Empereur de l'île d'Elbe ne lui eût tourné la tête, et qu'il n'espérât peut-être en renouveler le prodige pour son propre compte. Ainsi périt misérablement celui qui avait été une des causes si actives de nos malheurs! En 1814, son courage, son audace, pouvaient nous tirer de l'abîme; sa trahison nous y précipita : il neutralisa le Vice-Roi sur le Pô, il l'y combattit; lorsque,

réunis ensemble, ils eussent pu forcer les gorges du Tyrol, descendre en Allemagne et venir sur Bâle et les rives du Rhin, détruire, saisir les derrières des alliés et leur couper toute retraite de France.

L'Empereur, à l'île d'Elbe, dédaigna toute communication avec le roi de Naples, mais partant pour la France, il lui écrivit, qu'allant reprendre possession de son trône, il se plaisait à lui déclarer qu'il n'était plus de *passé entre eux;* qu'il lui pardonnait sa conduite dernière, lui rendait sa bienveillance, lui envoyait quelqu'un pour lui signer la garantie de ses États, et lui recommandait, sur toute chose, de se maintenir en bonne intelligence avec les Autrichiens, et de se contenter de les contenir, dans le cas où ils voudraient marcher sur la France. Murat, en ce moment, tout au sentiment de sa première jeunesse, ne voulut ni garantie ni signature : la parole de l'Empereur, son amitié, lui suffisaient, s'écria-t-il; il prouverait qu'il avait été plus malheureux que coupable. Son dévouement, son ardeur, allaient, disait-il, lui obtenir l'oubli du passé.

« Mais il était dans la destinée de Murat, » disait l'Empereur, de nous faire du mal. Il » nous avait perdus en nous abandonnant, et » nous perdit en prenant trop chaudement

» notre parti. Il ne garda plus aucune mesure,
» il attaqua lui-même les Autrichiens sans plan
» raisonnable, sans moyens suffisans; il suc-
» comba sans coup férir. »

Les Autrichiens, délivrés de cet obstacle, s'en servirent comme de raison, ou comme de prétexte, pour en augurer des vues ambitieuses de Napoléon reparaissant sur la scène. C'est ce qu'ils lui objectèrent constamment toutes les fois qu'il leur protesta de sa modération.

L'Empereur, avant la circonstance malheureuse des hostilités de Murat, avait déjà noué quelques négociations avec l'Autriche. D'autres états inférieurs, que je crois inutile de nommer, lui avaient fait dire qu'il pouvait compter sur leur neutralité. Nul doute que la chute du Roi de Naples n'ait donné une autre tournure aux affaires.

On a essayé de faire passer Napoléon pour un homme terrible, implacable; le vrai, c'est qu'il était étranger à toute vengeance, et ne savait pas conserver de rancune, quelque mal qu'on lui eût fait. Son courroux d'ordinaire s'exhalait par des sorties violentes, et c'était là tout. Ceux qui le connaissaient le savaient bien. Murat l'avait outrageusement trahi; on vient de lire qu'il l'avait perdu deux fois, et cependant c'est à Toulon que Murat accourt chercher un

asile. « Je l'eusse amené à Waterloo, nous di-
» sait Napoléon; mais l'armée française était
» tellement patriotique, si morale, qu'il est
» douteux qu'elle eût voulu supporter le dé-
» goût et l'horreur qu'avait inspirés celui qu'elle
» disait avoir trahi, perdu la France. Je ne me
» crus pas assez puissant pour l'y maintenir, et
» pourtant il nous eût valu peut-être la victoire;
» car que nous fallut-il dans certains momens
» de la journée? Enfoncer trois ou quatre car-
» rés Anglais; or Murat était admirable pour
» une telle besogne; il était précisément l'homme
» de la chose : jamais à la tête d'une cavalerie
» on ne vit quelqu'un de plus déterminé, de
» plus brave, d'aussi brillant. »

« Quant au parallèle des circonstances de Napoléon et de Murat, celui de leur débarquement respectif en France et sur le territoire de Naples, disait l'Empereur, il n'en saurait exister aucun. Murat n'avait d'autre bon argument dans sa cause que le succès, et il était purement chimérique au moment et de la manière dont il l'a entrepris. Napoléon était l'élu d'un peuple, il était le légitime dans leurs doctrines nouvelles; mais Murat n'était point Napolitain, les Napolitains n'avaient jamais élu Murat : était-il à croire qu'il pût exciter parmi eux un bien vif intérêt; aussi sa proclamation est-elle tout-à-fait

fausse et vide de choses. Ferdinand de Naples devait et pouvait ne le présenter que comme un fauteur d'insurrection : c'est ce qu'il fit, et le traita en conséquence. »

« Quelle différence avec moi, continuait Napoléon; avant mon arrivée, toute la France » était déjà pleine d'un même sentiment. Je dé- » barque, et ma proclamation n'est pleine que » de ce même sentiment : chacun y lit ce qu'il a » dans le cœur. La France était mécontente, j'étais » sa ressource; les maux et le remède furent » aussitôt en harmonie : voilà toute la clef de ce » mouvement électrique, sans exemple dans » l'histoire. Il prit sa source uniquement dans » la nature des choses. Il n'y eut point de cons- » piration, et l'élan fut général. Pas une parole » ne fut portée, et tout le monde s'entendit. » Les populations entières se précipitaient sur » le passage du libérateur. Le premier bataillon » que j'enlevai de ma personne, me valut aus- » sitôt la totalité de l'armée. Je me trouvai porté » jusqu'à Paris; le gouvernement existant, tous » ses agens disparurent sans efforts, comme les » nuages se dissipent à la vue du soleil. Et en- » core eussé-je succombé, terminait l'Empereur, » encore fussé-je tombé dans les mains de mes » ennemis, je n'étais pas purement un chef d'in- » surrection; j'étais un souverain reconnu de

» toute l'Europe; j'avais mon titre, ma ban-
» nière, mes troupes; je venais faire la guerre à
» mon ennemi. »

Vendredi 9.

Porlier, Ferdinand. — Tableaux de l'atlas.

Dans des gazettes que je traduisais à l'Empereur j'ai trouvé l'histoire de Porlier : c'était un des chefs les plus remarquables des fameuses Guérilas. Il venait d'essayer d'en appeler à la nation, contre la tyrannie de Ferdinand, mais il avait échoué, avait été pris et pendu.

L'Empereur a dit : « Je ne suis pas du tout
» surpris de cette tentative en Espagne; à mon
» retour de l'île d'Elbe ceux des Espagnols qui
» s'étaient montrés les plus acharnés contre
» mon invasion, qui avaient acquis le plus de
» renommée dans la résistance, s'adressèrent
» immédiatement à moi; ils m'avaient combattu
» disaient-ils, comme leur tyran; ils venaient
» m'implorer comme un libérateur. Ils ne me
» demandaient qu'une légère somme, disaient-
» ils, pour s'affranchir eux-mêmes, et produire
» dans la péninsule une révolution semblable à
» la mienne. Si j'eusse vaincu à Waterloo, j'al-
» lais les secourir. Cette circonstance m'expli-
» que la tentative d'aujourd'hui. Nul doute

» qu'elle ne se renouvelle encore. Ferdinand, » dans sa fureur, a beau vouloir serrer avec » rage son sceptre, un de ces beaux matins, » il lui glissera de la main comme une anguille. »

Les gazettes finies, l'Empereur, dans son oisiveté, feuilletant mon atlas, j'ai eu la grande satisfaction de le voir enfin s'arrêter sur les tableaux généalogiques; ce que je désirais depuis bien long-temps, car il les passait toujours : j'ai analysé devant lui, sur le tableau de l'Angleterre, la fameuse guerre de la rose rouge et de la rose blanche, inintelligible pour le grand nombre de lecteurs sans le secours de pareils tableaux. Il a été frappé de leur utilité, et s'est mis alors à en parcourir un grand nombre d'autres; il observait, à celui de Russie, qu'il serait bien difficile, sans son secours, de suivre l'ordre irrégulier de succession des derniers souverains; et il a été fort surpris, à celui de France, de la démonstration singulière, qu'en dépit de sept ou huit applications de la loi salique, Louis XVI eût encore régné comme si cette loi salique n'eût point existé.

L'Empereur s'arrêtait beaucoup sur l'encadrement rigoureux et complet de ces tableaux; il ne revenait pas de la quantité de points de ralliemens qui s'y trouvaient indiqués en un si petit espace : l'ordre numérique du souverain,

son degré de génération, l'ensemble de toute sa parenté, etc., etc., et il me répétait ce qu'il m'avait déjà dit ou à-peu-près, que s'il les eût bien connus, il m'eût fait venir pour en obtenir un format plus commode, moins coûteux, et en faire la pâture des lycées.

Il ajoutait qu'il eût voulu voir toutes les histoires réimprimées avec de tels documens à l'appui, pour leur intelligence. Je lui disais que j'avais eu la même idée, qu'elle avait déjà été exécutée sur l'histoire d'Angleterre, par Hume, et que, sans nos derniers événemens, elle allait l'être sur l'histoire d'Allemagne de Pfeffeld; sur celle de France de Hénault, et sur une histoire des trois couronnes du Nord, etc.

Sur les quatre heures j'ai présenté à l'Empereur le capitaine de la Thébaine, qui partait le lendemain pour l'Europe, et le colonel Macoy, du régiment de Ceylan. Ce brave soldat semblait un monument mutilé : il avait une jambe de moins, un coup de sabre lui traversait le front, d'autres cicatrices couvraient son visage. Il était tombé sur le champ de bataille en Calabre, et demeuré prisonnier du général Parthonaux. L'Empereur lui fit un accueil tout particulier; on pouvait voir qu'il y avait sympathie réciproque. Le colonel Macoy avait été major du régiment Corse que commandait le nouveau

gouverneur que nous attendons. Le colonel Macoy disait à quelqu'un, qu'il trouvait un homme tel que l'Empereur bien mal traité ici, et qu'il supposait au général Lowe trop d'élévation, pour ne pas penser que sa seule acceptation du gouvernement de l'île, annonçait qu'il y viendrait améliorer notre condition.

L'Empereur est ensuite monté à cheval, nous avons remonté notre vallée accoutumée, et ne sommes rentrés que vers les 7 heures. L'Empereur a continué de se promener dans le jardin; la température était des plus douces, le clair de lune charmant; le beau temps était revenu tout-à-fait.

Samedi 10.

Sur l'Égypte. — Ancien projet sur le Nil.

Désormais l'Empereur allait couramment dans son anglais; et, à l'aide du dictionnaire, eût pu, à toute rigueur, se passer de moi. Ses progrès décidés le ravissaient. La leçon s'est passée aujourd'hui à lire dans l'Encyclopédie britannique, l'article du Nil, dont il prenait occasionnellement quelques notes pour ses dictées au Grand-Maréchal. Il s'y est trouvé une citation dont jadis j'avais entretenu l'Empereur qui l'avait jusque-là regardée comme absurde. Le

grand Albuquerque proposait au roi de Portugal de détourner le Nil avant son entrée dans la vallée d'Égypte, et de le rejeter dans la mer rouge, ce qui eût rendu l'Égypte un désert impraticable, et consacré le Cap de Bonne-Espérance pour la route unique du grand commerce des Indes. Bruce ne croit pas cette gigantesque idée entièrement impossible; elle frappait singulièrement l'Empereur.

Sur les cinq heures l'Empereur est monté en calèche, la promenade a été extrêmement agréable; la précaution d'avoir fait abattre quelques arbres a triplé l'espace primitif, en créant plusieurs circuits naturels. Au retour on a profité de la belle soirée pour se promener longtemps dans le jardin; la conversation a été des plus intéressantes, les sujets étaient grands et profonds; c'était sur les diverses religions, l'esprit qui les avait dictées; les absurdités, les ridicules dont on les avait entremêlées; les excès qui les avaient dégradées; les objections qu'on leur avait opposées, etc., etc.: l'Empereur a traité tous ces objets avec sa supériorité ordinaire.

Dimanche 11.

Uniformité. — Ennui. — Solitude de l'Empereur. — Caricatures.

L'Empereur a lu aujourd'hui l'article Égypte, dans l'Encyclopédie, et en a recueilli des notes qui ne laissent pas que de lui être utiles pour sa campagne d'Égypte. Cette circonstance lui est très-agréable, et lui fait répéter, plusieurs fois le jour, combien il se trouve heureux de ses progrès : il est de fait qu'il peut désormais lire tout seul.

Sur les quatre heures, j'ai suivi l'Empereur dans le jardin; nous y avons promené seuls pendant quelque temps, bientôt après on est venu nous rejoindre. La température était fort douce. L'Empereur a observé le calme de notre solitude; c'était dimanche, tous les ouvriers étaient au loin. Il a ajouté qu'on ne nous accuserait pas du moins de dissipation ni d'ardentes poursuites des plaisirs; en effet il est difficile d'imaginer plus d'uniformité et plus d'absence de toute diversion.

L'Empereur soutient cette situation d'une manière admirable; il nous surpasse tous de beaucoup pour l'égalité de son caractère et la sérénité de son humeur. Il était difficile d'être plus

sage et plus tranquille que lui, disait-il : il se couchait à dix heures, ne se levait, c'est-à-dire ne sortait qu'à 5 ou 6 heures ; sa vie extérieure n'était donc guère de plus de 4 heures ; c'était celle d'un vrai prisonnier qu'on tire chaque jour de son cachot pour le laisser respirer. Mais que de travaux chaque jour ! que de pensées dans son long intérieur ! Au sujet du travail, l'Empereur disait qu'il se trouvait aussi fort qu'il l'avait jamais été ; qu'il ne se sentait ni flétri ni usé en quoi que ce fût ; qu'il s'étonnait lui-même du peu d'effet de tous les derniers événemens dont il avait été l'objet : c'était du plomb, disait-il, qui avait glissé sur le marbre ; le poids avait pu comprimer le ressort ; il ne l'avait pas brisé, il s'était relevé avec toute son élasticité. Il n'imaginait personne au monde qui mieux que lui eût su plier à la nécessité ; c'était là, disait-il, le vrai triomphe de la raison et de l'ame.

L'heure de la calèche est arrivée. En allant la joindre, l'Empereur a aperçu la petite Hortense, la fille de madame Bertrand, qui lui plaît beaucoup ; il l'a fait venir, l'a embrassée tendrement deux ou trois fois, et a voulu la prendre en voiture avec le petit Tristan de Montholon. Durant la course, le Grand-Maréchal, qui venait de parcourir les papiers, racontait divers bons mots et caricatures qu'il y avait trouvés : il

nous en citait une assez piquante : deux actions composaient le tableau; l'une était Napoléon donnant à la princesse d'Hasfeld, pour la jeter au feu, la lettre dont la disparition sauvait son mari, au bas était : *acte tyrannique d'un usurpateur*. Le pendant était de toute autre nature.

Cela nous a conduits à raconter à l'Empereur la foule de caricatures dont nous avions été inondés après la restauration; il en était beaucoup qui l'ont fort amusé; une surtout l'a fait sourire : c'était un changement de dynastie.

L'Empereur a observé que si les caricatures vengeaient quelquefois le malheur, elles harcelaient sans cesse le pouvoir. Et combien n'en a-t-on pas fait sur moi, disait-il? Alors, il nous en a demandé quelques-unes. Parmi toutes celles que nous avons citées, il a fort applaudi celle-ci, comme fort jolie et d'un fort bon goût : c'était le vieux George III qui, de sa côte d'Angleterre, jetait en colère à la tête de Napoléon, sur la rive opposée, une énorme betterave en disant : *Va te faire sucre*.

Lundi 12.

Longue course à pied de l'Empereur.

Le temps s'était remis au beau. Vers les quatre heures, l'Empereur se promenait dans le jar-

din; la température était des plus agréables; chacun de nous se récriait sur ce que c'était une de nos belles soirées d'Europe; nous n'avions encore rien éprouvé de pareil depuis notre arrivée dans l'île. L'Empereur a fait demander la calèche, et comme par diversion, il a voulu laisser là nos arbres à gomme pour aller par le chemin qui conduit chez le Grand-Maréchal, prendre la route qui contourne le bassin supérieur de notre vallée favorite, et gagner, si c'était possible, le site appartenant à une demoiselle Mason, qui est sur le revers opposé en face de Longwood. Arrivé chez Mme Bertrand, l'Empereur l'a fait monter dans sa calèche où se trouvait déjà Mme de Montholon et moi; le reste suivait à cheval; nous étions tous réunis. A quelques pas de chez Mme Bertrand, au poste militaire même qui s'y trouve établi, le terrain était fort à pic et très-inégal, les chevaux se sont refusés, il a fallu descendre; la barrière s'est trouvée à peine suffisante pour la largeur de la voiture; mais les soldats anglais sont accourus, et de tout cœur l'ont, en un instant, fait franchir à force de bras. Cependant une fois dans le nouveau bassin, la promenade à pied était si agréable que l'Empereur a voulu la continuer. Au bout de quelque temps, comme le jour baissait, il a voulu que la calèche fût seule reconnaître

le chemin jusqu'à la porte de Mlle Mason, tandis que nous continuerions à marcher. La soirée était réellement des plus agréables; la nuit était venue, mais il faisait le plus beau clair de lune possible. Notre promenade pouvait réveiller le souvenir de celles autour de nos châteaux en Europe, dans les belles soirées d'été.

La calèche revenue, l'Empereur n'a point voulu monter encore; il l'a envoyée attendre chez Mme Bertrand, et quand il y a été rendu, il a voulu continuer encore à pied jusqu'à Longwood, où il est arrivé très-fatigué : il avait marché près de six milles, ce qui est beaucoup pour lui, qui n'a jamais marché à aucune époque de sa vie.

Mardi 13 au Vendredi 16.

Mauvaise température de Ste-Hélène. — Observation importante sur l'esprit de ce Journal.

J'ai déjà dit qu'il n'y avait point de saisons à Ste-Hélène ; ce sont seulement des veines de bon et de mauvais temps, fort irrégulières. Il a plu constamment, nous n'avons pu sortir à peine que quelques instans. Il me serait difficile d'employer quatre mots à exprimer, durant ces quatre jours, aucune déviation quelconque de notre vie accoutumée. Et ici d'ailleurs je saisis l'occasion de

prévenir, une fois pour toutes, que s'il se rencontre de temps à autre, dans le cours de mon Journal, plusieurs jours réunis sous un même article, c'est que j'ai élagué une partie de ce que chacun d'eux me présentait; ce à quoi j'ai été conduit, comme on le devinera, du reste, par divers motifs : parfois les objets m'ont paru trop puérils; parfois, au contraire, ils m'ont semblé trop graves et demandant un temps plus éloigné; ou bien encore, ne présentaient que des personnalités, et il est dans mon caractère de les écarter soigneusement; que si, malgré cela, on en trouve quelques-unes, c'est que j'y aurai été forcément conduit par l'objet essentiel de mes récits : faire connaître le caractère de l'Empereur, et même alors ai-je pu me dire encore pour ma satisfaction intérieure, que ces personnalités ne concernent guère que des caractères publics, et ne mentionnent que des choses déjà connues de beaucoup de monde.

Du reste, je ne me suis nullement dissimulé que la tâche que j'ai entreprise pouvait me créer de grands inconvéniens; mais je me suis cru un devoir sacré, et je m'efforce de le remplir du mieux qu'il m'est possible : *advienne que pourra!*

Samedi 17.

Politique de l'Empereur sur les affaires de France.

A six heures du matin l'Empereur est monté à cheval; nous avons fait le tour du parc, en commençant dans la direction de notre vallée, et venant gagner le chemin qui conduit du camp chez le Grand-Maréchal. Devant la porte de celui-ci, s'est arrêté et mis en ligne, pour nous laisser passer, un gros de 150 à 200 matelots du Northumberland, qui chaque jour portent des planches ou des pierres pour le service de Longwood ou du camp; l'Empereur a parlé aux officiers, et souri avec plaisir à nos anciens compagnons; ils avaient l'air ravi de le voir.

J'ai déjà dit que, de temps à autre, nous recevions des papiers d'Europe qui nous occupent diversement, et amènent toujours, à la fin, quelques tableaux vifs et animés de la part de l'Empereur. Il trouvait aujourd'hui qu'en résumé, la France ne s'était point améliorée. « Les Bourbons, répétait-il, n'avaient eu cette » fois d'autre parti que celui de la sévérité. » Quatre mois étaient déjà écoulés, les alliés » allaient repartir, on n'avait pris encore que » des demi-mesures; l'affaire demeurait mal » embarquée. Un gouvernement, disait-il, ne

» peut vivre que de son principe ; il est évident
» que celui-ci est le retour aux vieilles maxi-
» mes ; il fallait le faire franchement. Les cham-
» bres surtout, dans cette circonstance, seront
» fatales ; elles inspireront au roi une fausse
» confiance, et n'auront aucun poids sur la na-
» tion. Bientôt le roi n'aura plus aucun moyen
» de communication avec elles, ce ne sera plus
» la même religion ni le même langage : il ne
» sera personne qui ait le droit de détromper
» le peuple sur les absurdités qu'il plaira au
» premier venu de lui débiter, lorsqu'on voudra
» lui faire croire qu'on veut empoisonner les
» sources, faire sauter le territoire, etc., etc..... »
L'Empereur concluait, qu'il y aura quelques exécutions juridiques, et un extrême désir de réaction ; qu'elle sera assez forte pour irriter, pas assez pour soumettre, etc., etc. . . . . .

. . . . . .

Quant à l'Europe, elle semblait à l'Empereur aussi enflammée qu'elle l'avait jamais été. Elle avait anéanti la France, mais la résurrection de celle-ci pouvait venir un jour de l'explosion des peuples, que la politique des souverains du reste était plus propre à aliéner ; elle pouvait venir encore de la querelle prochaine des puissances entre elles ; ce qui, très-probablement, finirait par avoir lieu.

Quant à notre affaire personnelle, elle ne pourrait s'améliorer que par l'entremise de l'Angleterre; et celle-ci ne pouvait nous devenir favorable que par quelqu'intérêt politique, quelque changement de ministre ou de souverain; ou bien encore par le sentiment de la gloire nationale, excité par le torrent de l'opinion. Pour les intérêts politiques, il était des combinaisons qui pouvaient les amener; le changement des personnes, il était dans les accidens du temps; enfin, pour le sentiment de la gloire nationale, si facile à comprendre, le ministère actuel l'avait méconnu, un autre pouvait ne pas y être insensible.

Dimanche 18.

Peinture du bonheur domestique par l'Empereur. — Deux Demoiselles de l'île.

L'Empereur m'a fait appeler sur les dix heures, il venait de rentrer. On m'avait dit qu'il avait été à la chasse; il m'apprit que non, qu'il avait été à cheval vers les six heures; mais qu'il n'avait pas voulu qu'on troublât le sommeil de *Son Excellence*. Nous avons travaillé à l'anglais; le déjeûner est venu, il était détestable; je n'ai pu m'empêcher de le lui observer. Il m'a plaint de le faire si mauvais, et m'a dit qu'il était vrai

qu'il fallait avoir faim pour pouvoir le manger. Nous avons continué notre leçon jusque vers une heure, que la chaleur a commandé le repos.

Sur les cinq heures, l'Empereur a été promener au jardin. Il s'est mis à peindre le bonheur du particulier honnête et aisé, jouissant paisiblement, dans le fond de sa province, des champs et de la maison qu'il a reçus de ses pères. Rien assurément n'était plus philosophique. Nous n'avons pu nous empêcher de sourire à un tableau si paisible, ce qui l'a fait pincer les oreilles de l'un de nous. « Du reste, a-t-il continué, ce bonheur ne peut guère aujourd'hui se » connaître en France que par tradition; la ré» volution a tout bouleversé; elle a privé les an» ciens, et les nouveaux sont encore neufs à » cette jouissance; ce que je viens de peindre » n'existe plus. » Et il observait alors qu'être privé de sa chambre natale, du jardin qu'on avait parcouru dans son enfance; n'avoir pas l'habitation paternelle, c'était n'avoir point de patrie. Quelqu'un ajoutait que perdre la demeure qu'on s'était créée, après le naufrage; la maison qu'on avait partagée avec sa femme, celle où l'on avait donné le jour à ses enfans, c'était encore perdre sa seconde patrie. Que de monde en était là! et quelle époque avait été la nôtre!!

Nous sommes montés en calèche et avons

fait notre promenade accoutumée. Pendant le dîner on a parlé de deux demoiselles de l'île, dont l'une est grande, fort belle, et très-agaçante; l'autre, beaucoup moins jolie, mais douce dans ses manières, d'une grâce et d'une tenue parfaites. Tous les avis se partageaient; l'Empereur, qui ne connaissait que la première, tenait fortement pour elle. Quelqu'un a pris la liberté de lui dire, que s'il voyait la seconde, elle ne lui ferait pas changer d'opinion. Cela ne lui a pas suffi, il a voulu que ce quelqu'un exprimât son propre choix : celui-ci a répondu qu'il était de beaucoup pour la seconde; ce qui a paru contradictoire; l'Empereur a voulu l'explication. «C'est, » a répondu ce quelqu'un, que, si je voulais » acheter une esclave, je me fixerais sur la pre- » mière; mais que si je trouvais quelque bon- » heur à le devenir moi-même, je m'adresserais » à la seconde. — C'est donc à dire, a repris vi- » vement l'Empereur, que vous me croyez de » mauvais goût ou de mauvais ton?—Non, Sire, » mais je soupçonne à votre majesté des dispo- » sitions différentes des miennes. » Il a ri et n'a pas contredit.

Lundi 19.

Aujourd'hui, de fort bon matin, l'Empereur est sorti pour monter à cheval; il était à peine

six heures. J'étais tout prêt, j'avais donné ordre qu'on m'éveillât, il a été surpris de me trouver prévenu et de me voir si diligent. Nous avons erré dans le parc à l'aventure. Nous sommes rentrés vers les neuf heures, le soleil commençait déjà à être très-chaud.

L'Empereur, sur les quatre heures, a voulu essayer son anglais; mais il n'était pas bien; tout dans la journée lui avait paru mauvais, disait-il, rien ne lui avait réussi. La promenade du jardin ne l'a point remis; il n'était pas bien à dîner; il n'a pu faire ses parties d'échecs accoutumées; il s'est retiré souffrant, aussitôt après la première partie.

Mardi 20.

Travaux de l'Empereur à l'île d'Elbe.—Prédilection des Barbaresques pour l'Empereur.

Le temps a été extrêmement mauvais; l'Empereur avait été assez mal toute la nuit; au matin il était beaucoup mieux; il n'est pas sorti de sa chambre avant cinq heures. Vers les six heures, nous avons profité d'une éclaircie pour faire le tour du parc en calèche. Les chevaux dont on nous a gratifiés, sont vicieux, ils se rebutent au premier obstacle et demeurent immobiles; ils se sont arrêtés plusieurs fois; la

pluie qu'il avait fait rendait leur tâche plus pénible : il a fallu un moment réunir tous les efforts pour n'être pas obligé de revenir à pied ; le Grand-Maréchal et le général Gourgaud ont été obligés de mettre pied à terre et de pousser à la roue. Enfin, après bien des peines, nous sommes rentrés. La conversation, durant la promenade, était sur l'île d'Elbe ; l'Empereur parlait des chemins qu'il y avait fait faire, des maisons qu'il y avait fait bâtir : les meilleurs peintres d'Italie se disputaient l'honneur d'y travailler, et sollicitaient comme une faveur de pouvoir les embellir, etc....

Il disait que ses couleurs, que son pavillon était devenu le premier de la Méditerranée. Il était sacré, observait-il, pour les barbaresques, qui d'ordinaire faisaient des présens aux capitaines, leur ajoutant qu'ils acquittaient la dette de Moscow. Le Grand-Maréchal nous disait que quelques bâtimens réunis, de cette nation, étant venus mouiller à l'île d'Elbe, y avaient donné beaucoup d'inquiétude : on avait interrogé ces gens-là sur leur intention, et fini par leur demander nettement s'ils avaient des vues hostiles ; ils avaient répondu : « Contre le Grand Na-
» poléon? Ah ! jamais.... nous ne faisons pas la
» guerre à Dieu ! »

Quand le pavillon de l'île d'Elbe entrait dans un des ports de la Méditerranée, Livourne excepté, il y était reçu avec de vives acclamations; c'était la patrie qui semblait revenir. Quelques bâtimens français venus de la Bretagne et de la Flandre, qui relâchèrent à l'île d'Elbe, témoignèrent le même sentiment.

« Tout est gradation dans ce monde, concluait » l'Empereur. L'île d'Elbe, trouvée si mau- » vaise il y a un an, est un lieu de délices com- » parée à Sainte-Hélène. Quant à Sainte-Hélène, » elle peut défier tous les regrets à venir. »

Mercredi 21 au Vendredi 23.

Piontkowski. — Caricature.

L'Empereur a continué de se lever de bonne heure et de se promener à cheval, bien que ce fût au pas, seulement dans le parc et au milieu des arbres à gomme. Cependant ce léger exercice lui était bon, il le forçait de prendre l'air : il revenait avec meilleur appétit et travaillait avec plus de gaîté. Il déjeûnait dans le jardin, sous quelques arbres qu'on avait entrelacés pour lui procurer un peu d'ombrage. Un de ces matins, en se mettant à table, il aperçut au loin le polonais *Piontkowski*, et le fit appeler pour qu'il

déjeûnât avec lui. Il s'amuse à le questionner quand il le trouve sous ses pas.

Piontkowsky, dont on ne connaît pas trop l'origine, était venu à l'île d'Elbe et avait obtenu d'y servir comme soldat dans la garde; au retour de l'île d'Elbe, il avait été porté au grade de lieutenant; à notre départ de Paris, il avait reçu permission de suivre: il fut à Plymouth du nombre de ceux que les instructions anglaises séparèrent de nous. Piontkowski, avec plus de constance ou plus d'adresse que ses camarades, avait obtenu de nous rejoindre. L'Empereur du reste ne l'avait jamais connu, et lui parlait à Sainte-Hélène pour la première fois.

Aucun de nous ne le connaissait davantage, les Anglais furent surpris de notre peu d'empressement à son arrivée. Quelques-uns de ceux qui ne nous aimaient pas écrivaient que nous l'avions fort mal reçu, ce qui était faux; mais c'en fut assez pour que les papiers ministériels y employassent leur grâce et leur esprit accoutumés. L'Empereur l'avait battu, nous l'avions chassé, et l'on m'a parlé plus tard d'une caricature où l'Empereur le saisissait dans ses griffes, moi, j'avais sauté dessus, pour le dévorer, et ce n'était qu'à l'aide d'un bâton mis entre mes dents, que le conducteur des bêtes venait à bout

de m'arracher de son épaule : voilà les gentillesses élégantes dont on nous rendait l'objet.

Samedi 24.

Retour de l'île d'Elbe. — Détails, etc.

Après dîner, l'Empereur, prenant le café, disait que c'était à-peu-près vers ce temps que, l'année dernière, il avait quitté l'île d'Elbe. Le Grand-Maréchal lui a dit que c'était le 26 Février et un dimanche, « à telles enseignes, Sire, » que vous avez fait avancer la messe pour avoir » plus de temps à dicter des ordres. »

L'après-midi même, ils étaient partis; le lendemain matin, ils étaient encore en vue, sur les dix heures à la grande anxiété de ceux qui s'intéressaient à leur succès.

L'Empereur, s'abandonnant à la conversation, a causé plus d'une heure des détails de cet événement unique dans l'histoire par la hardiesse de l'entreprise et les merveilles de l'exécution. Je renvoie plus loin son récit.

Dimanche 26 au Mardi 28.

Campagnes d'Italie et d'Égypte. — Opinion de l'Empereur sur nos grands poètes. — Tragédies modernes. — Hector. — Les États de Blois. — Talma.

La plupart de nos journées se ressemblaient beaucoup; si elles nous semblaient longues en détail, elles se perdaient rapidement dans le passé : elles étaient sans caractère, sans couleur, et ne nous laissaient que des souvenirs effacés. L'anglais allait de mieux en mieux. L'Empereur convenait avoir eu un moment de dégoût; il avait un instant, me disait-il, vu passer sa *furia francese;* mais je l'avais ranimé, disait-il, par une méthode qu'il trouvait sûre, infaillible, la meilleure de toutes les méthodes; celle de lire et d'analyser une seule page et de la recommencer jusqu'à ce qu'elle fût sue imperturbablement : les règles grammaticales s'expliquent chemin faisant. De la sorte, il n'y a pas un moment de perdu pour l'étude et la mémoire. Les progrès semblent lents d'abord, on croit avancer peu; mais quand on arrive à la cinquantième page, on est tout étonné de savoir la langue. Nous avions donc ajouté une page de Télémaque au reste de notre leçon, et nous nous en trouvions très-bien. Du reste l'Empereur, en

ce moment, bien qu'il n'eût encore que vingt ou vingt-cinq leçons complètes, parcourait tous les livres, aurait fait entendre, par écrit, ce dont il eût eu besoin. Il ne comprenait pas tout, il est vrai; mais on n'aurait pu désormais lui rien cacher, disait-il, et c'était immense; c'était une conquête achevée.

La campagne d'Égypte était complétée avec Bertrand autant que le manque de matériaux pouvait le permettre. L'Empereur entamait, avec l'un de ces messieurs, une nouvelle époque bien précieuse, celle du départ de Fontainebleau, jusqu'au retour à Paris, et sa seconde abdication. Il ne possédait aucune pièce sur ces événemens si rapides; mais c'est cette rapidité même qui me faisait le supplier d'employer sa mémoire à consacrer des circonstances que les événemens ou l'esprit de parti pourrait affaiblir ou dénaturer.

L'Empereur revoyait aussi fort souvent avec moi les divers chapitres de la campagne d'Italie; le moment qui précédait le dîner était consacré d'ordinaire à cette révision. Il m'avait chargé de couper chaque chapitre d'une manière régulière, uniforme; d'en indiquer les paragraphes convenables; d'en noter et recueillir les pièces justificatives, etc., etc. C'est ce qu'il appelait la triture ou la charlatanerie de l'éditeur. « Et

» cela vous regarde, me disait-il un jour, avec
» une grâce et une bonté qui me pénétraient,
» c'est désormais votre bien ; la campagne d'I-
» talie portera votre nom, et la campagne d'É-
» gypte celui de Bertrand. Je veux qu'elle fasse
» tout-à-la fois la fortune de votre poche et celle
» de votre mémoire ; vous aurez toujours bien
» là 100 mille francs, et votre nom durera au-
» tant que le souvenir de mes batailles, etc., etc. »

Quant à nos après-dîners, le reversi était tombé à plat une seconde fois, sa reprise n'avait pu durer ; dès le deuxième ou troisième tour, les cartes étaient abandonnées pour la conversation. Nous avions repris les lectures ; nos romans étaient épuisés, les pièces de théâtre nous occupaient désormais, les tragédies surtout ; l'Empereur les aime particulièrement et se plaît à les analyser, il y porte une logique singulière et beaucoup de goût. Il sait une foule de vers dont il se souvient de l'âge de dix-huit ans, époque, dit-il, où il savait beaucoup plus qu'aujourd'hui. L'Empereur est ravi de Racine, il y trouve de vrais délices ; il admire éminemment Corneille et fait fort peu de cas de Voltaire, plein, dit-il, de boursoufflure, de clinquant ; toujours faux, ne connaissant ni les hommes ni les choses, ni la vérité, ni la grandeur des passions.

L'Empereur, à un de ses couchers à Saint-Cloud, analysait la pièce qui venait de se jouer; c'était *Hector*, par *Luce de Lancival*: cette pièce lui plaisait beaucoup, elle avait de la chaleur, de l'élan; il l'appelait une pièce de *quartier-général*, assurant qu'on irait mieux à l'ennemi après l'avoir entendue; qu'il en faudrait beaucoup dans cet esprit, etc., etc.

De là passant aux drames qu'il appelait les tragédies des femmes de chambre, il les disait capables de supporter au plus la première représentation, ils allaient ensuite toujours en perdant. Une bonne tragédie, au contraire, gagnait chaque jour davantage. La haute tragédie, continuait-il, était l'école des grands hommes; c'était le devoir des souverains de l'encourager et de la répandre; et il n'était pas nécessaire, prétendait-il, d'être poète pour la juger, il suffisait de connaître les hommes et les choses, d'avoir de l'élévation et d'être homme d'état, et s'animant par degré: « La tragédie, disait-il » avec chaleur, échauffe l'âme, élève le cœur, » peut et doit créer des héros. Sous ce rapport, » peut-être, la France doit à *Corneille* une partie » de ses belles actions; *aussi, messieurs, s'il vi-* » *vait je le ferais Prince.* »

Une autre fois, pareillement à son coucher, il analysait et condamnait *les États de Blois*,

qu'on venait de jouer sur le théâtre de la cour pour la première fois, et apercevant parmi nous l'archi-trésorier Lebrun, littérateur fort distingué, il lui demanda son opinion; celui-ci, sans doute dans l'intérêt de l'auteur, se contenta de répondre que le sujet était mauvais. « Mais ce » serait la première faute de M. *Rénouard*, ré- » pliqua l'Empereur, il l'a choisi lui-même, » personne ne le lui a imposé : et puis, il n'est » pas de sujet si mauvais dont le grand talent ne » sache tirer quelque parti, et Corneille serait » encore sans doute Corneille, même dans ce- » lui-ci. Quant à M. Rénouard, il a manqué tout- » à-fait son affaire; il ne montre ici d'autre ta- » lent que celui de la versification, tout le reste » est mauvais, très-mauvais : sa conception, ses » détails, son résultat, sont manqués; il viole » la vérité de l'histoire; ses caractères sont » faux, sa politique est dangereuse et peut être » nuisible. Cette circonstance me confirme, ce » que du reste chacun sait très-bien, qu'il est » une énorme différence entre la lecture et la » représentation d'une pièce : j'avais cru d'a- » bord que celle-ci pouvait passer, ce n'est que » ce soir que j'en ai vu les inconvéniens : les » éloges prodigués aux Bourbons sont les moin- » dres, les diatribes contre les révolutionnaires » sont bien pires encore. M. Rénouard a été faire

» du chef des Seize, le capucin Chabot de la » Convention. Il y a dans sa pièce pour tous les » partis, pour toutes les passions; si je la lais- » sais donner dans Paris, on pourrait venir m'ap- » prendre que cinquante personnes se sont égor- » gées dans le parterre. De plus l'auteur a fait » de Henri IV un vrai Philinte, et du duc de » Guise un Figaro, ce qui est trop choquant en » histoire. Le duc de Guise était un des plus » grands personnages de son temps, avec des » qualités et des talens supérieurs, et auquel il » ne manqua que d'oser, pour commencer dès » lors, la 4e dynastie; de plus c'est un parent de » l'Impératrice, un prince de la maison d'Au- » triche avec qui nous sommes en amitié, dont » l'Ambassadeur était présent ce soir à la repré- » sentation. L'auteur a plus d'une fois étrange- » ment méconnu toutes les convenances. » Et l'Empereur disait ensuite, se raffermir plus que jamais dans la détermination, qu'il avait prise, de ne pas laisser jouer une tragédie nouvelle sur le théâtre public, avant qu'elle n'eût été mise à l'épreuve sur le théâtre de la cour. Il fit donc interdire la représentation des États de Blois. Mais ce qui est bien digne de remarque c'est que sous le Roi, cette pièce a reparu solennellement avec toute la faveur que devait lui donner la proscription de l'Empereur et qu'elle est tombée

néanmoins; tant avait été juste le jugement que Napoléon en avait porté.

Talma, le célèbre tragique, parvenait très-souvent jusqu'à l'Empereur, qui faisait grand cas de son talent et le récompensait magnifiquement. Quand le 1er Consul devint Empereur, les bruits de Paris furent qu'il faisait venir Talma pour prendre des leçons d'attitude et de costume. L'Empereur, qui n'ignorait jamais rien de ce qui se disait contre lui, en plaisantait un jour Talma, celui-ci en demeurait déconcerté, confondu. « Vous avez tort, lui disait l'Empe-» reur, je n'aurais sans doute eu rien de mieux » à faire, si toutefois j'en avais eu le temps. » Et alors c'était lui qui donnait à Talma des leçons sur son art : « Racine, lui disait-il, a mal à pro-» pos chargé *Oreste* en niaiseries, et vous le » chargez encore davantage ; dans la Mort de » Pompée, vous ne jouez pas *César* en grand » homme ; dans Britannicus, vous ne jouez pas » *Néron* en tyran, etc., etc., » et tout le monde sait que ce grand acteur a fait en effet depuis de grandes corrections dans ces rôles fameux.

Jeudi 29.

Les faiseurs d'affaires dans la révolution. — Crédit de l'Empereur à son retour. — Sa réputation dans les bureaux comme vérificateur. — Ministres des finances, du trésor. — Cadastre.

A six heures, après le travail, l'Empereur a été se promener dans le jardin; nous sommes ensuite montés en calèche; il faisait tout-à-fait nuit, et pleuvait fort quand nous sommes rentrés.

Après le dîner, et pendant le café que nous avons pris à table dans la salle à manger, la conversation est tombée sur ce qu'on appelle à Paris les *gens d'affaires*, les *grandes fortunes* acquises dans la révolution. Il n'était pas une de ces personnes dont l'Empereur ne connût le nom, la famille, les affaires et le degré de moralité.

A peine 1er Consul, il se trouva aux prises, dit-il, avec la célèbre madame *Récamier:* son père avait été placé dans les postes. Napoléon en entrant au Gouvernement avait été obligé de signer de confiance une foule de listes; mais il eût bientôt établi une grande surveillance dans toutes les parties. Il trouva qu'une correspondance avec les Chouans se faisait sous le couvert de M. Bernard, père de Mme Récamier; il

fut aussitôt destitué; et courait risque d'être jugé, et mis à mort. Sa fille accourut auprès du Ier Consul; et, sur ses sollicitations, le Ier Consul voulut bien faire grâce du procès; mais il fut inébranlable sur le reste, et Mme Récamier, habituée à tout demander et à tout obtenir, ne prétendait rien moins que la réintégration de son père : telles étaient les mœurs du temps. Cette sévérité de la part du Ier Consul fit jeter les hauts cris, on n'y était pas accoutumé; Mme Récamier et son parti, qui était fort nombreux, ne lui pardonnèrent jamais.

Les fournisseurs et les faiseurs d'affaires étaient ceux surtout qui tenaient le plus au cœur du nouveau magistrat suprême, qui appelait cette classe le fléau, la lèpre d'une nation. L'Empereur nous observait alors que la France entière n'aurait pas suffi à ceux de Paris; qu'à son arrivée à la tête des affaires ils composaient une véritable puissance, et qu'ils étaient des plus dangereux pour l'état, dont ils obstruaient et corrompaient les ressorts par leurs intrigues, celles de leurs agens et de leur nombreuse clientelle. Au vrai, ils ne pouvaient, disait-il, jamais présenter que des sources empoisonnées et ruineuses, à la façon des juifs et des usuriers. Ils avaient déconsidéré le Directoire et ils prétendaient bien diriger aussi le Consulat : on peut

dire qu'ils composaient alors la tête de la société, qu'ils y tenaient le premier rang.

« Un des plus grands pas rétrogrades, disait » l'Empereur, que je fis faire à la société, vers » son état et ses mœurs passées, fut de faire » rentrer tout ce faux lustre dans la foule; ja- » mais je n'en voulus élever aucun aux honneurs: » de toutes les aristocraties celle-là me semblait » la pire. »

L'Empereur rend à Lebrun la justice de l'avoir affermi spécialement dans ce principe. « Ce » parti m'en a toujours voulu depuis, disait » l'Empereur; mais ce qu'il m'a bien moins » pardonné encore, c'est l'inquisition sévère » que je faisais exercer dans leurs comptes vis- » à-vis du Gouvernement. »

L'Empereur disait avoir fait à ce sujet un usage admirable de son Conseil d'État: il nommait une commission de quatre ou cinq de ses membres, gens intègres et capables; ils lui faisaient leur rapport; et s'il y avait lieu à poursuites, il y apposait au bas : *Renvoyé au Grand-Juge pour faire exécuter les lois.* Arrivés à ce point les impliqués venaient d'ordinaire à composition; ils regorgeaient un, deux, trois, quatre millions, plutôt que de se laisser poursuivre. L'Empereur savait bien que tous ces faits étaient faussement représentés dans les cercles de la

capitale; qu'ils lui créaient une foule d'ennemis, lui attiraient les reproches d'arbitraire et de tyrannie; mais il acquittait un grand devoir vis-à-vis de la société en masse, elle devait lui tenir compte de pareilles mesures vis-à-vis ces sangsues publiques.

« Les hommes sont toujours les mêmes, di » sait l'Empereur : depuis Pharamond les trai- » tans se sont toujours conduits ainsi, et on en » a toujours agi de même à leur égard; mais à » aucune époque de la monarchie ils n'ont été » attaqués avec des formes aussi légales, ni abor- » dés avec autant d'énergie et de franchise que » par moi. L'opinion des gens d'affaires eux- » mêmes était bien différente de celle des sa- » lons : ceux qui avaient de la moralité et de » la droiture trouvaient même une nouvelle ga- » rantie dans cette extrême sévérité, et il s'en » est vu une preuve bien remarquable au retour » de l'île d'Elbe : des maisons de Londres, d'Ams- » terdam, m'ont ouvert secrètement un crédit de » 80 à 100 millions, au simple taux de 7 à huit » pour cent. L'argent qu'elles déposaient au » trésor à Paris, net de tout, leur était payé par » des rentes sur le grand livre à 50; elles étaient » alors pour le public à 56 ou 57. »

Cette ressource si utile pour les affaires, dans la crise où l'on se trouvait, et si satisfaisante,

si flatteuse pour celui qui en était l'objet, prouve l'opinion véritable que l'on avait en Europe sur l'Empereur, et la confiance qu'il inspirait dans les affaires. Cette négociation, inconnue dans le temps, explique, ce qu'on ne comprit pas alors à Paris, les moyens financiers que l'Empereur se trouva posséder tout à coup à son reour.

L'Empereur jouissait, disait-il, d'une réputation singulière parmi tous les bureaucrates et les faiseurs de chiffres, c'est qu'il s'y entendait réellement beaucoup lui-même. « Ce qui com-
» mença ma réputation, fut que, vérifiant la
» balance d'une année lors du consulat, je re-
» levai une erreur de deux millions au désavan-
» tage de la république. M. Dufresne, alors
» chef de la trésorerie, parfaitement honnête du
» reste, n'en voulait d'abord rien croire; pour-
» tant c'était une affaire de chiffres, il fallut
» bien en convenir. On fut plusieurs mois à la
» trésorerie à pouvoir découvrir l'erreur; elle
» se trouva enfin dans un compte du fournis-
» seur Séguin, qui en convint aussitôt, sur la
» présentation des pièces, et restitua, disant
» qu'il s'était trompé. »

Une autre fois l'Empereur, visitant la solde de la garnison de Paris, marqua un article de 60 et quelques mille francs affectés à un déta-

chement qu'il assura n'avoir jamais été dans la capitale. Le ministre nota cet objet, comme par complaisance, intérieurement convaincu que l'Empereur se trompait: c'était pourtant vrai, et la somme dut être rétablie.

L'Empereur regardait comme de la plus haute importance la séparation du ministère des finances d'avec celui du trésor; elle amenait la distinction des objets et créait un contrôle mutuel. Le ministre du trésor était, sous un chef tel que lui, l'homme le plus important de l'Empire, disait-il; non pas comme ministre du trésor, mais comme contrôleur-général : toutes les ordonnances de l'Empire lui passaient sous les yeux, il pouvait donc découvrir les vols et les abus de quelque part qu'ils vinssent, et les faire connaître en secret au souverain; ce qui arrivait en effet journellement.

La *spécialité* était un autre point sur lequel il s'arrêtait avec complaisance, comme ayant été un des ressorts les plus heureux de son administration.

Parlant du *cadastre,* tel qu'il l'avait arrêté, il disait qu'il eût pu être considéré à lui seul comme la véritable constitution de l'Empire; c'est-à-dire, la véritable garantie des propriétés, et la sûre indépendance de chacun; car une fois établi, et la législature ayant fixé l'impôt,

chacun faisait aussitôt son propre compte, et n'avait plus à craindre l'arbitraire de l'autorité ou des répartiteurs, qui est le point le plus sensible et le moyen le plus sûr pour forcer à la soumission. L'Empereur, durant cette conversation, a donné son opinion sur les talens et le caractère de MM. *Gaudin, Mollien*, *Louis*, ainsi que de la plupart de ses autres ministres et conseillers d'État, et a terminé le sujet en concluant qu'il était venu à bout de créer une administration la plus pure et la plus énergique sans doute de l'Europe, et qu'il en possédait tellement les détails lui-même, qu'il pensait qu'avec les Moniteurs seuls, il serait en état de tracer d'ici l'histoire de toute l'administration financière de l'Empire durant son règne.

Vendredi 1er Mars.

Aujourd'hui sont arrivés des bâtimens venant du Cap : l'un d'eux était le Wellesley, de 74 canons, qui portait dans sa cale un autre vaisseau démonté. Ils avaient été construits tous les deux dans l'Inde, en bois de teck, à trois quarts meilleur marché qu'en Angleterre. Ce bois est excellent, et le vaisseau de nature à durer beaucoup plus long-temps que ceux d'Europe ; mais jusqu'ici on se plaint qu'ils marchent moins bien ; toutefois c'est une révolution probable qui se

prépare dans les matériaux et la construction de la marine anglaise.

Samedi 2.

La flotte de la Chine est arrivée ce matin; plusieurs vaisseaux sont entrés successivement dans la journée, et beaucoup d'autres sont demeurés en vue : c'est la joie, la fête, la moisson de l'île. L'argent que laissent les passagers pendant leur courte relâche fait une grande partie des revenus des habitans.

A cinq heures, l'Empereur est sorti dans le jardin et est descendu à pied jusqu'à l'ouverture d'une gorge d'où l'on découvrait plusieurs vaisseaux faisant route à toutes voiles pour le mouillage. Le dernier bâtiment, venu du Cap, avait apporté un phaéton pour l'Empereur : il a voulu l'essayer ce soir, il y est monté avec le Grand-Maréchal, et a fait un tour dans le parc; il a trouvé cette espèce de voiture inutile ici et ridicule pour lui. Le soir, après dîner, l'Empereur se sentait fatigué, il se plaignait depuis plusieurs jours; il s'est retiré de fort bonne heure.

Dimanche 3.

Sur l'invasion en Angleterre. — Détails.

L'Empereur m'a fait venir sur les deux heures; il se faisait la barbe. Il m'a dit que je voyais en lui un homme mort, bon à enterrer; que je devais en savoir quelque chose, qu'il avait dû m'éveiller souvent dans la nuit. Effectivement je l'avais entendu constamment tousser et éternuer; il avait un rhume de cerveau des plus violens, il l'avait pris hier soir, en demeurant trop tard à l'humidité; il se promettait bien, à l'avenir, d'être toujours rentré à six heures. La toilette faite, il s'est mis à travailler un moment à l'anglais; cela n'a pas été long, il était réellement accablé, tant il avait la tête prise. Il m'a dit de m'asseoir à côté de lui, et m'a fait bavarder plus de deux heures sur Londres, durant mon émigration. Un moment il a dit : « Ont-ils » eu bien peur de mon invasion en Angleterre? » Quelle fut alors l'opinion générale à ce sujet? » — Sire, ai-je répondu, je ne saurais vous le » dire, j'étais déjà repassé en France. Mais dans » les salons de Paris, nous en faisions des gorges » chaudes, et les Anglais qui s'y trouvaient, fai- » saient comme nous : nous racontions que jus- » qu'à Brunet même s'en moquait, et que vous

» l'aviez fait mettre en prison, pour avoir eu l'in-
» solence de plaisanter dans ses rôles, avec des
» coquilles de noix surnageant dans une cuvette,
» ce qu'il appelait travailler aussi à sa petite
» flottille. — Eh bien, a repris l'Empereur,
» vous avez pu en rire à Paris, mais Pitt n'en
» riait pas dans Londres; il eut bientôt mesuré
» toute l'étendue du danger, aussi me jeta-t-il
» une coalition sur le dos au moment où je le-
» vais le bras pour frapper. Jamais l'olygarchie
» anglaise ne courut de plus grand péril.

» Je m'étais ménagé la possibilité du débar-
» quement; je possédais la meilleure armée qui
» fut jamais, celle d'Austerlitz, c'est tout dire.
» Quatre jours m'eussent suffi pour me trouver
» dans Londres; je n'y serais point entré en con-
» quérant, mais en libérateur : j'aurais renouvelé
» Guillaume III, mais avec plus de générosité
» et de désintéressement. La discipline de mon
» armée eût été parfaite, elle se fût conduite
» dans Londres, comme si elle eût été encore
» dans Paris; point de sacrifices, pas même de
» contributions exigées des Anglais; nous ne
» leur eussions pas présenté des vainqueurs,
» mais des frères qui venaient les rendre à la li-
» berté, à leurs droits. Je leur eusse dit de s'as-
» sembler, de travailler eux-mêmes à leur régé-
» nération, qu'ils étaient nos aînés en fait de lè

» gislation politique; que nous ne voulions y
» être pour rien, autrement que pour jouir de
» leur bonheur et de leur prospérité, et j'eusse
» été strictement de bonne foi. Aussi, quelques
» mois ne se seraient pas écoulés, que ces deux
» nations, si violemment ennemies, n'eussent
» plus composé que des peuples identifiés dé-
» sormais par leurs principes, leurs maximes,
» leurs intérêts; et je serais parti de là, pour
» opérer, du Midi au Nord, sous les couleurs
» républicaines (j'étais encore alors premier
» Consul), la régénération européenne, que
» plus tard j'ai été sur le point d'opérer du Nord
» au Midi, sous les formes monarchiques. Et
» ces deux systèmes pouvaient être également
» bons, puisqu'ils tendaient tous les deux au
» même but, et se seraient tous deux opérés
» avec fermeté, modération et bonne foi. Que
» de maux qui nous sont connus; que de maux,
» que nous ne connaissons pas encore, eussent
» été épargnés à cette pauvre Europe! Jamais
» projet, plus large dans les intérêts de la civili-
» sation, ne fut conçu avec des intentions plus
» généreuses, et n'approcha davantage de son
» exécution. Et, chose bien remarquable, les
» obstacles qui m'ont fait échouer ne sont point
» venus des hommes; ils sont tous venus des
» élémens : dans le Midi, la mer m'a perdu,

» l'incendie de Moscow, les glaces de l'hiver,
» m'ont perdu dans le Nord; ainsi, l'eau, l'air
» et le feu, toute la nature, et rien que la na-
» ture, voilà quels ont été les ennemis d'une ré-
» génération universelle, commandée par la na-
» ture même!..... Les problêmes de la Provi-
» dence sont insolubles!!!...»

Après quelques instans de silence, l'Empereur en est revenu à développer son invasion : « On croyait, a-t-il dit, que mon invasion n'é-
» tait qu'une vaine menace, parce qu'on ne voyait
» aucun moyen raisonnable de la tenter; mais
» je m'y étais pris de loin, j'opérais sans être
» aperçu; j'avais dispersé tous nos vaisseaux :
» les Anglais étaient obligés de courir après sur
» les divers points du globe; les nôtres pour-
» tant n'avaient d'autre but que de revenir, à
» l'improviste, et tout à la fois, se réunir en
» masse sur nos côtes. Je devais avoir 70 ou 80
» vaisseaux français ou espagnols dans la Man-
» che : j'avais calculé que j'en demeurerais
» maître pendant deux mois; j'avais 3 ou 4
» mille petits bâtimens qui n'attendaient que le
» signal; mes cent mille hommes faisaient cha-
» que jour la manœuvre de l'embarquement et
» du débarquement, comme tout autre temps
» de leur exercice ; ils étaient pleins d'ardeur et
» de bonne volonté, l'entreprise était très-po-

» pulaire parmi les Français, et nous étions ap-
» pelés par les vœux d'une grande partie des
» Anglais. Mon débarquement opéré, je ne de-
» vais calculer que sur une seule bataille ran-
» gée; l'issue n'en pouvait être douteuse, et la
» victoire nous plaçait dans Londres; car le lo-
» cal du pays n'admettait point de guerre de
» chicane; ma conduite morale eût fait le reste.
» Le peuple anglais gémissait sous le joug de l'o-
» lygarchie; dès qu'il eût vu son orgueil ménagé,
» il eût été tout aussitôt à nous; nous n'eussions
» plus été pour lui que des alliés venus pour le
» délivrer. Nous nous présentions avec les mots
» magiques de liberté et d'égalité, etc. »

Et après être revenu encore à une foule de petits détails d'exécution tous admirables, et fait remarquer à combien peu il avait tenu que le tout ne s'exécutât, il s'est interrompu assez brusquement, disant : « Mais sortons, allons
» faire un tour. »

Et nous avons été promener dans le jardin. Le temps qui avait été pluvieux depuis trois jours, s'était remis tout-à-fait au beau. Cependant l'Empereur, se rappelant sa résolution d'être rentré à six heures, a demandé tout de suite la calèche, pour être revenu de bonne heure. Mon fils a suivi à cheval, c'était la première fois qu'il jouissait d'une telle faveur; il

s'est fort bien acquitté de son début; l'Empereur l'en a complimenté.

L'Empereur, continuant d'être souffrant, s'est retiré encore de fort bonne heure.

Lundi 4.

Flotte de la Chine.

Aujourd'hui, l'Empereur a reçu quelques capitaines de la flotte de la Chine; il a causé fort long-temps avec eux sur la nature de leur commerce, la facilité de leurs relations avec les Chinois, les mœurs de ceux-ci, etc., etc... Ces bâtimens de la Chine sont de 14 ou 1500 tonneaux, à-peu-près égaux aux vaisseaux de 64; ils tirent 22 ou 23 pieds; ils sont chargés, presque en totalité, de thé; l'un deux en avait près de 1500 tonneaux à bord. Les six bâtimens qui sont entrés hier sont estimés environ 60 millions; et comme ils seront frappés en arrivant d'un droit de 100 pour 100, ils jetteront dans la circulation de l'Europe une valeur de 120 millions.

Les Européens ont très-peu de liberté à Canton, ils ne peuvent guère circuler que dans les faubourgs; ils sont traités avec le plus grand mépris par les Chinois, qui exercent sur eux une grande supériorité et beaucoup d'arbitraire.

Ceux-ci sont très-intelligens et fort perspicaces, industrieux, alertes, voleurs et de mauvaise foi. Toutes les affaires se traitent en langues européennes, qu'ils parlent avec facilité.

L'arrivée des flottes ici fait le bonheur de l'île et celui des passagers; les habitans vendent leurs denrées, et achètent leurs provisions; les passagers respirent l'air de terre, et se rafraîchissent. Ce mouvement dure ordinairement quinze jours ou trois semaines; mais, dans cette circonstance, l'Amiral, au grand chagrin de tous, a réduit la relâche à deux jours seulement pour les deux premiers bâtimens venus, obligeant le reste à demeurer sous voiles au-dehors pour n'entrer successivement de la sorte que deux à deux. Il faut qu'il ait reçu des ordres bien sévères ou qu'il conçoive de vives inquiétudes, dont nous ne nous doutons pas.

L'Empereur a promené pendant quelque temps dans le jardin, avant de monter en calèche. Au travers des arbres, dans le voisinage, on voyait roder plusieurs des officiers nouvellement venus, qui cherchaient à apercevoir l'Empereur; ils y attachaient un prix infini.

Mardi 5.

Cour de l'Empereur, étiquette, etc. — Anecdote de Tarare. — Grands officiers. — Chambellans. — Splendeur sans égale de la cour des Tuileries. — Belle administration du palais. — Intention de l'Empereur à ses levers. — Grand couvert. — De la cour et de la ville.

Aujourd'hui, la conversation de l'Empereur est tombée sur sa cour et sur son étiquette : il s'y est arrêté fort long-temps. Voici ce que j'en ai recueilli :

Au moment de la Révolution, disait-il, la cour d'Espagne, celle de Naples, reposaient encore sur l'importance et la grandeur de Louis XIV, mêlées à la boursoufflure et à l'exagération des Castillans et des Maures ; elles étaient tristes et ridicules. Celle de Pétersbourg avait pris la couleur et les formes des salons ; à Vienne elle était devenue bourgeoise ; et il ne restait pas de vestiges du bel esprit, des grâces et du bon goût de celle de Versailles.

Napoléon, arrivant à la souveraine puissance, trouva donc, ainsi qu'on le dit vulgairement, *terre rase et maison nette*, et put composer une cour tout-à-fait à son gré. Il rechercha, dit-il, un milieu raisonnable, voulant acorder la dignité du trône avec nos mœurs nouvelles, et sur-

tout faire servir cette création à l'amélioration des manières des grands, et à l'industrie du peuple. Certes, ce n'était pas une petite affaire que de relever un trône sur le terrain même où l'on avait juridiquement exécuté le monarque régnant, et où chaque année l'on avait juré constitutionnellement la haine des rois! Ce n'était pas une petite affaire que de rétablir les dignités, les titres, les décorations, au milieu d'un peuple qui combattait et triomphait, depuis quinze ans, pour les proscrire! Toutefois Napoléon, qui semblait toujours faire ce qu'il voulait, disait-il, parce qu'il avait l'art de vouloir juste et à propos, enleva de haute lutte ces difficultés. On le fit Empereur, il créa des grands et se composa une cour. Bientôt la victoire sembla prendre le soin elle-même d'affermir et d'illustrer subitement ce nouvel ordre de choses. Toute l'Europe le reconnut, et il fut même un moment où l'on eût dit que toutes les cours du continent étaient accourues à Paris pour composer celle des Tuileries, qui devint la plus brillante et la plus nombreuse que l'on eût jamais vue. Elle eut des cercles, des ballets, des spectacles; on y étala une magnificence et une grandeur extraordinaire. La seule personne du souverain conserva toujours une extrême simplicité qui servait même à le faire reconnaître. C'est

que ce luxe, ce faste, qu'il encourageoit autour de lui, étaient dans ses combinaisons, disait-il, non dans ses goûts. Ce luxe, ce faste étaient calculés pour exciter et payer nos manufactures et notre industrie nationale. Les cérémonies et les fêtes du mariage de l'Impératrice, et celles du baptême du Roi de Rome, ont laissé bien loin derrière tout ce qui les a devancées, et ne se renouvelleront probablement jamais.

L'Empereur prit à tâche de rétablir, au dehors, tout ce qui pouvait le mettre en harmonie avec les autres cours de l'Europe; mais, au dedans, il eût le soin constant d'ajuster les formes anciennes avec nos nouvelles mœurs.

Ainsi il rétablit les levers et les couchers de nos rois; mais, au lieu qu'ils étaient réels alors, ils ne furent plus que nominaux. Au lieu de présenter les plus petits détails d'une vraie toilette et les saletés qui pourraient en être la suite, ces instans sous l'Empereur, n'étaient réellement consacrés qu'à recevoir le matin, ou congédier le soir, ceux de sa maison qui avaient des ordres directs à prendre de lui, et dont la prérogative était de pouvoir lui faire leur cour à ces heures privilégiées.

Ainsi, l'Empereur rétablit des présentations spéciales auprès de sa personne, des admissions à sa cour; mais au lieu de ne se décider que sur

la naissance, ce ne fut plus, et toujours, que sur la base combinée de la fortune, de l'influence et des services.

Ainsi l'Empereur créa des titres, dont la qualification donnait la main à l'ancienne féodalité, mais sans valeur réelle, et d'un but purement national. Sans prérogatives, sans privilége, ils allaient atteindre toutes les naissances, tous les services, toutes les professions. Il les disait un rapprochement utile avec les mœurs de la vieille Europe au-dehors, et un hochet innocent pour bien des vanités du dedans. « Car, observait-il, » combien d'hommes supérieurs sont enfans » plus d'une fois dans la journée. »

Ainsi l'Empereur fit reparaître des décorations et distribua des croix et des cordons ; mais, au lieu de ne les répandre que sur des classes spéciales et exclusives, il les étendit à toute la société, à tous les genres de services, à tous les genres de talens ; et par un privilége exclusif, peut-être en la personne de Napoléon, plus il en accorda, plus ils acquirent de prix. Il estime à 25 mille peut-être le nombre des décorations de la Légion d'honneur qu'il a distribuées, et le désir de les obtenir, disait-il, allait toujours croissant, c'était devenu une espèce de fureur. Après la campagne de Wagram, il l'adressa à l'archiduc Charles, et par un raffinement de ga-

lanterie qui n'appartenait qu'à Napoléon, ce fut la croix d'argent, précisément celle de simple soldat, qu'il lui envoya.

C'était, disait l'Empereur, la pratique fidèle et volontaire des maximes qu'on vient de voir qui faisait de lui le monarque vraiment national, et qui aurait rendu la quatrième dynastie, la dynastie vraiment constitutionnelle. Aussi, observait-il souvent, le peuple du plus bas étage en avait-il l'instinct secret.

L'Empereur raconte qu'en revenant de son couronnement d'Italie, et dans les environs de Lyon, la population accourant sur les routes, il lui prit fantaisie de monter seul et à pied la montagne de *Tarare*. Il avait défendu que personne ne le suivît; se mêlant à la foule, il accosta une bonne vieille à qui il demanda ce que cela signifiait; elle lui répondit que c'était l'Empereur qui allait passer. Sur quoi, après quelques paroles de politique, il lui dit: « Mais, » la bonne, autrefois vous aviez le *tyran Capet*, » à présent vous avez *le tyran Napoléon*, que » diable avez-vous gagné à tout cela? La force » de l'argument, disait Napoléon, déconcerta la » vieille pour un moment. Mais cependant » elle se remit et lui répondit: Mais pardonnez-» moi, monsieur: après tout, il y a une grande » différence, nous avons choisi celui-ci, et nous

» avions l'autre par hasard. Et la bonne vieille
» avait raison, ajoutait l'Empereur, et elle dé-
» couvrait là plus d'instinct et de bon sens que
» beaucoup de gens d'une grande instruction et
» de beaucoup d'esprit. »

L'Empereur s'entoura de grands officiers de la couronne; il se composa une nombreuse maison d'honneur en chambellans, écuyers et autres; il les prit, et parmi les personnes nouvelles que la révolution avait élevées, et dans les familles anciennes qu'elle avait dépouillées. Les premiers se regardaient sur un terrain qu'ils avaient acquis, les autres sur un terrain qu'ils croyaient recouvrer. Pour l'Empereur, il ne cherchait dans ce mélange que l'extinction des haines et la fusion des partis; toutefois il était aisé, dit-il, d'apercevoir des mœurs et des manières bien différentes. Les anciens mettaient bien plus d'empressement et de grâce dans leur service. Une Mme de Montmorency se serait précipitée pour renouer les souliers de l'Impératrice; une dame nouvelle y eût répugné; celle-ci eût craint d'être prise pour une véritable femme de chambre; Mme de Montmorency n'avait nullement cette crainte. Ces emplois d'honneur étaient pour la plupart sans émolument, ils portaient même à de grandes dépenses; mais ils mettaient chaque jour sous les yeux du maître, d'un maître

tout puissant, source des honneurs et des grâces, et qui avait dit hautement qu'il ne voulait pas qu'un officier de sa maison s'adressât à d'autre qu'à lui.

Au moment du mariage de l'Impératrice, l'Empereur fit une recrue nombreuse de chambellans dans les premiers rangs de l'ancienne aristocratie; tout à-la-fois pour montrer à l'Europe qu'il n'existait plus qu'un parti en France, et pour entourer l'Impératrice de noms qui eussent pu lui être familiers; peut-être l'Empereur balança même à prendre dans cette classe la dame d'honneur; la crainte que l'Impératrice, dont il ne connaissait pas le caractère, n'arrivât avec des préjugés de naissance qui enfleraient trop l'ancien parti, lui fit faire un autre choix.

Depuis cet instant jusqu'au moment de nos revers, les plus anciennes, les plus illustres familles, sollicitaient avec ardeur d'entrer dans la maison de l'Empereur: et comment ne l'eussent-elles pas fait? l'Empereur gouvernait le monde, il avait élevé la France et les Français au-dessus des nations; la puissance, la gloire, la force étaient son cortége; on était heureux d'entrer dans l'atmosphère d'un tel lustre; appartenir directement à sa personne était, au dedans et au dehors, un titre à la considération, aux hommages, aux respects.

Lors de la restauration, un royaliste qui s'était conservé pur et devant lequel j'avais trouvé grâce, me disait le plus sérieusement du monde, car quelle différence d'idées n'amène point la différence de partis! qu'avec mon nom et la conduite franche que j'avais tenue, je ne devais pas désespérer de pouvoir me placer encore auprès du Roi, ou dans la maison de quelque prince ou princesse. Quel fut le renversement de ses idées quand je lui répondis : « Mon cher, je me » le suis rendu impossible : j'ai servi le maître » le plus puissant de la terre, je ne saurais dé- » sormais sans déchoir prendre rien de pareil » auprès de qui que ce soit. Sachez que quand » nous allions porter au loin les ordres de l'Em- » pereur dans les cours étrangères, en portant » sa couleur, nous nous considérions et nous » étions considérés partout à l'égal des princes. » Il nous a fait voir jusqu'à sept rois attendant » dans ses salons au milieu de nous et avec nous. » Lors de son mariage, quatre reines portaient » le manteau de l'Impératrice, dont un de nous » pourtant était le chevalier d'honneur et un » autre l'écuyer. Croyez donc, mon cher, qu'une » ambition généreuse se trouve rassasiée après » de telles grandeurs. »

Du reste, la magnificence et la splendeur qui composaient cette cour sans exemples, repo-

saient sur un ordre et une régularité d'administration qui a fait l'étonnement et l'admiration de ceux qui sont venus en fouiller les débris. L'Empereur en inspectait plusieurs fois lui-même les comptes dans l'année. On a trouvé tous ses châteaux réparés et embellis, ils renfermaient près de quarante millions de mobilier et quatre millions de vaisselle. S'il eût joui de quelques années de paix, l'imagination a de la peine à s'arrêter, dit-il, sur ce qu'il aurait pu faire.

L'Empereur disait avoir eu une idée heureuse, qu'il était bien fâché de ne pas avoir exécutée, c'était d'avoir chargé quelques personnes de rechercher les pétitions les plus importantes. « Ils m'eussent indiqué chaque jour, disait-il, » trois ou quatre particuliers des provinces qui » auraient été admis à mon lever, et m'auraient » expliqué directement leur affaire; je l'eusse » discutée immédiatement avec eux et leur eusse » rendu prompte justice. »

J'observais à l'Empereur que la commission qu'il avait créée fort anciennement sous le titre de Commission des pétitions, approchait infiniment de son idée actuelle et faisait en effet beaucoup de bien. J'en avais été président lors du retour de l'île d'Elbe, et dans le premier mois j'avais déjà fait droit à plus de quatre mille pétitions.

« Il est vrai, lui disais-je, que les circonstan-
» ces d'abord, et l'habitude ensuite, n'avaient
» jamais permis à cet établissement de jouir de
» la plus précieuse prérogative dont il avait doté
» sa création ; celle qui aurait produit sans doute
» le plus d'effet sur l'opinion, savoir : de lui
» présenter officiellement, à sa grande audience
» du Dimanche, le résultat du travail de toute
» la semaine. » Mais la nature des choses, les constantes expéditions de l'Empereur, et surtout la jalousie des ministres, tout avait concouru à dépouiller cette commission de ce beau privilége.

L'Empereur était fâché aussi, disait-il, de n'avoir point établi, par l'étiquette du palais, que toutes les personnes présentées, les femmes surtout, qui pourraient prétendre à obtenir de lui une audience, arriveraient de plein droit au salon de service. L'Empereur, le traversant plusieurs fois dans la journée, eût pu satisfaire en passant à quelques-unes de leurs demandes, et se fût épargné de la sorte le refus de ces audiences ou la perte du temps qu'elles lui causaient.

L'Empereur avait balancé quelque temps, disait-il, à rétablir le grand couvert de nos rois, c'est-à-dire le dîner en public chaque dimanche, de toute la famille impériale. Il nous a demandé

notre avis; nous différions; les uns l'approuvaient, présentaient ce spectacle de famille comme fort moral pour le public et propre à produire le meilleur effet sur son esprit; c'était d'ailleurs, disaient-ils, un moyen pour chaque individu de voir son souverain : d'autres le combattaient, objectant qu'il y avait dans cette cérémonie quelque chose d'idole et de féodal, de badauderie et de servilité qui n'était plus dans nos mœurs ni dans leur dignité moderne; on pouvait bien aller voir le souverain à l'église ou au spectacle; là, on concourait du moins à ses actes religieux ou l'on prenait part à ses plaisirs; mais, aller le voir manger, c'était se donner un ridicule mutuel : la souveraineté, devenue, ainsi que l'avait si bien dit l'Empereur, une magistrature, ne devait se montrer qu'en pleine activité; accordant des grâces, réparant des torts, expédiant des affaires, passant des revues, et surtout dépouillée des infirmités ou des besoins de l'homme, etc... Son utilité, ses bienfaits, devaient être son nouveau prestige; l'apparition du souverain devait être de tous les instans et inattendue comme la Providence : telle était l'école nouvelle, telle avait été la nôtre.

« Eh bien, disait l'Empereur, il est peut-
» être vrai que les circonstances du temps au-
» raient dû borner cette cérémonie au prince

» impérial et seulement au temps de sa jeunesse ;
» car c'était l'enfant de toute la nation, il devait
» donc appartenir dès-lors à tous les sentimens,
» à tous les yeux. »

Au retour de l'île d'Elbe, l'Empereur disait avoir eu la pensée de dîner chaque dimanche dans la galerie de Diane, au milieu de quatre ou cinq cents convives; ce qui eût été sans doute, disait-il, d'un immense effet sur le public, surtout au moment du Champ de Mai, lors de la réunion des députés des départemens à Paris; mais la rapidité et l'importance des affaires l'en empêchèrent : il craignit aussi peut-être qu'on ne vît, dans cette mesure, une trop grande affectation de popularité, et que les ennemis du dehors ne la transformassent en crainte de sa part.

On est dans l'habitude, disait l'Empereur, de citer l'influence du ton et des manières de la cour sur celles d'une nation ; il était loin d'avoir obtenu aucun résultat à ce sujet, mais c'était le vice des circonstances et de plusieurs combinaisons inaperçues : il y avait beaucoup réfléchi et il pensait qu'il l'eût obtenu avec le temps.

« La cour, continuait-il, prise collective-
» ment, n'exerce point cette influence; ce n'est
» que parce que ses élémens, ceux qui la com-

» posent, vont propager, chacun dans sa sphère
» d'activité, ce qu'ils ont puisé à la source com-
» mune : le ton de la cour n'arrive donc à toute
» une nation qu'au travers des sociétés intermé-
» diaires. Or, nous n'avions pas de société,
» nous ne pouvions point encore en avoir. Les
» sociétés, ces réunions pleines de charmes, où
» l'on jouit si bien des avantages de la civilisa-
» tion, disparaissent subitement devant les ré-
» volutions et ne se rétablissent qu'avec lenteur
» après la tempête. Les bases indispensables
» de la société sont l'oisiveté et le luxe; or nous
» étions encore tous dans l'agitation, et les gran-
» des fortunes n'étaient pas encore bien établies.
» Un grand nombre de spectacles, une foule
» d'établissemens publics, présentaient d'ail-
» leurs des plaisirs plus faciles, moins gênans,
» plus vifs. La génération des femmes du jour
» était jeune, elles aimaient mieux courir et se
» montrer en public que de demeurer chez elles
» et de se composer un cercle rétréci. Mais elles
» auraient vieilli, disait-il, et avec un peu de
» temps et de repos toutes les choses eussent
» repris leur allure naturelle. Et puis encore,
» observait-il, ce serait peut-être une erreur que
» de juger d'une cour moderne par le souvenir
» des cours anciennes : les cours anciennes
» étaient véritablement la puissance; on disait

» la cour et la ville. Aujourd'hui, si l'on voulait
» parler juste, on était obligé de dire la ville et
» la cour. Les seigneurs féodaux, depuis qu'ils
» avaient perdu leur pouvoir, cherchaient en
» dédommagement leurs jouissances. Les sou-
» verains, eux-mêmes, semblaient désormais
» soumis à cette loi : le trône avec nos idées li-
» bérales, cessait insensiblement d'être une sei-
» gneurie et devenait purement une magistra-
» ture; le prince, n'ayant plus qu'une représen-
» tation morale toujours triste et ennuyeuse à la
» longue, devait chercher à s'y dérober pour
» venir, en simple citoyen, prendre sa part des
» charmes de la société. »

Parmi une grande quantité de mesures nouvelles projetées par l'Empereur pour un avenir plus tranquille, son idée favorite avait été, la paix obtenue et le repos conquis, de ne plus vivre que pour les épurations administratives et les améliorations locales, de se voir en tournées perpétuelles dans les départemens : il eût visité et non parcouru, campé et non voyagé; il eût fait usage de ses propres chevaux, se fût entouré de l'Impératrice, du Roi de Rome, de toute sa cour. Toutefois il eût voulu que ce grand attirail n'eût été onéreux à personne, mais plutôt un bienfait pour tous : une tenture des Gobelins et tous les accessoires, traînés à sa suite, eussent

meublé, décoré ses stations. Les autres personnes de la cour, disait-il, eussent été loger à la craie chez les bourgeois, qui eussent regardé leurs hôtes comme un bienfait plutôt qu'un fardeau, parce qu'ils eussent toujours été pour eux la certitude de quelqu'avantage ou de quelques faveurs. «C'est-là, continuait-il, que j'eusse » pu, dans chaque lieu, prévenir les fraudes, » châtier les dilapidateurs; ordonner des édifi- » ces, des ponts, des chemins, dessécher des » marais, fertiliser des terres, etc.... Si le ciel » alors, continuait-il, m'eût accordé quelques » années, assurément j'aurais fait de Paris la » capitale de l'univers; et de toute la France » un véritable roman. » Il répétait souvent ces dernières paroles : que de gens l'auront dit déjà ou le répéteront avec lui!

Mardi 6.

Jeu d'échecs venu de la Chine. — Présentation des capitaines de la flotte de la Chine.

L'Empereur est monté à cheval à sept heures; il m'a dit d'appeler mon fils pour nous accompagner, c'était une grande faveur. Durant notre promenade l'Empereur est descendu cinq ou six fois pour regarder, à l'aide d'une lunette, des vaisseaux qui étaient en vue; il en a reconnu

un pour être Hollandais : les trois couleurs sont toujours pour nous un objet de sentiment et de vive émotion. Dans une de ses stations, le cheval le plus fringant de la bande s'est échappé, il a fallu le poursuivre long-temps; mon fils a gagné ses éperons, il l'a ramené triomphant, et l'Empereur a observé que dans un tournoi ce serait une victoire.

Au retour, l'Empereur a déjeûné à l'ombre; il nous a retenus tous.

Avant et après le déjeûner l'Empereur a causé avec moi seul à l'écart d'objets sérieux et que je ne puis confier au papier.

La chaleur était devenue forte, il s'est retiré. Il était quatre heures et demie quand il m'a fait rappeler, sa toilette se finissait. Le docteur lui a apporté un jeu d'échecs, qu'il avait été acheter à bord des bâtimens chinois; l'Empereur en avait désiré un. Celui-ci avait été payé 30 napoléons : il était l'objet de l'admiration du bon docteur, et pourtant rien ne semblait plus ridicule à l'Empereur : toutes les pièces, au lieu de ressembler aux nôtres, étaient de grosses et lourdes images de leurs noms; ainsi, un cavalier y était armé de toutes pièces, et la tour reposait sur un énorme éléphant, etc. L'Empereur n'a pu s'en servir, disant plaisamment qu'il lui faudrait une grue pour faire mouvoir chaque pièce.

Cependant autour du jardin rôdaient encore beaucoup d'officiers ou des employés des bâtimens de la Chine. Leur curiosité, quelques heures auparavant, les avait portés à pénétrer chez nous; nous avions été littéralement envahis dans nos chambres. L'un disait que l'orgueil de sa vie serait d'avoir vu Napoléon; l'autre, qu'il n'oserait pas se présenter devant sa femme en Angleterre, s'il ne pouvait lui dire qu'il avait été assez heureux pour apercevoir ses traits; l'autre, qu'il abandonnerait tous les bénéfices de son voyage pour un seul coup-d'œil, etc.

L'Empereur les a fait approcher; il serait difficile de rendre leur satisfaction et leur joie : ils n'avaient pas osé autant prétendre ni espérer. L'Empereur leur a fait, suivant son usage, de nombreuses questions sur la Chine, son commerce, ses habitans; leurs rapports, leurs mœurs, les missionnaires, etc. Il les a gardés plus d'une demi-heure avant de les congédier. A leur départ nous lui peignions l'enthousiasme dont ces officiers nous avaient rendus les témoins, nous lui racontions tout ce qu'ils avaient laissé échapper à son sujet. « Je le crois bien, dit-il; vous » ne vous apercevez pas qu'ils sont des nôtres. » Tout ce que vous avez vu là est du tiers état » d'Angleterre, les ennemis naturels, sans qu'ils

» s'en rendent peut-être compte à eux-mêmes, » de leur vieille et insolente aristocratie. »

Au dîner l'Empereur a peu mangé, il n'était pas bien : après le café il a essayé une partie d'échecs, mais il était trop assoupi et s'est retiré presque aussitôt.

Jeudi 7.

Mystification.

L'Empereur est monté de fort bonne heure à cheval; il m'a dit de nouveau d'appeler mon fils pour l'accompagner. L'Empereur, la veille, en le voyant à cheval, m'avait demandé si je ne le faisais pas apprendre à panser son cheval; que rien n'était plus utile dans la vie, qu'il l'avait particulièrement ordonné dans l'école militaire de Saint-Germain. J'étais fâché qu'une pareille idée m'eût échappé, je la saisis avec ardeur et mon fils encore davantage. Il montait dans ce moment un cheval auquel personne n'avait touché que lui. L'Empereur, à qui je le dis, en parut satisfait et daigna lui faire subir une espèce de petit examen. Notre course a duré près de deux heures et demie, errant constamment autour de Longwood.

Au retour l'Empereur a déjeûné dans le jardin, et nous a tous retenus

Un instant avant de dîner je me suis rendu, comme de coutume, au salon; l'Empereur y jouait une partie d'échecs avec le Grand-Maréchal. Le valet de chambre de service à la porte du salon, est venu me porter une lettre, il y avait dessus : *très-pressé*. Par respect pour l'Empereur je me cachais pour essayer de la lire; elle était en anglais; on y disait que j'avais fait un très-bel ouvrage; qu'il n'était pourtant pas exempt de fautes; que si je voulais les corriger dans une nouvelle édition, nul doute que l'ouvrage n'en valût beaucoup mieux; et sur ce, l'on priait Dieu qu'il m'eût en sa digne et sainte garde. Une pareille lettre excitait ma surprise, un peu ma colère, le rouge m'en était monté au visage; c'était au point que je ne m'étais pas donné le temps d'en considérer l'écriture. En la reparcourant j'ai reconnu la main, malgré la beauté inusuelle de l'écriture, et je n'ai pu m'empêcher d'en rire beaucoup à part. Mais l'Empereur qui me voyait par côté, m'a demandé de qui était la lettre qu'on m'avait remise. J'ai répondu que c'était un écrit qui m'avait imprimé un premier sentiment bien différent de celui qu'il me laisserait. Je le disais si naturellement; la mystification avait été si complète qu'il se mit à rire aux larmes. La lettre était de lui, l'écolier avait voulu se moquer de son maître et s'essayer à ses

dépens. Je garde soigneusement cette lettre ; la gaîté, le style et la circonstance, me la rendent plus précieuse qu'aucun des brevets que l'Empereur eût pu me donner au temps de sa puissance.

Vendredi 8.

L'Empereur en état d'employer son anglais. — Sur la médecine. — Corvisard. — Définition. — Sur la peste. — Médecine de Babylone.

L'Empereur n'avait pas dormi de la nuit; dans son insomnie il s'était amusé à m'écrire une nouvelle lettre en anglais; il me l'a envoyée cachetée, j'en ai corrigé les fautes, et lui ai répondu, en anglais aussi, par le retour du courrier; il m'a fort bien compris; ce qui l'a convaincu de ses progrès, et lui a prouvé qu'il pourrait désormais, à toute rigueur, correspondre dans sa nouvelle langue.

Depuis près de quinze jours le général Gourgaud était malade, son incommodité avait tourné en dyssenterie très-maligne qui donnait des inquiétudes; l'amiral venait de lui envoyer le médecin du Northumberland (le docteur Warden); l'Empereur le fit retenir à dîner. Durant tout le repas, et long-temps après, la conversation fut exclusive sur la médecine, tantôt gaie, tantôt sérieuse et profonde. L'Empereur était en bonne

humeur, un mot n'attendait pas l'autre; il accablait le docteur de questions, d'argumens spirituels et subtils qui l'embarrassaient fort; celui-ci n'y voyait que du feu; si bien qu'après le dîner, il me prit à part pour me demander comment il se faisait que l'Empereur fût si fort sur ces matières; il ne doutait pas qu'elles ne fussent l'objet de ses conversations familières. « Pas plus que toute autre chose, lui disais-je » avec vérité, mais c'est qu'il est peu de sujets » qui soient étrangers à l'Empereur, et qu'il les » traite tous d'une manière neuve et piquante. »

L'Empereur ne croit point à la médecine ni à ses remèdes, dont il ne fait aucun usage. « Doc- » teur, disait-il, notre corps est une machine à » vivre, il est organisé pour cela, c'est sa na- » ture; laissez-y la vie à son aise, qu'elle s'y » défende elle-même, elle fera plus que si vous » la paralysiez en l'encombrant de remèdes. » Notre corps est comme une montre parfaite » qui doit aller un certain temps; l'horloger n'a » pas la faculté de l'ouvrir, il ne peut la manier » qu'à tâtons et les yeux bandés. Pour un qui, » à force de la tourmenter, à l'aide d'instrumens » biscornus, vient à bout de lui faire du bien, » combien d'ignorans la détruisent, etc.... »

L'Empereur ne reconnaissait donc d'utilité à la médecine que dans certains cas assez rares,

dans des maladies connues, consacrées par le temps et l'expérience; et il comparait alors l'art du médecin à celui de l'ingénieur dans les siéges réguliers où les maximes de Vauban, les règles de l'expérience, ont soumis tous les hasards à des lois connues. Aussi d'après ces principes, l'Empereur avait-il conçu l'idée d'une loi qui n'eût permis à la masse des médecins en France que l'usage des remèdes innocens, et qui leur eût interdit celui des remèdes *héroïques*, c'est-à-dire qui peuvent donner la mort, à moins qu'ils ne fissent trois ou quatre mille francs au moins de leur état; ce qui supposait déjà, disait-il, de l'éducation, des connaissances et un certain crédit public. « Cette mesure, disait-il, était certaine-
» ment juste et bienfaisante; toutefois elle était
» encore, dans mes circonstances, hors de saison;
» les lumières n'étaient pas encore assez généra-
» lement répandues: nul doute que la masse du
» peuple n'eût vu qu'un acte de tyrannie dans
» la loi qui pourtant le dérobait à ses bour-
» reaux. »

L'Empereur avait souvent entrepris sur la médecine le célèbre Corvisard, son médecin. Celui-ci, à part l'honneur de son corps et de ses collègues, lui confessait avoir à-peu-près les mêmes opinions, et les mettait même en pratique. Il était très-ennemi des remèdes, les em-

ployait fort peu : l'Impératrice Marie-Louise souffrant beaucoup dans sa grossesse, et le tourmentant pour être soulagée, il lui donnait malicieusement des pilules de mie de pain qui ne laissaient pas que de lui faire beaucoup de bien, disait-elle.

L'Empereur disait qu'il avait amené Corvisard à avouer que la médecine était une ressource privilégiée, qu'elle pouvait faire du bien aux riches; mais qu'elle était le fléau des pauvres. « Mais ne croyez-vous pas, disait l'Empereur, » que, vu l'incertitude de la médecine en elle- » même et l'ignorance des mains qui l'emploient, » ses résultats, pris en masse, sont plus funestes » aux peuples qu'utiles! » Corvisard en convenait franchement. « Mais vous-même n'avez-vous » jamais tué personne? disait l'Empereur; c'est- » à-dire n'est-il pas des malades qui sont morts » évidemment de vos remèdes! — Sans doute, » répondait Corvisard, mais je ne dois pas l'a- » voir plus sur la conscience que Votre Majesté » qui aurait fait périr des cavaliers, non parce » qu'elle aurait ordonné une mauvaise manœu- » vre; mais parce qu'il s'est trouvé, sur leur » route, un fossé, un précipice qu'elle n'avait » pu voir, etc. »

De là, l'Empereur est passé à des problêmes et des définitions qu'il proposait au docteur.

« Qu'est-ce que la vie, lui disait-il? Quand et » comment la recevons-nous? tout cela est-il » autre chose encore que mystère? »

Puis il définissait la folie innocente, une lacune ou divagation de jugement entre des idées justes et leur application : un fou mange des raisins dans une vigne qui n'est pas la sienne, et répond aux reproches du propriétaire : « Nous » sommes deux ici, le soleil nous voit, donc j'ai » le droit de manger des raisins. » Le fou terrible était celui chez qui cette lacune ou divagation de jugement s'exerçait entre des idées et des actes : c'était celui qui coupait la tête d'un homme endormi, et se cachait derrière une haie pour jouir de l'embarras du corps mort, lorsqu'il viendrait à se réveiller.

L'Empereur demandait encore au docteur quelle était la différence entre le sommeil et la mort, et il y répondait lui-même en disant que le sommeil était la suspension momentanée des facultés sur lesquelles notre volonté exerce son pouvoir, et la mort, la suspension durable, non-seulement de ces mêmes facultés; mais encore de celles sur lesquelles notre volonté est sans pouvoir.

De là, la conversation est tombée sur la peste. L'Empereur soutenait qu'elle se prenait par l'aspiration aussi bien que par le contact; il disait

que son plus grand danger et sa plus grande propagation était dans la crainte; son siége principal, dans l'imagination : en Égypte tous ceux dont elle était frappée périssaient. La défense, le remède le plus sage était le courage moral. Il avait impunément touché, disait-il, des pestiférés à Jaffa, et sauvé beaucoup de monde en trompant les soldats pendant plus de deux mois sur la nature du mal : ce n'était pas la peste, leur avait-on dit, mais une fièvre à bubons; de plus il avait observé que le meilleur moyen d'en préserver l'armée avait été de la mettre en marche, et de lui donner beaucoup de mouvement : la distraction et la fatigue, s'étaient trouvées les plus sûres garanties, etc. (*)

L'Empereur disait encore au docteur : « Si Hip-

(*) On trouve dans les Mémoires de M. Larrey, comme phénomène, ou du moins comme chose très-remarquable, que la force des circonstances, dans la retraite de Saint-Jean-d'Acre ayant fait réduire la nourriture des malades à quelques simples galettes de biscuits, et leur pansement à de l'eau saumâtre, ces malades ont traversé 60 lieues de désert sans accidens, et avec de tels avantages que la plupart se sont trouvés guéris lorsqu'ils ont revu l'Égypte. Il attribue cette espèce de prodige à l'exercice direct ou indirect, aux chaleurs sèches du désert, et surtout à la joie de retrouver un pays qui était devenu pour les soldats une espèce de nouvelle patrie.

» pocrate entrait tout-à-coup dans votre hôpital, » ne serait-il pas bien étonné? adopterait-il vos » maximes et vos mesures? ne vous réprouve- » rait-il pas? Vous même entendriez-vous son » langage? vous comprendriez-vous l'un et l'au- » tre? » Et il terminait enfin par vanter gaîment la médecine de Babylone, où l'on exposait les malades à la porte et où les parens, assis auprès d'eux, arrêtaient les passans pour leur demander s'ils avaient jamais eu pareille chose et ce qui les avait guéris. On avait du moins la certitude, disait-il, d'éviter ceux que les remèdes avaient tués.

Samedi 9.

J'étais à déjeûner avec l'Empereur, après la leçon d'anglais, lorsqu'on m'a apporté une lettre de ma femme qui m'a rempli de joie et de reconnaissance. Elle me mandait que la crainte, ni la fatigue, ni la distance ne sauraient l'empêcher de venir me rejoindre, qu'elle n'aurait de bonheur qu'auprès de moi; qu'elle n'attendait que la saison Dévouement admirable! bien supérieur à tout le nôtre ici, en ce qu'il s'exécute, aujourd'hui de sa part, en toute connaissance de cause. Je ne pense pas qu'on puisse avoir la barbarie de la refuser en Angleterre : que sollicite-t-elle? des grâces, une faveur? non; elle

demande de partager un exil, d'aller sur un roc abandonné, remplir un devoir, et témoigner sa tendresse. Que j'étais loin du juger du cœur et de l'ame de ceux qui nous tenaient! Mme de Las Cases s'est vue constamment repoussée, soit par divers prétextes ou même par le silence. Enfin, et comme pour se débarrasser de son importunité, lord Bathurst lui a fait écrire au commencement de 1817 : « qu'on pourra lui permettre » de se rendre au Cap de Bonne-Espérance » (500 lieues plus loin que Sainte-Hélène), d'où, » si le gouverneur de Sainte-Hélène (sir Hudson-» Lowe) n'y trouve aucune objection, elle pourra » se rendre auprès de son époux. »

J'abandonne sans commentaire cette espèce de mauvaise plaisanterie, à quiconque se sent un cœur d'homme. Cette lettre était venue par la frégate l'Owen-Glendower, qui arrivait du Cap et qui nous a apporté en même temps les journaux d'Europe jusqu'au 4 décembre.

Dimanche 10 au Mardi 12.

Procès de Ney. — Voiture perdue à Waterloo. — Entrevue de Dresde. — Sur l'humeur des femmes. — Princesse Pauline. — Beau mouvement de l'Empereur.

Le temps était tourné à ces mauvaises pluies battantes qui nous permettaient à peine le jar-

din; heureusement nous avions des journaux pour nous occuper. Pour cette fois, j'eus la satisfaction de voir l'Empereur les parcourir sans le secours de personne.

Dans ces papiers se trouvaient beaucoup de détails sur le procès du maréchal Ney, qui se traitait en cet instant. A ce sujet, l'Empereur disait que l'horizon était bien sombre; que ce malheureux Maréchal était certainement en grand péril; que néanmoins il ne fallait pas désespérer encore. « Le Roi se croit sans doute » bien sûr de ses pairs, disait-il; ceux-ci sont » sûrement bien montés, bien résolus, bien » acharnés; eh bien, le plus léger incident, un » vent nouveau, que sais-je; et alors, en dépit » de tous les efforts du Roi, et de ce qu'ils croient » être l'intérêt de leur cause, il peut prendre » tout-à-coup fantaisie à la Chambre des Pairs » de ne pas condamner, et Ney se trouver » sauvé. »

Cela a conduit l'Empereur à s'étendre sur notre esprit léger, fugitif, changeant. « Tous les » Français, a-t-il dit, sont frondeurs, turbulens; » mais non conspirateurs, encore moins conju- » rés. Leur légèreté est tellement de nature, » leurs variations si subites, qu'on pourrait dire » qu'elles les déshonorent. Ce sont de vraies gi- » rouettes au gré des vents, il est vrai; mais ce

» vice, chez eux, est sans calcul, et voilà leur
» meilleure excuse; du reste, qu'il soit bien en-
» tendu que nous ne parlons ici que de la masse,
» de celle qui compose l'opinion; car les exem-
» ples individuels, au contraire, ont fourmillé
» dans nos derniers temps, et trouvent certaines
» classes d'une abjection dégoûtante.»

C'était cette connaissance du caractère national, continuait l'Empereur, qui l'avait toujours empêché d'avoir fait usage de la haute cour. Elle était dans notre constitution, le conseil d'état en avait même arrêté l'organisation; mais l'Empereur avait senti tout le danger de l'éclat et de l'agitation que répandent toujours de pareils spectacles. « Une telle procédure, disait-
» il, était un véritable appel au public, et deve-
» nait toujours un grand échec à l'autorité, si
» l'accusé l'emportait. Un ministère en Angle-
» terre pouvait bien supporter sans inconvé-
» nient les effets de cet appel perdu; mais un
» souverain, tel que je l'étais, et dans les cir-
» constances où je me trouvais, ne l'aurait pas
» pu sans le plus grand danger pour la chose
» publique; aussi, préférais-je m'en tenir cons-
» tamment aux tribunaux ordinaires. La mal-
» veillance trouva souvent à y redire, et pour-
» tant, de tous ceux qu'il lui plut d'appeler alors
» des victimes, quel est celui, je vous prie, qui

» ait survécu populaire à nos dernières épreu-
» ves? Elles ont pris soin de me justifier, tous
» demeurent flétris dans l'opinion nationale. »

L'Empereur avait réservé pour lire avec moi un article du journal relatif à la voiture qu'il a perdue à Waterloo; la grande quantité d'expressions techniques le lui avait rendu trop difficile. Le journaliste donnait un détail très-circonstancié de cette voiture, et faisait un inventaire très-minutieux de tout ce qui s'y trouvait; il y joignait parfois les réflexions les plus triviales : en mentionnant une petite boîte de liqueur, il observait que l'Empereur ne s'oubliait pas et ne se laissait manquer de rien; en citant certains objets recherchés de son nécessaire, il ajoutait qu'on pouvait voir qu'il faisait sa toilette *comme il faut* (l'expression était en français). Ce dernier mot a produit dans l'Empereur une sensation que n'eût pas excitée sans doute un sujet plus important. « Mais, me dit-il avec une espèce de dé-
» goût mêlé de douleur, ce peuple d'Angleterre
» me croit donc un animal sauvage; l'a-t-on
» amené véritablement jusque-là? ou son prince
» de Galles, espèce de bœuf Apis, m'assure-t-
» on, ne fait-il pas sa toilette comme chacun de
» ceux qui, parmi nous, a quelqu'éducation?...»

Il est certain que j'aurais été fort embarrassé de lui expliquer ce qu'avait voulu dire le jour-

naliste. Du reste, il est connu que l'Empereur est la personne du monde qui mettait le moins de prix à ses aises, et s'en occupait le moins ; mais aussi, et il se plaît à le confesser, il n'en fut jamais pour qui le dévouement et les soins des serviteurs en réunît davantage. Comme il mangeait à des heures très-irrégulières, on trouvait le secret, dans ses courses et ses voyages, d'avoir son dîner, fort ressemblant à celui des Tuileries, toujours prêt à deux pas de lui. Il n'avait qu'à parler et il se trouvait servi; c'était magique, disait-il lui-même. Durant quinze ans il a bu constamment un même vin de Bourgogne (Chambertin), qu'il aimait et qu'on croyait lui être salutaire ; ce vin se retrouvait pour lui dans toute l'Allemagne, au fond de l'Espagne, partout, jusqu'à Moscow, etc., etc., etc.; et il est vrai de dire que les arts, le luxe, le raffinement de l'élégance et du bon goût se disputaient, comme à son insu, autour de lui, pour lui ménager quelques jouissances. Le journaliste anglais décrivait donc une infinité d'objets qui étaient dans la voiture sans doute, mais dont l'Empereur n'avait pas la moindre connaissance, bien qu'il ne s'en étonnait nullement, disait-il.

Le mauvais temps, qui continuait de commander notre réclusion, n'a pas influé sur l'humeur de l'Empereur, qui précisément ces jours-

ci, a montré plus d'abandon, a été plus causeur que de coutume. Il a parlé longuement, et dans les plus grands détails de la fameuse entrevue de Dresde. Voici ce que j'en extrais :

Cette entrevue a été l'époque de la plus haute puissance de Napoléon ; il y a paru *le Roi des Rois ;* il en était à être obligé de témoigner qu'il fallait qu'on s'occupât de l'Empereur d'Autriche, son beau-père. Ce souverain, non plus que le roi de Prusse, n'avaient pas de Maison à leur suite ; Alexandre n'en avait pas eu davantage à Tilsitt ou à Erfurt. Là, comme à Dresde, on mangeait chez Napoléon. Ces Cours, disait l'Empereur, étaient mesquines et bourgeoises : c'était lui qui en fixait l'étiquette et y donnait le ton ; il faisait passer François devant lui, et celui-ci en était dans le ravissement. Le luxe de Napoléon et sa magnificence durent le faire paraître un Roi d'Asie : là, comme à Tilsitt, il gorgea de diamans tous ceux qui l'approchèrent. Nous lui apprîmes qu'à Dresde il n'avait pas eu un soldat français autour de lui, et que sa Cour parfois n'avait pas été sans inquiétude sur sa personne. Il avait de la peine à nous croire ; mais nous l'assurions que c'était un fait ; qu'il n'avait eu d'autre garde que les gardes-du-corps saxons. « C'est égal, nous disait-il, alors j'étais » là dans une si bonne famille, avec de si bra-

» ves gens, que j'étais sans risque, tous m'y ai-
» maient; et à l'heure qu'il est je suis sûr que
» le bon Roi de Saxe dit chaque jour un *pater*
» et un *ave* pour moi. J'ai perdu, ajoutait-il,
» les destinées de cette pauvre bonne princesse
» Auguste, et j'ai eu bien tort. Revenant de
» Tilsitt, je reçus à Marienverder, un chambel-
» lan du Roi de Saxe qui me remit une lettre
» de son maître; il m'écrivait : Je viens de rece-
» voir une lettre de l'Empereur d'Autriche qui
» me demande ma fille en mariage, je vous en-
» voie cette lettre pour que vous me disiez la
» réponse que je dois faire? » Je serai sous peu de jours à Dresde, fut la réponse de l'Empereur, et à son arrivée il condamna ce mariage et l'empêcha. « J'ai eu grand tort, répétait-il,
» je craignais que l'Empereur François ne m'en-
» levât le roi de Saxe; mais au contraire, c'est
» la princesse Auguste qui m'eût amené l'Em-
» pereur François, et je ne serais pas ici. »

Napoléon à Dresde travaillait beaucoup, et Marie-Louise, jalouse de profiter des plus petits loisirs de son époux, sortait à peine pour ne pas les perdre. L'Empereur François, qui ne faisait rien et s'ennuyait tout le jour à courir la ville, ne comprenait rien à cette réclusion du ménage; il s'imaginait que c'était pour se donner de la tenue et de l'importance. L'Impératrice d'Au-

triche cherchait beaucoup à faire courir Marie-Louise : elle lui peignait son assiduité comme ridicule. Elle eût volontiers pris des tons de belle-mère avec Marie-Louise, qui n'était pas disposée à le souffrir, leur âge étant à-peu-près le même. Elle venait souvent le matin à la toilette de Marie-Louise fureter dans son luxe et sa magnificence : elle n'en sortait jamais les mains vides. « Le règne de Marie-Louise a été » fort court, disait l'Empereur ; mais elle a dû » bien en jouir ; elle avait la terre à ses pieds. » L'un de nous s'est permis de demander si l'Impératrice d'Autriche n'était pas l'ennemie jurée de Marie-Louise. « Pas autrement, disait l'Em- » pereur, qu'une bonne petite haine de Cour : » de la détestation dans le cœur ; mais gazée » sous des lettres journalières de quatre pages, » pleines de tendressse et de cajoleries. »

L'Impératrice d'Autriche soignait extrêmement Napoléon, avait pour lui une coquetterie toute particulière tant qu'il était présent ; mais sitôt qu'il avait le dos tourné elle ne s'occupait plus qu'à en détacher Marie-Louise, par les insinuations les plus méchantes et les plus malicieuses ; elle était choquée de ne pas réussir à prendre quelqu'empire sur lui. « D'ailleurs elle » a de l'adresse et de l'esprit, disait l'Empereur, » et assez pour embarrasser son mari, qui avait

» acquis la certitude qu'elle en faisait peu de
» cas. Sa figure était agréable, piquante, avait
» quelque chose de tout particulier; c'était une
» *jolie petite religieuse.*

» Quant à l'Empereur François, on connaît
» sa débonnaireté, qui le rend toujours dupe
» des intrigans. Son fils lui ressemblera.

» Le Roi de Prusse, comme caractère privé,
» est un loyal, bon et honnête homme; mais
» dans sa capacité politique, c'est un homme
» naturellement plié à la nécessité : avec lui on
» est le maître tant qu'on a la force et que la
» main est levée.

» Pour l'Empereur de Russie, c'est un homme
» infiniment supérieur à tout cela : il a de l'es-
» prit, de la grâce, de l'instruction, est facile-
» ment séduisant; mais on doit s'en défier : il
» est sans franchise; c'est un vrai *Grec du Bas-*
» *Empire.* Toutefois n'est-il pas sans idéologie
» réelle ou jouée; ce ne serait du reste, après
» tout, que des teintes de son éducation et de
» son précepteur. Croirait-on jamais, disait
» l'Empereur, ce que j'ai eu à débattre avec
» lui. Il me soutenait que l'hérédité était un
» abus dans la souveraineté, et j'ai dû passer
» plus d'une heure et user toute mon éloquence
» et ma logique à lui prouver que cette hérédité
» était le repos et le bonheur des peuples. Peut-

» être aussi me mystifiait-il ; car il est fin, faux,
» adroit, h.....; il peut aller loin. Si je meurs
» ici, ce sera mon véritable héritier en Europe.
» Moi seul pouvais l'arrêter avec son déluge de
» Tartares. La crise est grande et permanente
» pour le continent européen, surtout pour
» Constantinople : il l'a fort désirée de moi. J'ai
» été fort cajolé à ce sujet, mais j'ai constam-
» ment fait la sourde oreille. Cet empire, quel-
» que délabré qu'il parût, devait demeurer no-
» tre point de séparation à tous deux : c'était le
» marais qui empêchait de tourner ma droite.
» Pour la Grèce c'est autre chose! » Et après
s'être arrêté sur ce pays, il a repris : « La Grèce
» attend un libérateur!... Ce serait une belle
» couronne de gloire!... Il inscrira son nom à
» jamais avec ceux d'Homère, Platon et Épami-
» nondas!... Je n'en ai peut-être pas été loin!
» Quand, dans ma campagne d'Italie, j'arrivai
» sur les bords de l'Adriatique, j'écrivis au Di-
» rectoire que j'avais sous mes yeux le royaume
» d'Alexandre!... Plus tard je liai des relations
» avec Aly-Pacha; et quand on nous a saisi
» Corfou, on aura dû y trouver des munitions
» et un équipement complet pour une armée de
» 40 à 50 mille hommes. J'avais fait lever les
» cartes de la Macédoine, de la Servie, de l'Al-
» banie, etc., etc.

» La Grèce, le Péloponèse, du moins, doit » être le lot de la puissance européenne qui » possédera l'Égypte. Ce devait être le nôtre..... » Et puis, au nord, un royaume indépendant, » Constantinople avec ses provinces, pour ser- » vir comme de barrage à la puissance russe : » ainsi qu'on a prétendu le faire à l'égard de la » France, en créant le royaume de la Belgique. »

Dans une autre de ces soirées, l'Empereur déclamait contre l'humeur des femmes : car rien, disait-il, n'annonçait plus chez elles le rang, la bonne éducation, le bon ton, comme l'égalité de leur caractère et le constant désir de plaire. Il ajoutait qu'elles étaient tenues à se montrer toujours maîtresses d'elles-mêmes, à être toujours en scène. Ses deux femmes, observait-il, avaient toujours été ainsi; elles étaient assurément bien différentes dans leurs qualités et leurs dispositions; toutefois elles s'étaient ressemblées tout-à-fait sur ce point. Jamais il n'avait été témoin de la mauvaise humeur de l'une ou de l'autre; toutes deux avaient été constamment occupées à lui plaire, etc.

Quelqu'un a osé lui observer pourtant que Marie-Louise s'était vantée que toutes les fois qu'elle voulait quelque chose, si difficile que ce fût, elle n'avait qu'à pleurer. L'Empereur en a ri; c'était pour lui, disait-il, une découverte. Il

aurait pu le soupçonner de Joséphine; mais il ne le savait pas de Marie-Louise. Et puis, s'adressant à mesdames Bertrand et Montholon : « Vous voi- » là bien, mesdames, leur dit-il, sur certaines » choses, vous êtes toutes les mêmes. »

Il a continué long-temps sur les deux Impératrices, et a répété, suivant sa coutume, que l'une était l'innocence et l'autre les grâces. Il est passé de là à ses sœurs, et surtout s'est arrêté long-temps sur les attraits de la *princesse Pauline*. Il a été convenu que c'était, sans contredit, la plus jolie femme de Paris. L'Empereur disait que les artistes s'accordaient à en faire une véritable Vénus de Médicis; et comme on achevait de détailler ses attraits avec beaucoup d'élégance et de grâces, il a demandé tout-à-coup si une princesse du jour.....

On s'est permis de plaisanter sur l'empire que la princesse Pauline avait pris à l'île d'Elbe sur le général Drouot, dont elle accueillait la cour assidue, en dépit de la différence de ses années et de la sévérité de son visage. La princesse, disait-on, lui avait arraché le secret du départ huit jours d'avance. Il avait renouvelé la faute de Turenne; et à cela l'Empereur disait : « Voilà bien » les femmes et leur pouvoir dangereux! » Sur quoi madame Bertrand s'est récriée que le Grand-Maréchal n'en avait sûrement pas fait autant.

« Madame, lui a répliqué vivement l'Empereur, » avec un sourire, il n'était que votre mari. » Quelqu'un ayant dit ensuite que la princesse Pauline, étant à Nice, avait organisé un fourgon en poste qui arrivait chaque jour de Paris chargé de modes et d'ajustemens, l'Empereur disait : « Si je l'avais su, cela n'eût pas continué long- » temps, elle eût été grondée d'importance. Mais » voilà ce qui arrive, quand on est Empereur » on ne sait jamais ces choses-là. »

A la suite de ces conversations, l'Empereur demanda quelle était la date du mois, c'était le 11 mars. « Eh bien, dit-il, il y a un an aujourd'hui, » c'était un beau jour : j'étais à Lyon, je passais » des revues, j'avais le maire à dîner, qui, par » parenthèse, s'est vanté depuis que c'était le » plus mauvais dîner qu'il eût fait de sa vie. » L'Empereur s'est animé, il marchait à grands pas. « J'étais redevenu une grande puissance! conti- « nua-t-il ; » et il a laissé échapper un soupir qu'il a relevé aussitôt par ces paroles, dont il serait difficile de tracer l'accent et la chaleur : « J'a- » vais fondé le plus bel empire de la terre, et je » lui étais si nécessaire, qu'en dépit de toutes les » secousses dernières, ici, sur mon rocher, je » semble demeurer encore comme le maître de » la France. Voyez ce qui s'y passe, lisez les » journaux, vous le trouverez à chaque ligne.

» Qu'on m'y laisse pénétrer, on verra ce qu'elle » est et ce que je puis! » Et alors que d'idées, que de projets il a développés pour la gloire et le bonheur de la patrie! il a parlé long-temps avec tant d'intérêt et un tel abandon, que nous pouvions oublier les heures, les lieux et les temps. En voici quelque chose :

« Quelle fatalité, disait-il, que l'on ne s'en soit » pas tenu à mon retour de l'île d'Elbe! que » chacun n'ait pas vu que j'étais le plus propre » et le plus nécessaire à l'équilibre et au repos » européens! Mais les rois et les peuples m'ont » craint, ils ont eu tort, et peuvent le payer » chèrement. Je revenais un homme nouveau; » ils n'ont pu le croire, ils n'ont pu imaginer » qu'un homme eût l'ame assez forte pour chan- » ger son caractère, ou se plier à des circons- » tances obligées. J'avais pourtant fait mes preu- » ves et donné quelques gages de ce genre. Qui » ne sait que je ne suis pas un homme à demi- » mesures? J'aurais été franchement le monarque » de la constitution et de la paix, comme j'avais » été celui de la dictature et des grandes entre- » prises.

» Et raisonnons un peu sur ces craintes des » rois et des peuples à mon égard. Quelles pou- » vaient être les craintes des rois? Redoutaient- » ils toujours mon ambition, mes conquêtes, ma

» monarchie universelle? Mais ma puissance et
» mes forces n'étaient plus les mêmes, et puis
» je n'avais vaincu et conquis que dans ma pro-
» pre défense : c'est une vérité que le temps dé-
» veloppera chaque jour davantage. L'Europe
» ne cessa jamais de faire la guerre à la France,
» à ses principes, à moi; et il nous fallait abattre
» sous peine d'être abattus. La coalition exista
» toujours publique ou secrète, avouée ou dé-
» mentie; elle fut toujours en permanence; c'é-
» tait aux alliés seuls à nous donner la paix;
» pour nous, nous étions fatigués: les Français
» s'effrayaient de conquérir de nouveau. Moi-
» même, me croit-on insensible aux charmes du
» repos et de la sécurité, quand la gloire et
» l'honneur ne le veulent pas autrement? Avec
» nos deux Chambres, on m'eût refusé désor-
» mais de passer le Rhin; et pourquoi l'eussé-je
» voulu? Pour ma monarchie universelle? Mais
» je n'ai jamais fait preuve entière de démence;
» or, ce qui la caractérise surtout, c'est la dis-
» proportion entre les vues et les moyens. Si j'ai
» été sur le point d'accomplir cette monarchie
» universelle, c'est sans calcul, et parce qu'on
» m'y a amené pas à pas. Les derniers efforts
» pour y parvenir, semblaient coûter à peine :
» était-il si déraisonnable de les tenter? Mais au
» retour de l'île d'Elbe, une pareille idée, une

» pensée aussi folle, un résultat aussi impos-
» sible, pouvaient-ils entrer dans la tête du
» moins sage des hommes? Les souverains n'a-
» vaient donc rien à craindre de mes armes.

» Redoutaient-ils que je les inondasse de prin-
» cipes anarchiques? Mais ils connaissent par
» expérience mes doctrines sur ce point. Ils
» m'ont vu tous occuper leur territoire; com-
» bien n'ai-je pas été poussé à révolutionner
» leur pays, municipaliser leurs villes; soulever
» leurs sujets. Bien qu'on m'ait salué, en leur
» nom, de *moderne Attila, de Robespierre à che-*
» *val*, tous savent mieux dans le fond de leur
» cœur..... qu'ils y descendent! Si je l'avais été
» je régnerais encore peut-être; mais eux, bien
» sûrement et depuis long-temps, ils ne régne-
» raient plus. Dans la grande cause dont je me
» voyais le chef et l'arbitre, deux systèmes se
» présentaient à suivre: de faire entendre raison
» aux rois par les peuples, ou de conduire à bon
» port les peuples par les rois; mais on sait s'il
» est facile d'arrêter les peuples quand une fois
» ils sont lancés: il était plus naturel de compter
» un peu sur la sagesse et l'intelligence des rois;
» j'ai dû supposer toujours assez d'esprit pour
» de si clairs intérêts; je me suis trompé: ils
» n'ont tenu compte de rien, et, dans leur aveu-
» gle passion, ils ont déchaîné contre moi ce

» que j'avais retenu contre eux. Ils verront!!!

» Enfin, les souverains se trouvaient-ils of-
» fusqués de voir un simple soldat parvenir à
» une couronne ? Redoutaient-ils l'exemple ?
» Mais les solennités, mais les circonstances qui
» ont accompagné mon élévation, mon empres-
» sement à m'associer à leurs mœurs, à m'iden-
» tifier à leur existence, à m'allier à leur sang
» et à leur politique, fermait assez la porte aux
» nouveaux concurrens. Bien plus, si l'on eût
» dû avoir le spectacle d'une légitimité inter-
» rompue, je maintiens qu'il leur était bien plus
» avantageux que ce fût par moi, sorti des rangs,
» que par un prince membre de leur famille;
» car des milliers de siècles s'écouleront avant
» que les circonstances accumulées sur ma tête
» aillent en puiser un autre dans la foule, pour
» reproduire le même spectacle ; tandis qu'il
» n'est pas de souverains qui n'aient, à quelque
» pas de lui, dans son palais, des cousins, des
» neveux, des frères, quelques parens propres
» à imiter facilement celui qui une fois les au-
» rait remplacés.

» D'une autre part, de quoi pouvaient s'ef-
» frayer les peuples? Que je vinsse les ravager,
» leur imposer des chaînes? Mais je revenais le
» Messie de la paix et de leurs droits : cette doc-
» trine nouvelle faisait ma force ; la violer, c'é-

» tait me perdre. Cependant les Français même
» m'ont redouté, ils ont eu l'insanité de discuter
» quand il n'y avait qu'à combattre, de se divi-
» ser quand il fallait à tout prix se réunir. Et
» ne valait-il pas mieux encore courir les dan-
» gers de m'avoir pour maître que de s'exposer
» à subir le joug de l'étranger. N'était-il pas
» plus aisé de se défaire d'un despote, d'un tyran,
» que de secouer les chaînes de toutes les na-
» tions réunies? Et puis d'où leur venait cette
» défiance sur ma personne? parce qu'ils m'a-
» vaient déjà vu concentrer en moi tous les ef-
» forts et les diriger d'une main vigoureuse.
» Mais n'apprennent-ils pas aujourd'hui à leurs
» dépens combien c'était nécessaire. Eh bien,
» le péril fut toujours le même, la lutte terrible
» et la crise imminente. Dans cet état de cho-
» ses la dictature n'était-elle pas nécessaire, in-
» dispensable? Le salut de la patrie me comman-
» dait même de la déclarer ouvertement au re-
» tour de Leipsik. J'eus dû le faire encore au
» retour de l'île d'Elbe. Je manquai de caractère,
» ou plutôt de confiance dans les Français,
» parce que plusieurs n'en avaient plus en moi,
» et c'était me faire grande injure. Si les esprits
» étroits et vulgaires ne voyaient dans tous mes
» efforts que le soin de ma puissance, les esprits
» larges n'auraient-ils pas dû démontrer que,
» dans les circonstances où nous nous trouvions,

» ma puissance et la patrie ne faisaient qu'un ? Fal-
» lait-il donc de si grands malheurs sans remèdes
» pour pouvoir me faire comprendre ? L'histoire
» me rendra plus de justice, elle me signalera,
» au contraire, comme l'homme des abnégations
» et du désintéressement. De quelles séductions
» ne fus-je pas l'objet à l'armée d'Italie ? L'An-
» gleterre m'offrit d'être Roi de France lors du
» traité d'Amiens. Je repoussai la paix de Châ-
» tillon, je dédaignai toute stipulation person-
» nelle à Waterloo : pourquoi ? C'est que rien
» de tout cela n'était la patrie, et je n'avais d'au-
» tre ambition que la sienne ; celle de sa gloire,
» de son ascendant, de sa majesté. Et aussi
» voilà pourquoi, en dépit de tant de malheurs,
» je demeure si populaire parmi les Français.
» C'est une espèce d'instinct, d'arrière-justice
» de leur part.

» Qui sur la terre eut plus de trésors à sa dis-
» position ? J'ai eu plusieurs centaines de mil-
» lions dans mes caves, plusieurs autres centai-
» nes composaient mon domaine de l'extraordi-
» naire : tout cela était mon bien. Que sont-ils
» devenus ? Ils se sont fondus dans les besoins
» de la patrie. Qu'on me considère ici, je demeure
» nu sur mon roc ! Ma fortune était toute dans
» celle de la France ! Dans la situation extraor-
» dinaire où le sort m'avait élevé, mes trésors

» étaient les siens, je m'étais identifié sans ré-
» serve avec ses destinées. Quel autre calcul eût
» pu m'atteindre si haut? M'a-t-on jamais vu
» m'occuper de moi? Je ne me suis jamais
» connu d'autres jouissances, d'autres richesses
» que celles du public. C'est au point que quand
» Joséphine, qui avait le goût des arts, venait
» à bout, à la faveur de mon nom, de s'empa-
» rer de quelques chefs-d'œuvre, bien qu'ils
» fussent dans mon palais, sous mes yeux,
» dans mon ménage, je m'en trouvais comme
» blessé, et je me croyais volé : *Ils n'étaient*
» *pas au Muséum.*

» Ah! sans doute le peuple français a beau-
» coup fait pour moi! plus qu'on ne fit jamais
» pour un homme! Mais aussi qui fit jamais au-
» tant pour lui! qui jamais s'identifia de la sorte
» avec lui!

» Mais revenons. Après tout encore, quelles
» pouvaient être ses craintes! Les Chambres et
» la constitution nouvelle n'étaient-elles pas dé-
» sormais des garanties suffisantes? Ces actes
» additionnels, contre lesquels on s'est tant
» élevé, ne portaient-ils pas en eux-mêmes tous
» les correctifs, les remèdes absolus? Comment
» les eussé-je violés? Je n'avais pas à moi seul
» des millions de bras, je n'étais qu'un homme;
» l'opinion m'élevait de nouveau, l'opinion pou-

» vait m'abattre de même; et, à côté de ce pé-
» ril, qu'avais-je à gagner?

» Mais autour de nous, je reviens à celle-là
» surtout, à l'Angleterre. Quelles pouvaient
» être ses craintes, ses motifs, ses jalousies? On
» se le demande en vain. Avec notre constitu-
» tion nouvelle, nos deux Chambres, n'avions-
» nous pas désormais embrassé sa religion? N'est-
» ce donc pas là un moyen sûr de nous enten-
» dre, de faire désormais cause commune? Les
» caprices, les passions des gouvernemens une
» fois enchaînés, les intérêts des peuples mar-
» chent sans obstacle dans leur route naturelle.
» Qu'on regarde les négocians des nations op-
» posées: ils continuent de s'entendre et de faire
» leurs affaires, bien que leurs gouvernemens
» guerroyent. Les deux peuples en étaient arri-
» vés là. Grâce à leurs parlemens respectifs,
» chacun fût devenu la garantie de l'autre; et
» saura-t-on jamais jusqu'à quel point pouvait
» se porter l'union des deux peuples, et celle
» de leurs intérêts; les combinaisons nouvelles
» qu'il était possible de mettre en œuvre? Ce
» qu'il y a de certain, c'est qu'avec l'établisse-
» ment de nos Chambres et de notre constitu-
» tion, les ministres d'Angleterre ont tenu dans
» leurs mains la gloire et la prospérité de leur
» patrie, les destinées et le bien-être du monde.

» Si j'eusse battu l'armée anglaise et gagné ma
» dernière bataille, j'eusse causé un grand et
» heureux étonnement : le lendemain je propo-
» sais la paix, et pour le coup c'eût été moi qui
» aurais prodigué les avantages à pleines mains!
» Au lieu de cela, peut-être les Anglais seront-
» ils réduits à pleurer un jour d'avoir vaincu à
» Waterloo!!!

» Je le répète, les peuples et les rois ont eu
» tort, j'avais retrempé les trônes; j'avais re-
» trempé la noblesse inoffensive; et les trônes
» et la noblesse peuvent se trouver de nouveau
» en péril. J'avais consacré, fixé les limites rai-
» sonnables des droits des peuples, et les ré-
» clamations vagues, absolues, et immodérées,
» peuvent renaître.

» Mon retour et mon maintien sur le trône,
» mon adoption franche, cette fois de la part
» des souverains, jugeaient définitivement la
» cause des rois et des peuples : tous les deux
» l'avaient gagnée. Aujourd'hui on la remet en
» question : tous deux peuvent la perdre. On
» pouvait avoir tout fini, on peut avoir tout à
» reprendre; on a pu se garantir un calme long
» et assuré, commencer à jouir; et au lieu de
» cela, il peut suffire d'une étincelle pour rame-
» ner une conflagration universelle! Pauvre et
» triste humanité! »

Attaché comme je le suis aux paroles et aux opinions que j'ai recueillies de Napoléon sur son roc, et bien que parfaitement convaincu, persuadé, de toute leur sincérité, je n'en éprouve pas moins une jouissance indicible toutes les fois qu'une contre-épreuve vient m'en démontrer la vérité; et je dois dire que je goûte ce bonheur toutes les fois que je rencontre les occasions de ces contre-épreuves.

On vient de lire le morceau remarquable ci-dessus, dans lequel Napoléon exprime ses idées, ses intentions, ses sentimens. Quels prix ces paroles, recueillies à Sainte-Hélène, n'acquièrent-elles pas en les voyant reproduites en Europe, à 2 milles lieues, par un écrivain célèbre, qui lui-même, avec une nuance différente d'opinion, et dans un tout autre temps, les reçut de la même bouche! Quelle heureuse circonstance pour l'histoire! Je ne puis m'empêcher, du reste, de produire ici ce morceau de M. Benjamin Constant, soit à cause du mérite intrinsèque des paroles, qu'à cause du poids qu'elles acquièrent du publiciste distingué qui nous les donne, et enfin aussi par tout le plaisir que j'éprouve à les voir coïncider si bien avec ce que j'ai recueilli moi-même sur un autre hémisphère. Ce sont les mêmes intentions, le même fonds de pensée, les mêmes sentimens.

« Je me rendis aux Tuileries, dit M. Benjamin Constant dans son écrit, je trouvai Bonaparte seul. Il commença le premier la conversation, elle fut longue : je n'en donnerai qu'une analyse; car je ne me propose pas de mettre en scène un homme malheureux. Je n'amuserai point mes lecteurs aux dépens de la puissance déchue ; je ne livrerai point à la curiosité malveillante celui que j'ai servi par un motif quelconque, et je ne transcrirai de ses discours que ce qui sera indispensable, mais, dans ce que j'en transcrirai, je rapporterai ses propres paroles.

» Il n'essaya de me tromper ni sur ses vues, ni sur l'état des choses. Il ne se présenta point comme corrigé par les leçons de l'adversité; il ne voulut point se donner le mérite de revenir à la liberté par inclination; il examina froidement dans son intérêt, avec une impartialité trop voisine de l'indifférence, ce qui était possible et ce qui était préférable.

« La nation, me dit-il, s'est reposée douze ans » de toute agitation politique ; et depuis une an- » née elle se repose de la guerre : ce double re- » pos lui a rendu un besoin d'activité. Elle veut, » ou croit vouloir une tribune et des assem- » blées : elle ne les a pas toujours voulues. Elle » s'est jetée à mes pieds quand je suis arrivé au

» gouvernement; vous devez vous en souvenir,
» vous, qui essayâtes de l'opinion. Où était votre
» appui, votre force? Nulle part. J'ai pris moins
» d'autorité que l'on ne m'invitait à en prendre....
» Aujourd'hui tout est changé. Un gouverne-
» ment faible, contraire aux intérêts nationaux,
» a donné à ces intérêts l'habitude d'être en dé-
» fense et de chicaner l'autorité. Le goût des
» constitutions, des débats, des harangues, pa-
» raît revenir.... Cependant ce n'est que la mi-
» norité qui le veut, ne vous y trompez pas. Le
» peuple, ou si vous l'aimez mieux, la multi-
» tude, ne veut que moi; vous ne l'avez pas vue
» cette multitude se pressant sur mes pas; se
» précipitant du haut des montagnes, m'appe-
» lant, me cherchant, me saluant. * A ma ren-

---

* *Note de M. B. C.* Bonaparte mettait un grand prix à prouver que son retour n'avait pas été un mouvement militaire. Je suis fâché de n'avoir pas avec moi six pages qu'il avait écrites ou dictées à ce sujet, et qu'il avait soigneusement corrigées. Il me les remit lors de la communication que je rapporte ici. Il désirait que je répondisse à lord Castlereagh, qui avait dans une harangue au parlement, attribué tout son succès à l'armée.

Ne voulant rien écrire avant que d'être sûr que ce n'était pas un despote que je rendais à la France, je me refusai à ce travail; et, en 1815, je confiai l'esquisse

» trée de Cannes ici, je n'ai pas conquis, j'ai ad-
» ministré..... Je ne suis pas seulement, comme
» on l'a dit, l'Empereur des soldats, je suis ce-
» lui des paysans, des plébéiens, de la France....
» Aussi, malgré tout le passé, vous voyez le peu-
» ple revenir à moi : il y a sympathie entre nous.
» Ce n'est pas comme avec les privilégiés; la no-
» blesse m'a servi, elle s'est lancée en foule dans
» mes anti-chambres; il n'y a pas de places
» qu'elle n'ait acceptées, demandées, sollici-
» tées. J'ai eu des *Montmorenci*, des *Noailles*,
» des *Rohan*, des *Beauveau*, des *Mortemart*.
» Mais il n'y a jamais eu analogie. Le cheval
» faisait des courbettes, il était bien dressé,
» mais je le sentais frémir. Avec le peuple, c'est
» autre chose : la fibre populaire répond à la
» mienne; je suis sorti des rangs du peuple, ma
» voix agit sur lui. Voyez ces conscrits, ces fils
» de paysans; je ne les flattais pas, je les traitais
» durement : ils ne m'entouraient pas moins,
» ils n'en criaient pas moins *vive l'Empereur!*

---

que Napoléon m'avait remise à un de mes amis qui partit pour l'Angleterre, d'où j'ai négligé jusqu'à présent de la faire revenir. Il y avait beaucoup de chaleur, des expressions bizarres, mais fortes; une grande rapidité de pensée, et quelques traits d'une véritable éloquence.

» C'est qu'entre eux et moi il y a même nature ;
» ils me regardent comme leur soutien, leur
» sauveur contre les nobles..... Je n'ai qu'à faire
» un signe, ou plutôt détourner les yeux, les
» nobles seront massacrés dans toutes les pro-
» vinces. Ils ont si bien manœuvré depuis six
» mois! ..... Mais je ne veux pas être le roi d'une
» *Jacquerie*. S'il y a des moyens de gouverner
» par une constitution, à la bonne heure.... J'ai
» voulu l'empire du monde; et, pour me l'assu-
» rer, un pouvoir sans bornes m'était nécessaire.
» Pour gouverner la France seule, il se peut
» qu'une constitution vaille mieux.... J'ai voulu
» l'empire du monde, et qui ne l'aurait pas
» voulu à ma place? Le monde m'invitait à le
» régir : souverains et sujets se précipitaient à
» l'envi sous mon sceptre. J'ai rarement trouvé
» de la résistance en France; mais j'en ai pour-
» tant rencontré davantage dans quelques Fran-
» çais obscurs et désarmés, que dans tous ces
» rois, si fiers aujourd'hui de n'avoir plus un
» homme populaire pour égal... Voyez donc ce
» qui vous semble possible. Apportez-moi vos
» idées. Des élections libres? des discussions pu-
» bliques? des ministres responsables, la liberté?
» je veux tout cela.... La liberté de la presse
» surtout : l'étouffer est absurde : je suis con-
» vaincu sur cet article... Je suis l'homme du

» peuple, si le peuple veut réellement la li-
» berté, je la lui dois; j'ai reconnu sa souverai-
» neté, il faut que je prête l'oreille à ses volon-
» tés, même à ses caprices. Je n'ai jamais voulu
» l'opprimer pour mon plaisir. J'avais de grands
» desseins : le sort en a décidé; je ne suis plus
» un conquérant, je ne puis plus l'être. Je sais
» ce qui est possible et ce qui ne l'est pas; je n'ai
» plus qu'une mission : relever la France et lui
» donner un gouvernement qui lui convienne....
» Je ne hais point la liberté; je l'ai écartée lors-
» qu'elle obstruait ma route; mais je la com-
» prends, j'ai été nourri dans ses pensées.....
» Aussi bien l'ouvrage de quinze années est dé-
» truit; il ne peut se recommencer. Il faudrait
» vingt ans et 2 millions d'hommes à sacrifier....
» D'ailleurs, je désire la paix, et je ne l'obtien-
» drai qu'à force de victoires. Je ne veux pas
» vous donner de fausses espérances : je laisse
» dire qu'il y a des négociations : il n'y en a point.
» Je prévois une lutte difficile, une longue
» guerre. Pour la soutenir il faut que la nation
» m'appuie; mais en récompense elle exigera de
» la liberté : elle en aura. ... La situation est
» neuve. Je ne demande pas mieux que d'être
» éclairé. Je vieillis : l'on n'est plus à 45 ans ce
» qu'on était à 30. Le repos d'un Roi constitu-

» tionnel peut me convenir. Il conviendra plus » sûrement encore à mon fils. ».

(*Minerve française*, 94e liv. *tome* VIII, 11me *lettre sur les cent jours*, *par* M. B. CONSTANT.)

Mercredi 13.

L'Empereur a fait dire au Grand-Maréchal d'écrire à l'Amiral pour savoir si une lettre que lui, Napoléon, écrirait au Prince Régent, lui serait envoyée. Vers 4 heures, le sous-gouverneur Skelton et sa femme ont fait demander à présenter leurs hommages à l'Empereur. Il les a reçus, les a menés promener dans le jardin et les a fait ensuite monter en calèche avec lui. Le temps avait été fort brumeux toute la journée. Dans une éclaircie, nous avons vu tout à coup une corvette ou frégate fort près entrant à pleines voiles.

Jeudi 14.—Vendredi 15.

Injure à l'Empereur et au prince de Galles. — Exécution de Ney. — Evasion de Lavalette.

Nous avons reçu la réponse de l'Amiral. Après avoir commencé, selon son protocole ordinaire, par dire qu'il ne connaissait personne du nom d'Empereur à Sainte-Hélène, il marquait qu'il

enverrait la lettre de l'Empereur au Prince Régent, sans doute; mais qu'il s'en tiendrait à la lettre de ses instructions, qui portait de ne laisser partir aucun papier pour l'Angleterre qu'il n'eût été ouvert.

Cette lettre, il faut l'avouer, nous jeta dans une grande surprise : la partie des instructions citées par l'Amiral avait deux objets, tous deux étrangers à l'interprétation que lui donnait cet officier.

Le premier était, au cas que nous fissions des plaintes, pour que les autorités locales pussent y joindre leurs observations, et que le gouvernement, en Angleterre, pût nous rendre justice plus promptement, sans être obligé de renvoyer dans l'île pour demander des renseignemens ultérieurs. Cette précaution était donc tout-à-fait dans nos intérêts. Le second objet de cette mesure était pour que notre correspondance ne pût être nuisible aux intérêts du gouvernement ou de la politique d'Angleterre. Mais nous écrivions au souverain, au chef, à l'homme même de ces intérêts et de ce gouvernement; et si quelqu'un conspirait ici, ce n'était pas nous qui lui écrivions; mais bien celui qui interceptait notre lettre, ou prétendait en violer le secret. Qu'on établît auprès de nous des geoliers avec tout leur attirail, sans le trouver juste,

cela nous paraissait possible! Mais que ces geoliers fissent réagir leur fonction, jusque sur leur souverain même ; c'est ce qui nous semblait n'avoir pas de nom! C'était entacher celui-ci tout-à-fait de l'idée de Roi fainéant, ou de Sultan renfermé dans le fond du sérail! C'était une véritable monstruosité dans nos mœurs européennes!

Depuis long-temps, nous avions peu ou point de rapport avec l'Amiral. Quelqu'un pensa que la mauvaise humeur peut-être avait dicté sa réponse; un autre voulut qu'il craignît que la lettre ne renfermât des plaintes contre lui. Mais l'Amiral connaissait trop bien l'Empereur pour ne pas savoir qu'il ne s'adressait jamais à d'autre tribunal qu'à celui des nations. Moi qui savais quel eût été le sujet de la lettre, j'en ressentais une plus vive indignation. L'unique intention de l'Empereur avait été d'employer cette voie, la seule qui semblât convenable à sa dignité, pour écrire à sa femme, et se procurer des nouvelles de son fils. Toutefois le Grand-Maréchal répondit à l'Amiral qu'il outrepassait ou interprêtait mal ses instructions; qu'on ne pouvait regarder sa détermination que comme une monstrueuse vexation de plus; que la condition imposée était trop au-dessous de la dignité de l'Empereur,

aussi bien que de celle du prince de Galles, pour qu'il conservât la pensée d'écrire.

La frégate qui venait d'arriver était la Spey, portant les journaux de l'Europe jusqu'au 31 décembre; ils contenaient l'exécution de l'infortuné maréchal Ney et l'évasion de Lavalette.

Ney, disait l'Empereur, aussi mal attaqué que mal défendu, avait été condamné par la chambre des Pairs, en dépit d'une capitulation sacrée. On l'avait laissé exécuter, c'était une faute de plus; on en avait fait dès cet instant un martyr. Qu'on n'eût point pardonné Labédoyère, parce qu'on n'eût vu dans la clémence qu'une prédilection en faveur de la vieille aristocratie, cela se concevait; mais le pardon de Ney n'eût été qu'une preuve de la force du gouvernement et de la modération du prince. On dira peut-être qu'il fallait un exemple? Mais le maréchal le devenait bien plus sûrement par un pardon, après avoir été avili par un jugement; c'était pour lui une véritable mort morale qui lui ôtait toute influence; et cependant le coup de l'autorité était porté, le souverain satisfait et l'exemple accompli.

Le refus de clémence vis-à-vis *Lavalette*, et son évasion, étaient de nouveaux griefs tout aussi impopulaires, disait l'Empereur.

« Mais les salons de Paris, observait l'Empe-

» reur, montraient les mêmes passions que les
» clubs, la noblesse recommençait les jacobins.
» L'Europe, du reste, demeurait dans une com-
» plète anarchie; on y suivait hautement le code
» de l'immoralité politique; tout ce qui tombait
» sous la main des souverains devenait bon pour
» chacun d'eux. Au moins, de mon temps, étais-
» je le point de mire de toutes les récriminations
» de ce genre. Les souverains alors ne parlaient
» que principes et vertus; mais aujourd'hui,
» continuait-il, qu'ils étaient victorieux et sans
» frein, ils pratiquaient sans pudeur tous les
» torts qu'ils reprochaient alors eux-mêmes.
» Quelles ressources et quel espoir laissaient-
» ils donc aux peuples et à la morale? Nos Fran-
» çaises du moins, observait-il, illustraient leurs
» sentimens : Mme *Labédoyère* avait failli expirer
» de douleur; ces journaux nous apprenaient
» que Mme *Ney* avait donné le spectacle du dé-
» vouement le plus courageux et le plus acharné.
» Mme *Lavalette* allait devenir l'héroïne de l'Eu-
» rope, etc., etc. »

Samedi 16.

Commission pour le Prince Régent.

L'Empereur avait quitté l'Encyclopédie britannique pour prendre ses leçons d'anglais dans les *Annuals Registers* Il y a lu l'aventure d'un M. Spencer-Smith, arrêté à Venise, condamné à se rendre à Valenciennes, et qui s'échappa dans sa route. Ce doit être une chose très-simple, disait l'Empereur, dont le narrateur aura fait une grande histoire. Cette affaire lui était tout-à-fait inconnue : c'était un détail de police d'une importance trop inférieure, observait-il, pour que cela eût pu remonter jusqu'à lui.

Vers les quatre heures on a présenté à l'Empereur le capitaine de la Spey qui arrivait d'Europe, et le capitaine du Ceylan qui partait pour l'Angleterre. L'Empereur était assez triste, il n'était pas bien; l'audience du premier a été fort courte; celle du second eût été de même s'il n'eût réveillé l'Empereur en demandant si nous avions des lettres à envoyer en Europe. L'Empereur alors m'a fait lui demander s'il verrait le Prince Régent; sur son affirmation, j'ai été chargé de lui traduire que l'Empereur avait voulu écrire au Prince Régent; mais, que sur l'observation inouie de l'Amiral, qu'il ou-

vrirait cette lettre, il s'en était abstenu comme d'une chose contraire à sa dignité et à celle du Prince Régent même. Qu'il avait bien entendu vanter les lois d'Angleterre; mais qu'il n'en apercevait le bénéfice nulle part; qu'il ne lui restait plus qu'à attendre, qu'à désirer un bourreau; que l'agonie qu'on lui faisait éprouver était inhumaine, barbare; qu'il eût été plus franc, plus énergique de lui donner la mort. L'Empereur m'a fait répéter au capitaine qu'il voulût bien se charger de ces mots, et l'a congédié; celui-ci était très-rouge et fort embarrassé.

Dimanche 17.

Esprit de l'île de France.

Un colonel anglais, arrivé du Cap et venant de l'île de France, vint dans la matinée, s'adresser à moi pour tâcher de pouvoir faire sa cour à l'Empereur. L'Amiral n'avait accordé à son vaisseau que deux ou trois heures dans la rade. Ayant obtenu que l'Empereur voulût bien le recevoir à quatre heures, il m'assura qu'il préférerait manquer son vaisseau plutôt que de perdre une telle occasion. L'Empereur n'était pas très-bien, il avait passé plusieurs heures dans son bain; à quatre heures il reçut le colonel.

L'Empereur lui fit beaucoup de questions sur l'île de France, cédée depuis peu aux Anglais : il paraît que sa prospérité et son commerce souffrent du changement de domination.

Au départ du colonel, resté seul avec l'Empereur dans le jardin, je lui ai raconté que sa personne semblait être demeurée bien chère aux habitans de l'île de France; que le colonel m'avait dit que le nom de Napoléon n'y était prononcé qu'avec attendrissement. Lorsqu'on y apprit sa sortie de France et sa venue à Plymouth, c'était précisément un grand jour de fête dans la colonie ; le spectacle devait être tout-à-fait remarquable; la nouvelle étant parvenue dans le jour, le soir il ne parut pas un seul colon au théâtre, soit blanc ou de couleur : il n'y eut que des Anglais qui en demeurèrent embarrassés et fort irrités. L'Empereur m'écoutait. « C'est » tout simple, m'a-t-il dit, après quelques mo- » mens de silence : cela prouve que les habi- » tans de l'île de France sont demeurés Fran- » çais : je suis la patrie, ils l'aiment ; on l'a » blessée en moi ; ils s'en affligent. » J'ajoutai que le changement de domination gênant leurs expressions, ils n'osaient pas porter publiquement sa santé ; mais qu'on n'y manquait pourtant jamais, disait le colonel; on buvait à *lui;* ce mot lui était consacré. Ces détails le tou-

chaient. « Pauvres Français ! a-t-il dit avec ex-
» pression. Pauvre peuple! Pauvre nation ! Je
» méritais tout cela ; je t'aimais ! Mais toi, tu ne
» méritais pas assurément, tous les maux qui
» pèsent sur toi! Ah! que tu méritais bien qu'on
» se dévouât pour toi ! Mais il faut en convenir,
» que d'infamie, de lâcheté et de dégradation
» j'ai eu autour de moi ! » Et s'adressant à moi il ajouta : « Et je ne parle pas ici de vos amis du
» faubourg Saint-Germain ; car pour eux, c'est
» encore une autre question. »

Il nous parvenait souvent des traits et des mots qui, pareils à ceux de l'île de France, étaient propres à remuer la fibre du cœur : l'île de l'Ascension, dans notre voisinage, avait toujours été déserte et abandonnée ; depuis que nous sommes ici, les Anglais ont cru devoir y faire un établissement. Le capitaine qui en a été prendre possession, nous dit à son retour, qu'il avait été fort étonné en débarquant de trouver sur le rivage : *Vive à jamais le grand Napoléon.*

Dans les derniers journaux qui venaient de nous arriver, parmi plusieurs traits ou jeux de mots bienveillans, il se trouvait, en plusieurs langues, que *Paris* ne serait heureux que quand on lui aurait rendu son *Hélène :* c'était quelques gouttes de miel dans notre coupe d'absinthe.

Lundi 18. — Mardi 19.

Ses intentions sur Rome. — Horrible nourriture. — Britannicus.

L'Empereur est monté à cheval sur les huit heures. Il y avait bien long-temps qu'il s'en était abstenu : le défaut d'espace à parcourir en est la cause. Sa santé en souffre visiblement, et l'on doit s'étonner que le manque d'exercice ne soit pas plus nuisible encore à celui qui en prenait journellement de si violens. Au retour l'Empereur a déjeûné dehors, il nous a tous retenus. Après le déjeûner, la conversation est tombée sur *Herculanum et Pompeïa*, le phénomène et l'époque de leur destruction, le temps et les hasards de leur découverte moderne, les monumens et les curiosités qu'ils nous ont fournis depuis. L'Empereur disait que si Rome fût restée sous sa domination, elle fût sortie de ses ruines : il se proposait de la nettoyer de tous ses décombres, de restaurer tout ce qui eût été possible, etc. Il ne doutait pas que le même esprit s'étendant dans le voisinage, il eût pu en être en quelque sorte de même d'Herculanum et de Pompeïa.

Le déjeûner fini, l'Empereur a envoyé mon fils chercher le volume de Crévier qui renferme

cet événement, et il nous l'a lu ainsi que la mort et le caractère de Pline. Il s'est retiré vers midi pour prendre du repos. Sur les six heures nous avons fait, en calèche, notre course d'habitude. L'Empereur avait fait monter avec lui M. et Mme Skelton, qui étaient venus lui faire visite.

Au retour, l'Empereur, chassé du jardin par l'humidité, a été voir le général Gourgaud qui se rétablit rapidement. Après le dîner, en quittant la table et rentrant dans le salon, nous n'avons pu nous empêcher de revenir sur le repas que nous venions de faire; rien à la lettre n'avait été mangeable : le pain mauvais, le vin impotable, la viande dégoûtante et malsaine : on est obligé d'en renvoyer souvent; on tient, malgré les représentations, à nous la fournir tuée, parce que c'est le moyen de nous faire passer les animaux morts. L'Empereur, choqué de ce tableau, n'a pu s'empêcher de dire avec chaleur : « Sans doute il est bien des individus dans une » condition physique pire encore; mais cela ne » nous ôte pas le droit de juger la nôtre, ni les » traitemens infâmes dont on nous entoure! Les » mauvais procédés du gouvernement anglais ne » se sont point bornés à nous envoyer ici, ils » se sont étendus jusqu'au choix des individus » auxquels on a remis nos personnes et nos be- » soins! Pour moi je souffrirais moins, si j'étais

» sûr qu'un jour quelqu'un le divulguât à l'uni-
» vers, de manière à entacher d'infamie ceux
» qui en sont coupables! Mais parlons d'autre
» chose, a-t-il dit; quel jour est aujourd'hui!—
» Quelqu'un a dit : le 19 mars. Quoi, s'est-il
» écrié, la veille du 20 mars! Et après quelques
» secondes : Mais parlons encore d'autre chose.»
Il a envoyé chercher un volume de Racine : il a d'abord commencé la comédie des Plaideurs; mais après une ou deux scènes, il nous a lu Britannicus. La lecture finie et le juste tribut d'admiration payé, il a dit qu'on reprochait ici à Racine un dénouement trop prompt; qu'on ne présentait pas d'assez loin l'empoisonnement de Britannicus. Il a fort loué la vérité du caractère de Narcisse, observant que c'était toujours en blessant l'amour propre des princes qu'on influait le plus sur leurs déterminations.

Mercredi 20.

20 Mars. — Couches de l'Impératrice.

Après le dîner, un de nous a observé à l'Empereur qu'à pareil jour, à pareil moment, il y avait un an (20 Mars), il était moins isolé, moins tranquille. « Je me mettais à table aux
» Tuileries, disait l'Empereur. J'y étais parvenu

» avec difficulté, je venais de courir au moins » les dangers d'une bataille. » En effet il avait été saisi, en arrivant, par plusieurs milliers d'officiers et de citoyens; on se l'était arraché; il n'était pas monté au château, on l'y avait porté; et bien plus dans le tumulte de quelqu'un qu'on va déchirer, que dans l'ordre et le respect de celui qu'on veut honorer. Mais c'était le sentiment et l'intention qu'il fallait juger ici : c'était de l'enthousiasme et de l'amour jusqu'à la rage et au délire.

L'Empereur a ajouté qu'il était à croire que plus d'une personne en parlerait ce soir en Europe, et qu'en dépit de toute surveillance, il se viderait bien des bouteilles en son intention.

La conversation est ensuite tombée sur le Roi de Rome; ce jour était l'anniversaire de sa naissance, l'Empereur comptait qu'il avait cinq ans. Il est passé de là aux couches de l'Impératrice, et semblait se complaire à se vanter d'avoir été, dans cette circonstance, disait-il, aussi bon mari que qui que ce fût au monde : il promena constamment l'Impératrice toute la nuit; nous en savions quelque chose, nous qui étions de la maison; nous avions été convoqués tous au château dès dix heures du soir; nous y passâmes

la nuit entière ; les cris arrivaient parfois jusqu'à nous. Vers le matin, l'accoucheur ayant dit à l'Empereur que les douleurs avaient cessé et que cela pourrait être long encore, l'Empereur fut se mettre au bain, et l'on nous congédia, en nous prévenant de ne pas nous écarter de chez nous. Il n'y avait pas long-temps que l'Empereur était dans le bain, que les douleurs reprirent, et que l'accoucheur vint, la tête perdue, lui dire qu'il était le plus malheureux des hommes, que sur mille couches qui arrivaient dans Paris, il ne s'en présentait pas de plus difficile. L'Empereur se rhabillant à la hâte, le rassurait en lui disant qu'un homme qui savait son métier serait impardonnable de perdre la tête ; qu'il n'y avait rien ici qui dût le troubler ; qu'il n'avait qu'à se figurer qu'il accouchait une bourgeoise de la rue Saint-Denis ; que la nature n'avait pas deux lois; qu'il était bien sûr qu'il ferait pour le mieux, et qu'il n'aurait à craindre surtout aucun reproche. On lui représenta qu'il y avait un grand danger pour la mère ou pour l'enfant. « Avec la mère, dit-il, sans hésiter, » j'aurai un autre enfant. Conduisez-vous ici » comme si vous attendiez le fils d'un save- » tier. »

Arrivé auprès de l'Impératrice, elle était réel-

lement en danger; l'enfant se présentait mal, et tout portait à croire qu'il serait étouffé.*

L'Empereur demanda à Dubois pourquoi il ne l'accouchait pas. Celui-ci s'en défendit, ne le voulant, disait-il, qu'en présence de Corvisart, qui n'était pas encore arrivé. « Mais que » vous dira-t-il? disait l'Empereur. Si c'est un » témoin ou une justification que vous vous » réservez, me voilà, moi. » Dubois alors, mettant bas son habit, se mit au travail. A l'aspect des fers, l'Impératrice poussa des cris douloureux, s'écriant qu'on voulait la tuer. Elle était fortement tenue par l'Empereur, madame de Montesquiou, Corvisart, qui venait d'entrer, etc. Mme de Montesquiou saisit adroitement l'occa-

---

* Cette scène se passait en présence de 22 personnes :

L'EMPEREUR,

Dubois, Corvisart, Bourdier et Ivan;
Mmes : de Montébello, de Luçay et de Montesquiou.

Les six premières dames : Ballant, Deschamps, Durand, Hureau, Nabusson et Gérard;
Cinq femmes de chambre : Mesdemoiselles Honoré, Édouard, Barbier, Aubert et Geoffroi;
La garde Madame Blaise, et deux filles de garde-robe. (*Souvenirs de Mme Durand, veuve du général. Tome* 1, *page* 98).

sion de la rassurer en lui disant qu'elle s'était trouvée elle-même plus d'une fois dans cette situation.

Cependant l'Impératrice se persuadait toujours qu'on en usait différemment avec elle qu'avec toute autre, et répétait souvent : « Parce » que je suis Impératrice, me sacrifiera-t-on ! » Elle est convenue depuis avec l'Empereur, que cela avait été réellement sa crainte. Enfin, on la délivra. Le péril avait été si grand, que toute l'étiquette, dit l'Empereur, qui avait été recherchée et arrêtée à se sujet, fut mise de côté et l'enfant posé à l'écart sur le plancher, pendant qu'on ne s'occupait uniquement que de la mère; il y demeura plusieurs instans, et on le croyait mort : ce fut Corvisart qui le releva, le frotta et lui fit pousser un cri, etc.

Jeudi 21. — Vendredi 22.

Conjuration de Catilina. — Les Gracques. — Les historiens. — Sommeil durant la bataille. — César, ses Commentaires. — Des divers systèmes militaires.

L'Empereur est monté à cheval de fort bonne heure ; nous avons fait le tour des limites dans plusieurs directions. C'est durant cette promenade que l'Empereur prend à présent sa leçon d'anglais : je marche à côté de lui, il fait des

phrases anglaises que je traduis mot à mot à mesure qu'il les prononce; ce qui lui fait voir qu'il est entendu ou le met à même de se corriger. Quand il a fini la phrase, je la lui répète en anglais, de manière à ce qu'il l'entende bien à son tour, ce qui sert à lui former l'oreille.

Aujourd'hui l'Empereur lisait dans l'histoire romaine, *la conjuration de Catilina;* il ne pouvait la comprendre telle qu'elle est tracée! « Quelque scélérat que fût Catilina, observait-il, » il devait avoir un objet : ce ne pouvait être » celui de gouverner dans Rome; puisqu'on lui » reprochait d'avoir voulu y mettre le feu aux » quatre coins. » L'Empereur pensait que c'était plutôt quelque nouvelle faction à la façon de Marius et de Sylla qui, ayant échoué, avait accumulé sur son chef toutes les accusations banales dont on les accable en pareil cas. Quelqu'un alors observa à l'Empereur que c'est ce qui lui serait infailliblement arrivé à lui-même, s'il eût succombé en vendémiaire, en fructidor ou en brumaire, avant d'avoir éclairé d'un si grand lustre un horizon purgé de nuages.

Les Gracques lui inspiraient bien d'autres doutes, bien d'autres soupçons, lesquels, disait-il, devenaient presque des certitudes quand on s'était trouvé dans les affaires de nos jours. « L'histoire, observait-il, présente en résultat

» les Gracques comme des séditieux, des ré-
» volutionnaires, des scélérats; et dans les dé-
» tails elle laisse échapper qu'ils avaient des
» vertus, qu'ils étaient doux, désintéressés, de
» bonnes mœurs; et puis ils étaient les fils de
» l'illustre Cornélie; ce qui, pour les grands
» cœurs, doit être tout d'abord une forte pré-
» somption en leur faveur. D'où pouvait donc
» venir un tel contraste? Le voici, disait l'Empe-
» reur: c'est que les Gracques s'étaient généreu-
» sement dévoués pour les droits du peuple op-
» primé contre un sénat oppresseur, et que leur
» grand talent, leur beau caractère mirent en
» péril une aristocratie féroce qui triompha, les
» égorgea et les flétrit. Les historiens du parti
» les ont transmis avec cet esprit. Sous les Em-
» pereurs il a fallu continuer; le seul mot des
» droits du peuple sous un maître despotique
» était un blasphême, un vrai crime. Plus tard
» il en a été de même sous la féodalité, four-
» milière de petits despotes. Voilà la fatalité
» sans doute de la mémoire des Gracques: leurs
» vertus n'ont donc jamais cessé dans la suite
» des siècles d'être des crimes; mais aujour-
» d'hui qu'avec nos lumières nous nous sommes
» avisés de raisonner, les Gracques peuvent et
» doivent trouver grâce à nos yeux.

» Dans cette lutte terrible de l'aristocratie et

» de la démocratie qui vient de se renouveler
» de nos jours; dans cette exaspération du vieux
» terrain contre l'industrie nouvelle qui fer-
» mente dans toute l'Europe, nul doute que si
» l'aristocratie triomphait par la force, elle ne
» montrât partout beaucoup de Gracques et ne
» les traitât à l'avenant tout aussi bénignement
» que l'ont fait leurs devanciers. »

L'Empereur ajoutait qu'il était aisé de voir du reste qu'il y avait lacune chez les auteurs anciens dans cette époque de l'histoire; que tout ce que nous en présentaient les modernes n'était évidemment formé que de *grapillage*. Puis il revenait sur les reproches déjà faits au bon Rollin et à son élève Crévier : ils étaient tous deux sans talent, sans intention, sans couleur. Il fallait convenir que les anciens nous étaient bien supérieurs sur ce point; et cela parce que chez eux les hommes d'état étaient hommes de lettres; et les hommes de lettres hommes d'état; ils accumulaient les professions, tandis que nous les séparons d'une manière absolue. Cette division fameuse du travail, qui, chez nous amène la perfection des ouvrages mécaniques, lui est tout-à-fait funeste dans les productions mentales : tout ouvrage d'esprit est d'autant plus supérieur que celui qui le produit est plus universel. Nous devons à l'Empereur d'avoir cherché

à établir ce principe en employant souvent les mêmes hommes à plusieurs objets tout-à-fait étrangers entre eux; c'était son système. Un jour il nomma, de propre mouvement, un de ses Chambellans pour aller en Illyrie liquider la dette autrichienne : c'était un objet considérable et fort compliqué; le Chambellan, jusque-là étranger à toute affaire, en frémit, et le ministre, privé de cette nomination et mécontent, se hasarda de représenter à l'Empereur que sa nomination étant tombée sur quelqu'un d'entièrement neuf, il était à craindre qu'il ne sût pas s'en tirer. « J'ai la main heureuse, Monsieur, fut sa » réponse; ceux sur qui je la pose sont propres » à tout. »

L'Empereur continuant sa critique condamnait aussi beaucoup ce qu'il appelait des niaiseries historiques, ridiculement exaltées par les traducteurs et les commentateurs. Elles prouvaient dans l'origine, disait-il, des historiens qui jugeaient mal des hommes et de leur situation. « C'était à tort par exemple, observait-il, qu'ils » vantaient si haut la *continence de Scipion*, et » s'extasiaient sur le calme d'Alexandre, de Cé- » sar et d'autres, pour avoir dormi la veille d'une » bataille. Il n'y a qu'un moine, disait-il, privé » de femme, dont le visage s'enlumine à leur » seul nom, qui hennit à leur approche der-

» rière ses barreaux, qui puisse faire un grand » mérite à Scipion de n'avoir pas violé celle que » le hasard mettait en son pouvoir, quand il en » avait tant d'autres à sa libre disposition : au- » tant valait qu'un affamé lui tînt aussi grand » compte d'être passé tranquillement à côté » d'une table bien servie sans s'être rué dessus. » Quant à avoir dormi au moment d'une ba- » taille, il n'est point, assurait-il, de nos soldats, » de nos généraux qui n'aient répété vingt fois » cette merveille; et tout leur héroïsme n'était » guère que dans la fatigue de la veille. »

A cela le Grand-Maréchal a ajouté qu'il pouvait dire avoir vu, lui, Napoléon, dormir, non-seulement la veille de la bataille, mais durant la bataille même. « Il le fallait bien, disait l'Em- » pereur : quand je donnais des batailles qui » duraient trois jours, la nature devait aussi » avoir ses droits, je profitais du plus petit ins- » tant, je dormais où et quand je pouvais. » L'Empereur avait dormi sur le champ de bataille de Wagram et de Bautzen, durant le combat même, et fort en dedans de la portée des boulets. Il disait sur cela qu'indépendamment de l'obligation d'obéir à la nature, ces sommeils offraient au chef d'une très-grande armée, le précieux avantage d'attendre, avec calme, les rapports et la concordance de toutes ses divisions,

au lieu de se laisser emporter peut-être par le seul objet dont il serait le témoin.

L'Empereur disait encore qu'il trouvait dans Rollin, dans César même, des circonstances de la guerre des Gaules qu'il ne pouvait entendre. Il ne comprenait rien à l'invasion des Helvétiens, au chemin qu'ils prenaient, au but qu'on leur donnait; au temps qu'ils étaient à passer la Saône, à la diligence de César, qui avait le temps d'aller en Italie chercher des légions aussi loin qu'Aquilée, et qui retrouvait les envahisseurs encore à leur passage de la Saône, etc... Qu'il n'était pas plus facile de comprendre la manière d'établir des quartiers d'hiver qui s'étendaient de Trèves à Vannes. Et comme nous nous récriions aussi sur les travaux immenses que les généraux obtenaient de leurs soldats : les fossés, les murailles, les grosses tours, les galeries, etc... l'Empereur observait qu'alors tous les efforts s'employaient en confection et sur les lieux mêmes, au lieu que de nos jours, ils consistaient dans le transport. Il croyait d'ailleurs que leurs soldats travaillaient en effet plus que les nôtres. Il a le projet de dicter quelque chose là dessus.

« Du reste, continuait-il, l'histoire ancienne » est longue et le système de guerre changeait » souvent. De nos jours, il n'est déjà plus celui » du temps de Turenne et de Vauban. Aujour-

» d'hui, les travaux de campagnes devenaient » inutiles; le système même de nos places était » désormais problématique ou sans effet; l'é- » norme quantité de bombes et d'obus changeait » tout. Ce n'était plus contre l'horizontal qu'on » avait à se défendre; mais contre la courbe et » la développée. Aucune des places anciennes » n'était désormais à l'abri; elles cessaient d'être » tenables; aucun pays n'était assez riche pour » les entretenir. Le revenu de la France ne » pouvait suffire à ses lignes de la Flandre; car » les fortifications extérieures n'étaient guère » aujourd'hui que le quart ou le cinquième de » la dépense nécessaire; les casemates, les ma- » gasins, les établissemens à l'abri de la bombe, » voilà désormais ce qui était indispensable, et » ce à quoi on ne pourrait suffire. » L'Empereur se plaignait surtout de la faiblesse de la maçonnerie actuelle; le génie avait un vice radical sur cet objet; il lui avait coûté des sommes immenses en pure perte.

L'Empereur, frappé de ces vérités nouvelles, avait imaginé un système tout-à-fait au rebours des axiomes établis jusqu'ici : c'était d'avoir un calibre de gros échantillon poussé en dehors la ligne magistrale vers l'ennemi, et d'avoir cette ligne magistrale elle-même, au contraire, défendue par une grande quantité de petite artil-

lerie mobile ; par-là, l'ennemi était arrêté court dans son approche subite : il n'avait que des pièces faibles pour attaquer des pièces fortes ; il était dominé par ce gros échantillon, autour duquel les ressources de la place, les petites pièces venaient se grouper ou même se portaient au loin en tirailleurs, et pouvaient suivre tous les mouvemens de l'ennemi par leur facile mobilité. Il fallait à l'ennemi dès-lors de l'artillerie de siége ; il devait ouvrir la tranchée ; on gagnait du temps, et le véritable objet de la fortification était accompli. L'Empereur a employé ce moyen avec beaucoup de succès, et au grand étonnement des ingénieurs, à la défense de Vienne et à celle de Dresde : il voulait l'employer à celle de Paris, qu'il ne croyait défendable que de la sorte ; mais du succès duquel il ne doutait nullement, etc...

Samedi 23 au Mardi 26.

Journées de Longwood, etc. — Procès de Drouot. — Jugemens militaires. — Soult. — Masséna. — Camarades de l'Empereur dans l'artillerie. — L'Empereur croyait son nom inconnu, même dans Paris, à quelques-uns.

Ces matinées furent en partie d'un très-mauvais temps, de ces pluies battantes qui nous permettaient à peine de mettre le nez dehors.

L'Empereur a parcouru l'ouvrage d'une *miss Willam*, sur le retour de l'île d'Elbe, il venait de nous arriver d'Angleterre. Il en a été bientôt dégoûté et il devait l'être : cette production est tout-à-fait méchante et mensongère; c'est le recueil et l'écho des bruits qu'imaginèrent, dans les temps, les salons malveillans de Paris.

Quant à nos soirées, il nous importait peu le temps qu'il faisait, qu'il plût ou qu'il fît beau clair de lune; dès que la nuit approchait, nous nous constituions littéralement nous-mêmes de vrais prisonniers. Vers les neuf heures, on nous entourait de sentinelles; c'eût été une douleur que de les rencontrer. Ce n'est pas qu'accompagné de l'officier anglais, préposé à notre surveillance, l'Empereur et nous-mêmes n'eussions pu sortir plus tard; mais c'eût été pour nous un supplice plutôt qu'un plaisir, et c'est ce que cet officier ne pouvait concevoir. Il laissa deviner dans le principe qu'il imaginait que la mauvaise humeur seule dictait cette réclusion, et qu'elle aurait bientôt une fin. Je ne sais ce qu'il aura pensé de notre constance.

L'Empereur, comme je crois l'avoir déjà dit, se mettait à table assez régulièrement à huit heures; il n'y demeurait jamais une demi-heure, parfois à peine un quart d'heure. De retour dans le salon, quand il était souffrant ou silencieux,

nous avions toutes les peines du monde à atteindre 9 heures et demie ou 10 heures; ce n'était même qu'à l'aide de quelques lectures. Mais quand il avait de la gaîté ou s'abandonnait à la conversation, nous arrivions en un instant jusqu'à onze heures et au-delà : c'étaient nos bonnes soirées. Il se retirait alors avec une espèce de satisfaction d'avoir, disait-il, conquis le temps. Et c'était justement ces jours-là, lorsque nous avions le moins de mérite, qu'il observait qu'il fallait tout notre courage pour supporter une pareille vie.

Une de ces soirées, la conversation fut sur les procès militaires qui s'instruisent aujourd'hui en France. L'Empereur ne pensait pas que le *général Drouot* pût être condamné pour être venu à la suite d'un souverain reconnu, faisant la guerre à un autre. A cela quelqu'un disait que ce que l'on trouvait ici pour sa justification, devait être son plus grand péril au jugement de la légitimité.

L'Empereur convenait en effet qu'il n'y avait rien à répondre à la doctrine mise en avant aujourd'hui. D'un autre côté, cependant, en condamnant le général Drouot, l'Empereur disait que l'on condamnait l'émigration, et légitimait les jugemens contre les émigrés. Les doctrines républicaines punissaient de mort quiconque portait les armes contre la France; il n'en était

pas ainsi de la doctrine royale. Si l'on adoptait ici la loi républicaine, l'émigration et le parti royal se condamnaient eux-mêmes.

Du reste, en thèse générale, le cas de Drouot était même bien différent de celui de Ney; et puis il y avait eu en Ney une vacillation malheureuse qu'on ne retrouvait pas dans Drouot. Aussi l'intérêt qu'on avait porté à Ney ne tenait-il qu'à l'opinion : celui que faisait naître Drouot tiendrait à la personne.

L'Empereur a continué sur les dangers et les embarras des tribunaux et de la justice dans toute l'affaire du retour de l'île d'Elbe. Une circonstance particulière surtout le frappait à l'extrême, c'était la situation de *Soult,* qu'on nous disait en jugement. Lui, Napoléon, savait, disait-il, jusqu'à quel point Soult était innocent, et pourtant, sans cette circonstance, lui, Napoléon, s'il était particulier et juré, il est hors de doute qu'il ne le déclarât coupable, tant les apparences se réunissaient contre lui. Ney, dans sa défense, par un sentiment dont il est difficile de se rendre compte, fait dire faussement à l'Empereur que Soult était d'accord avec lui. Or, toutes les circonstances de la conduite de Soult, pendant son ministère, la confiance de l'Empereur après son retour, etc.... s'accordent avec cette disposition : qui donc ne le condamnerait pas?

« Pourtant Soult est innocent, disait l'Empereur: » il m'a même confessé qu'il avait pris un penchant réel pour le Roi. L'autorité dont il jouissait sous celui-ci, disait-il, si différente de celle de mes ministres, était quelque chose de fort doux, et l'avait tout-fait subjugué.

» *Masséna*, dont les papiers nous annonçaient aussi la proscription, Masséna, continuait l'Empereur, était une autre personne qu'ils jugeront peut-être comme coupable de trahison. Tout Marseille était contre lui, les apparences l'accablaient, et pourtant il avait rempli son devoir jusqu'au moment où il s'est déclaré ouvertement. » Il avait même été loin, revenu à Paris, de chercher à se faire aucune espèce de mérite auprès de l'Empereur, lorsque Napoléon lui demandait s'il eût dû compter sur lui. « Le vrai, continuait l'Empereur, est que tous les chefs avaient fait leur devoir, mais qu'ils n'avaient rien pu contre le torrent de l'opinion, et personne n'avait bien calculé les sentimens de la masse et l'élan de cette nation. Carnot, Fouché, Maret, Cambacérès, m'ont confessé, à Paris, qu'ils s'étaient fort trompés à cet égard. Et personne, continuait l'Empereur, ne le juge bien encore, etc., etc.

» Si le Roi, continuait-il, fût resté plus tard en France, il eût peut-être péri dans quelque

» soulèvement; mais s'il fût tombé dans mes
» mains, je me serais cru assez fort pour pouvoir
» l'entourer de bons traitemens dans quelque
» demeure à son choix, comme Ferdinand l'a-
» vait été à Valencey, etc., etc. »

Précisément avant cette conversation, l'Empereur jouant aux échecs, et son Roi étant tombé, il s'était écrié : « Ah ! mon pauvre Roi, te voilà » à bas. » Et comme après l'avoir ramassé on le lui rendait mutilé : « Ah ! l'horreur, s'est-il écrié, » bien certainement je n'accepte pas l'augure, » et je suis même loin de le souhaiter... je ne lui » en veux pas à ce point. »

Je n'aurais eu garde d'omettre cette circonstance, quelque petite qu'elle soit, tant elle est caractéristique sous bien des rapports. Aussi, l'Empereur rentré, nous y revînmes entre nous. Quelle gaîté, quelle liberté d'esprit dans son horrible infortune, nous disions-nous ! Quel calme de cœur ! Quelle absence de fiel, d'irritation, de haine ! Qui reconnaîtrait là celui que l'inimitié, le mensonge, se sont plu à désigner si monstrueusement ? Qui même des siens l'a bien connu, ou a cherché à le faire bien connaître.

Une autre soirée l'Empereur parlait de ses premières années dans l'artillerie et de ses camarades de table ; c'est un temps sur lequel il revient souvent avec un grand plaisir. On lui

cita un de ses commensaux, qui ayant été préfet du même département sous lui et sous le roi, n'avait pu obtenir de le demeurer encore de nouveau à son retour. L'Empereur cherchant à se le rappeler, a dit ensuite que cette personne avait, à une certaine époque, manqué sa fortune auprès de lui. Que quand il devint commandant de l'armée de l'intérieur, il l'avait comblée; l'avait fait son aide-de-camp, et projetait d'en faire un homme de confiance; mais cet aide-de-camp tant favorisé, avait été fort mal pour lui, au moment du départ pour l'armée d'Italie; il avait alors abandonné son général pour le Directoire. « Néanmoins, disait » l'Empereur, une fois sur le trône, il eût en» core pu beaucoup sur moi, s'il eût su s'y » prendre. Il avait le droit des premières an» nées qui ne se perd jamais! Je n'eusse certai» nement pas résisté à une surprise dans un ren» dez-vous de chasse par exemple, ou à toute » autre demi-heure de conversation sur les temps » passés; j'aurais oublié ce qu'il m'avait fait, il » ne m'importait plus s'il avait été de mon parti » ou non, je les avais désormais réunis tous. » Ceux qui avaient la clef de mon caractère » savaient bien cela; ils savaient qu'avec moi, » dans quelque disposition que je fusse contre » eux, c'était comme au jeu de barres; la partie

» était gagnée aussitôt qu'on avait pu toucher
» le but. Ainsi n'avais-je d'autre parti, si je
» voulais résister, que de refuser de les voir. »

Il nous disait d'un autre ancien camarade, qu'avec de l'esprit et les qualités convenables, il eût pu tout auprès de lui. Il ajoutait qu'avec moins d'avidité, un troisième n'en eût jamais été éloigné.

Nous nous demandions s'ils avaient bien soupçonné ce secret et leurs chances, si d'ailleurs l'élévation et le lustre de l'Empereur leur avait bien laissé la facilité de les mettre à profit.

Au sujet du lustre de la puissance impériale, le Grand-Maréchal dit alors que quelque grand, quelque resplendissant que l'Empereur lui eût paru sur le trône, jamais il ne lui avait laissé une impression supérieure, peut-être même égale, à celle que lui avait faite sa situation à la tête de l'armée d'Italie. Il développait et prouvait assez bien sa pensée, et l'Empereur ne l'écoutait pas sans une espèce de complaisance. Cependant, observions-nous, que de grands événemens depuis! que d'élévations! Que de grandeurs! Que de renommée par toute la terre! l'Empereur écoutait. « Eh bien, a-t-il dit, mal-
» gré tout cela, Paris est si grand, et renferme
» tant de gens de toute espèce, et quelques-uns
» tellement bizarres, que je suppose qu'il en est

» qui ne m'ont jamais vu, et qu'il peut en être
» d'autres à qui mon nom même n'est jamais
» parvenu. Ne le pensez-vous pas, nous disait-
» il? » Et il fallait voir avec quelle bizarrerie lui-même, avec quelles ressources d'esprit il développait alors cette assertion qu'il savait mauvaise. Nous nous sommes tous récriés fortement que quant à son nom, il n'était pas de ville et de village en Europe, peut-être même dans le monde, où il n'eût été prononcé. Quelqu'un a ajouté : « Sire, avant de revenir en
» France, à la paix d'Amiens, Votre Majesté
» n'étant encore que Premier Consul, je voulus
» parcourir le pays de Galles, comme une des
» portions les plus extraordinaires d'Angleterre.
» Je gravis des sommités tout-à-fait sauvages
» et d'une hauteur prodigieuse; j'atteignis des
» chaumières que je croyais appartenir à un au-
» tre univers. En entrant dans une de ces soli-
» tudes éloignées, je disais à mon compagnon
» de voyage : c'est ici qu'on doit trouver le repos
» et échapper au bruit des révolutions. Le maî-
» tre, nous soupçonnant Français à notre ac-
» cent, nous demanda aussitôt des nouvelles de
» France, et ce que faisait son Premier Consul
» *Bonaparte.* »

« Sire, dit un autre, nous avons eu la curio-
» sité de demander aux officiers de la Chine si

» nos affaires européennes étaient arrivées jus-
» qu'à cet empire. Sans doute, nous ont-ils ré-
» pondu; confusément à la vérité, parce que
» cela ne les intéresse nullement; mais le nom
» de votre empereur y est célèbre et associé aux
» grandes idées de conquête et de révolution;
» précisément comme ont pénétré chez nous les
» noms de ceux qui ont changé la face de cette
» partie du monde; les Gengis-Kan, les Tamer-
» lan, etc. »

Mercredi 27.

Examen de conscience politique.—État fidèle de l'Empire, sa prospérité. — Idées libérales de l'Empereur sur la différence des partis. — Marmont.—Murat.—Berthier.

Aujourd'hui, l'Empereur se promenait dans le jardin avec le Grand-Maréchal et moi. La conversation a conduit à faire notre examen de conscience politique.

L'Empereur avait été très-chaud, disait-il, et de fort bonne foi au commencement de la révolution; il s'était refroidi par degré à mesure qu'il avait acquis des idées plus justes et plus solides! Son patriotisme s'était affaissé, disait-il, sous les absurdités politiques, et les monstrueux excès civils de nos législatures. Enfin, sa foi républicaine avait disparu lors de la violation

des choix du peuple, par le Directoire au temps de la bataille d'Aboukir.

Pour le Grand-Maréchal, il disait n'avoir jamais été républicain; mais très-chaud constitutionnel, jusqu'au 10 août, où les horreurs du jour l'avaient guéri de toute illusion : il avait failli être massacré en défendant le Roi aux Tuileries.

Quant à moi, il était notoire que j'avais débuté par être royaliste pur et des plus ardens. « C'est donc à dire, Messieurs, a repris plaisam-
» ment l'Empereur, qu'ici je suis le seul qui ait
» été républicain? Et encore, Sire... avons-nous
» repris tous deux, Bertrand et moi. — Oui,
» républicain et patriote, a répété l'Empereur.
» — Pour patriote, Sire, lui a observé alors
» l'un de nous, moi aussi je l'ai été malgré mon
» royalisme; mais pour comble de bizarrerie,
» je ne le suis devenu que sous l'empire. —
» Comment vilain! Vous êtes donc obligé de
» convenir que vous n'avez pas toujours aimé
» votre pays? — Sire, ne faisons-nous pas ici
» notre examen de conscience? Je me confesse.
» Revenu à Paris, en vertu de votre amnistie,
» pouvais-je m'y regarder d'abord comme Fran-
» çais, quand chaque loi, chaque décret, cha-
» que ordonnance, tapissant les rues, n'accom-
» pagnait jamais ma malheureuse qualification

» d'émigré que des épithètes les plus outrageantes! Aussi en y venant, je ne pensais pas que » j'y demeurasse! J'y avais été attiré par la curiosité, je n'avais fait que céder à l'attrait invincible du sol, au besoin de respirer encore » l'atmosphère natale. Je n'y possédais plus » rien : pour seulement revoir la France, j'avais » été obligé de jurer à la frontière l'abandon de » mon patrimoine, la légalisation de sa perte; » aussi je ne me regardais dans ce pays, jadis le » mien, que comme un simple passager; j'étais » un véritable étranger de mauvaise humeur et » même malveillant. Arriva l'empire, ce fut une » grande chose : c'étaient alors, me disais-je, » mes mœurs, mes préjugés, mes principes qui » triomphaient; ce n'était plus qu'une différence » dans la personne du souverain. Quand s'ouvrit la campagne d'Austerlitz, mon cœur s'étonna de se retrouver français : ma situation » était pénible, je me disais tiré à quatre chevaux; je me sentais partagé entre la passion » aveugle et le sentiment national; les triomphes de l'armée française et de leur général » me répugnaient, leur défaite m'eût humilié. » Enfin, les prodiges d'Ulm et l'éclat d'Austerlitz vinrent me tirer d'embarras; je fus vaincu » par la gloire : j'admirai, je reconnus, j'aimai » Napoléon, et dès ce moment je devins Fran-

» çais jusqu'au fanatisme. Depuis lors je n'ai
» pas eu d'autre pensée. d'autres paroles, d'au-
» tre sentiment, et me voici à vos côtés. »

L'Empereur est passé alors à une foule de questions sur l'émigration, notre nombre, notre esprit. Je lui disais des choses curieuses sur nos princes, le duc de Brunswick, le Roi de Prusse; je le faisais rire sur la déraison de nos prétentions, le peu de doute de nos succès, le désordre de nos moyens, l'incapacité de nos chefs. « Les hommes, disais-je, n'étaient véritablement
» pas alors ce qu'ils ont été depuis. Heureuse-
» ment ceux que nous avions à combattre n'é-
» taient au commencement que de notre force.
» Nous croyions surtout, répétions-nous sans
» cesse, et je croyais fermement, que l'immense
» majorité de la nation française était pour nous;
» j'aurais dû pourtant me désabuser, lorsque
» nos rassemblemens parvenus jusqu'à Verdun
» et au-delà, pas un ne venait nous joindre;
» tous au contraire fuyaient à notre approche.
» Toutefois je l'ai cru long-temps encore, même
» après mon retour d'Angleterre; tant nous nous
» abusions à la suite des absurdités dont nous
» nous nourrissions les uns les autres; nous nous
» disions que le gouvernement ne reposait que
» dans une poignée de gens, qu'il ne durait que
» par force, qu'il était en horreur à la nation;

» et il en est qui n'auront pas cessé de le croire.
» Je suis persuadé que parmi ceux qui le répè-
» tent aujourd'hui au Corps Législatif, il en est
» qui sont de bonne foi tant je reconnais l'es-
» prit, les idées et les expressions de Coblentz.
» — Mais quand vous êtes-vous donc désabusé,
» disait l'Empereur? — Sire, fort tard; même
» quand je me suis rallié, quand je suis revenu
» à la Cour de Votre Majesté, j'étais conduit
» par l'admiration et le sentiment, bien plutôt
» que par la conviction de votre force et de vo-
» tre durée. Cependant quand je me trouvai
» dans votre Conseil d'État, voyant la franchise
» avec laquelle on votait les décrets les plus
» décisifs, que pas un doute n'existait sur la
» plus légère résistance, qu'il n'y avait autour
» de moi que conviction et persuasion parfaite, il
» me sembla alors que votre puissance et l'état
» des choses gagnaient avec une rapidité dont
» je ne me rendais pas compte. A force de cher-
» cher en moi-même à en deviner la cause, je
» fis un jour une grande et importante décou-
» verte; c'est que tout cela existait en effet de-
» puis fort long-temps; mais que je n'avais pas
» su ni voulu l'apercevoir : je m'étais tenu caché
» sous le boisseau, de peur que la lumière ne me
» parvînt. A présent je me trouvais lancé au mi-
» lieu de tout son éclat, j'en étais ébloui. Dès

» cet instant tous mes préjugés tombèrent : ce
» fut la taie qu'on enleva de dessus mes yeux.

» Envoyé depuis en mission par Votre Ma-
» jesté, et ayant parcouru plus de soixante dé-
» partemens, je mis le soin le plus scrupuleux,
» et la bonne foi la plus parfaite à vérifier tout
» ce dont j'avais douté si long-temps : j'interro-
» geai les préfets, les autorités inférieures, je
» me fis produire les documens et les registres ;
» j'interrogeai de simples particuliers sans en
» être connu, j'employai toutes les contre-épreu-
» ves possibles, et je recueillis la conviction que
» le gouvernement était entièrement national et
» tout-à-fait du vœu des peuples ; que jamais la
» France, à aucune époque de son histoire, n'a-
» vait été plus forte, plus florissante, mieux ad-
» ministrée, plus heureuse ; jamais les chemins
» n'avaient été mieux tenus ; l'agriculture avait
» gagné d'un dixième, d'un neuvième, d'un
» huitième en productions *. Une inquiétude,
» une ardeur générale animaient tous les esprits
» au travail et les portaient à une amélioration
» personnelle et journalière. L'indigo était con-
» quis, le sucre devait l'être infailliblement. Ja-

* Chose bien bizarre, c'est précisément de M. de Villèle, devenu depuis célèbre, que j'obtins en Languedoc cette assertion sur l'agriculture.

» mais, à aucune époque, le commerce intérieur
» et l'industrie en tout genre n'avaient été por-
» tés aussi loin : au lieu de quatre millions de
» livres de coton qui s'employaient au moment
» de la révolution, il s'en travaillait à présent
» au-delà de trente millions de livres, bien que
» nous ne puissions en recevoir par mer, et
» qu'il nous vînt d'aussi loin par terre que de
» Constantinople. Rouen était devenue un vrai
» prodige dans ses résultats, etc., etc. Les im-
» positions se payaient partout; la conscription
» était nationalisée ; la France, au lieu d'être
» épuisée, comptait plus de population qu'au-
» paravant et elle croissait journellement.

» Quand avec ces données je reparus dans mes
» anciens cercles, ce fut une véritable insurrec-
» tion, on jeta les hauts cris, on me rit au nez;
» mais il y avait pourtant dans le nombre des gens
» sensés, et j'étais désormais bien fort; j'en ébran-
» lai plusieurs, j'en convainquis quelques-uns;
» j'eus aussi mes conquêtes. »

L'Empereur résumant disait qu'il fallait convenir que notre réunion politique à Sainte-Hélène était certainement des plus extraordinaires; que nous étions arrivés à un centre commun par des routes bien divergentes. Cependant nous les avions parcourues tous de bonne foi. Rien ne prouvait donc mieux, disait-il, l'espèce de ha-

sard, l'incertitude et la fatalité qui d'ordinaire, dans le dédale des révolutions, conduisent les cœurs droits et honnêtes. Rien ne prouve plus aussi, continuait-il, combien l'indulgence et les vues sages sont nécessaires pour recomposer la société après delongs troubles. Cesont ces dispositions et ces principes qui l'avaient fait, disait-il, l'homme le plus propre aux circonstances de brumaire, et ce sont eux qui le faisaient sans doute encore l'homme le plus propre aux circonstances actuelles de la France. Il n'avait sur ce point ni défiance, ni préjugés, ni passions; il avait constamment employé des hommes de toutes les classes, de tous les partis sans jamais regarder en arrière d'eux, sans leur demander ce qu'ils avaient fait, ce qu'ils avaient dit, ce qu'ils avaient pensé, exigeant seulement, disait-il, qu'ils marchassent désormais et de bonne foi vers le but commun : le bien et la gloire de tous; qu'ils se montrassent vrais et bons Français. Jamais surtout il ne s'était adressé aux chefs pour se gagner les partis; mais au contraire, il avait attaqué la masse des partis afin de pouvoir dédaigner leurs chefs. Tel avait été, disait-il, le système constant de sa politique intérieure, et malgré les derniers événemens, il était loin de s'en repentir; s'il avait à recommencer il le ferait encore. « C'est sans raison surtout, disait-

» il, qu'on m'a reproché d'avoir employé et des
» nobles et des émigrés. Imputation banale et
» tout-à-fait vulgaire! Le fait est que sous moi
» il n'y avait plus en France que des opinions,
» des sentimens individuels. Ce ne sont pas les
» nobles et les émigrés qui ont amené la res-
» tauration, mais bien plutôt la restauration
» qui a ressuscité les nobles et les émigrés. Ils
» n'ont pas plus particulièrement contribué à
» notre perte que d'autres : les vrais coupables
» sont les intrigans de toutes les couleurs et de
» toutes les doctrines. Fouché n'était point un
» noble, Talleyrand n'était pas un émigré; Au-
» gereau et Marmont n'étaient ni l'un ni l'autre.
» Enfin, voulez-vous une preuve dernière du
» tort de s'en prendre à des classes entières
» quand une révolution comme la nôtre a la-
» bouré au milieu d'elles. Comptez-vous ici? Sur
» quatre, vous trouvez deux nobles dont l'un est
» émigré. Le bon M. *de Ségur*, malgré son âge,
» à mon départ, m'a fait offrir de me suivre. Je
» pourrais multiplier mes citations à l'infini.
» C'est encore sans raison, continuait-il, qu'on
» m'a reproché d'avoir dédaigné certaines per-
» sonnes influentes; j'étais trop puissant pour ne
» pas mépriser impunément les intrigues et l'im-
» moralité reconnue de la plupart d'entre eux.
» Aussi n'est-ce rien de tout cela qui m'a ren-

» versé; mais seulement des catastrophes im-
» prévues, inouies, des circonstances forcées :
» 500 mille hommes aux portes de la capitale ;
» une révolution encore toute fraîche, une crise
» trop forte pour les têtes françaises et surtout
» une dynastie pas assez ancienne. Je me serais
» relevé du pied des Pyrénées même, si seule-
» ment j'eusse été mon petit-fils.

» Et ce que c'est pourtant que la magie du
» passé! Bien certainement j'étais l'élu des Fran-
» çais, leur nouveau culte était leur ouvrage.
» Eh! bien, dès que les anciens ont reparu,
» voyez avec quelle facilité ils sont retournés
» aux idoles!....

» Et comment une autre politique après tout
» eût-elle pu empêcher ce qui m'a perdu? J'ai
» été trahi par M..... que je pouvais dire mon
» fils, mon enfant, mon ouvrage ; lui auquel je
» confiais mes destinées, en l'envoyant à Paris
» au moment même où il consommait sa trahi-
» son et ma perte. J'ai été trahi par *Murat*, que
» de soldat j'avais fait Roi; qui était l'époux de
» ma sœur. J'ai été trahi par *Berthier*, véritable
» oison que j'avais fait une espèce d'aigle. J'ai été
» trahi dans le Sénat, précisément par ceux du
» parti national qui me doivent tout. Tout cela
» n'a donc tenu nullement à mon système de po-
» litique intérieure. Sans doute on pourrait m'ac-

» cuser avec avantage d'avoir employé trop fa-
» cilement d'anciens ennemis ou des nobles et
» des émigrés si un Macdonald, un Valence *,
» un Montesquiou m'eussent trahi; mais ils m'ont
» été fidèles; que si on m'objectait la bêtise de
» Murat, je répondrais par l'esprit de Marmont.
» Je n'ai donc pas à me repentir de mon système
» politique intérieure, etc., etc. »

Jeudi 28.

Chance de danger dans les batailles, etc. — Les bulletins très-véridiques.

L'Empereur, pendant le dîner, parlait sur les chances de danger des bâtimens de la Chine, dont un périssait sur trente, d'après les renseignemens qu'il avait obtenus des capitaines, ce qui l'a conduit aux chances du péril dans les batailles, qu'il a dit être moindres que cela. *Wagram* lui a été cité comme une bataille san-

* Parcourant un jour à Longwood le nom des sénateurs qui avaient signé la déchéance, l'un de nous fit observer celle de M. de Valence, signant comme secrétaire. Mais un autre expliqua que cette signature était fausse, que M. de Valence s'en était plaint, et avait réclamé. « C'est très-vrai, dit l'Empereur, je le sais, il a » été très-bien; Valence a été national. »

glante ; il n'évaluait pas les tués à plus de trois mille, ce qui n'était qu'un cinquantième, nous étions 160 mille. *Essling* avait été peut-être à 4 mille, nous étions 40 mille : c'était un dixième ; mais c'était une des plus funestes. Les autres étaient incomparablement au-dessous.

Cela a porté la conversation sur les bulletins. L'Empereur les a dit très-véridiques ; assuré qu'à l'exception de ce que le voisinage de l'ennemi forçait de déguiser pour qu'il n'en tirât pas des lumières nuisibles, lorsqu'ils arrivaient dans ses mains, tout le reste était très-exact. A Vienne et dans toute l'Allemagne on leur rendait plus de justice que chez nous. Si on leur avait fait une mauvaise réputation dans nos armées, si on disait communément *menteur comme un bulletin*, c'étaient les rivalités personnelles, l'esprit de parti qui l'avaient établi ainsi. C'était l'amour propre blessé de ceux qu'on avait oublié d'y nommer et qui y avaient ou croyaient y avoir des droits ; et par-dessus tout encore notre ridicule défaut national de ne pas avoir de plus grands ennemis de nos succès et de notre gloire que nous-mêmes.

L'Empereur après dîner a fait quelques parties d'échecs. La journée avait été très-pluvieuse; il n'était pas bien, il s'est retiré de bonne heure.

Vendredi 29.

Insalubrité de l'île.

Le temps était constamment mauvais : impossible de mettre le pied dehors. La pluie et l'humidité envahissaient nos appartemens de carton. La santé de chacun en souffrait. La température est douce ici sans doute, mais le climat y est des plus insalubres. C'est une chose reconnue dans l'île qu'on y atteint rarement cinquante ans, presque jamais soixante. Qu'on joigne à cela l'isolement de l'univers, les privations physiques, les mauvais procédés moraux, il en résultera qu'assurément les prisons d'Europe sont beaucoup préférables à la liberté de Sainte-Hélène.

Sur les quatre heures on m'a amené plusieurs capitaines de la Chine qui devaient être présentés à l'Empereur. Ils ont pu voir la petitessse, l'humidité, le mauvais état de mon réduit. Ils s'informaient comment l'Empereur se trouvait dans sa santé. Elle s'altérait visiblement, leur disais-je. Jamais nous n'entendons de plainte de lui; sa grande ame résistait à tout et contribuait

même à le tromper sur son corps; mais nous pouvions le voir dépérir à vue d'œil. Je les ai conduits quelques instans après à l'Empereur qui se promenait dans le jardin. Il m'a semblé précisément beaucoup plus altéré que de coutume. Il les a congédiés au bout d'une demi-heure. Il est rentré et a pris un bain.

Avant et après le dîner il avait l'air abattu et souffrant. Il a commencé à nous lire les Femmes Savantes; mais dès le deuxième acte, il a passé le livre au Grand-Maréchal et a sommeillé sur le canapé durant tout le reste de la lecture.

Samedi 30. — Dimanche 31.

Paroles de l'Empereur sur son expédition en Orient.

Aujourd'hui le temps a continué à être très-mauvais, nous en souffrions tous; de plus nous sommes littéralement infestés de rats, de puces, de punaises. Notre sommeil en est troublé, de sorte que les peines de la nuit sont en parfaite harmonie avec celles du jour.

Le temps s'était remis tout-à-fait au beau le 31, nous sommes sortis en calèche. L'Empereur, dans le cours de la conversation, est arrivé à dire, parlant de l'Égypte et de la Syrie, que s'il eût enlevé Saint-Jean-d'Acre, ce qu'il eût dû faire, il opérait une révolution dans l'O-

rient. « Les plus petites circonstances conduisent les plus grands événemens, disait-il. La faiblesse d'un capitaine de frégate qui prend chasse au large au lieu de forcer son passage dans le port, quelques contrariétés de détails dans quelques chaloupes ou bâtimens légers, ont empêché que la face du monde ne fût changée. Saint-Jean-d'Acre enlevé, l'armée française volait à Damas et à Alep, elle eût été en un clin d'œil sur l'Euphrate ; les chrétiens de la Syrie, les Druses, les chrétiens de l'Arménie se fussent joints à elle ; les populations allaient être ébranlées. » Un de nous ayant dit qu'on eût été bientôt renforcé de 100 mille hommes : « Dites de 600 mille, a repris l'Empereur ; qui peut calculer ce que c'eût été ; j'aurais atteint Constantinople et les Indes, j'eusse changé la face du monde ! »

Résumé des neuf mois écoulés.

Voilà déjà neuf mois que j'écris mon journal, et je crains bien qu'au travers des parties hétérogènes qui s'y succèdent sans ordre, on n'ait que trop souvent perdu de vue mon principal, mon unique objet : ce qui concerne Napoléon et peut servir à le caractériser. C'est pour y suppléer autant que de besoin, que je vais essayer ici un résumé de quelques lignes; résumé, d'ailleurs, que je me propose, pour le même motif, de réitérer désormais tous les trois mois.

En quittant la France, nous étions demeurés un mois à la disposition du brutal et féroce ministère anglais; puis notre traversée à Sainte-Hélène avait été de trois mois.

A notre débarquement nous avons occupé Briars, près de deux mois.

Enfin, nous étions à Longwood depuis 3 mois.

Or, ces neuf mois eussent composé quatre époques bien distinctes pour celui qui se serait occupé d'observer Napoléon.

Tout le temps de notre séjour à Plymouth, Napoléon demeura concentré et purement passif, n'opposant que la force d'inertie. Ses maux

étaient tels et tellement sans remède, qu'il laissait stoïquement courir les événemens.

Durant toute notre traversée, ce fut en lui constamment une parfaite égalité et surtout la plus complète indifférence; il ne témoignait aucun désir, n'exprimait aucun contre-temps. On lui portait, il est vrai, les plus grands égards; il les recevait sans les apercevoir; il parlait peu, et toujours le sujet était étranger à sa personne. Quiconque, tombé subitement à bord, aurait été témoin de sa conversation, eût été bien loin sans doute de deviner à qui il avait affaire: ce n'était pas l'Empereur. Je ne saurais mieux le peindre dans cette circonstance, qu'en le comparant à ces passagers de haute distinction qu'on transporte avec grand respect au lieu de leur mission.

Notre séjour à Briars présenta une autre nuance. Napoléon réduit presqu'à lui seul, ne recevant personne, tout à son travail; semblant oublier les événemens et les hommes, jouissait, en apparence du calme et de la paix d'une solitude profonde : dédaignant par distraction ou par mépris, de s'apercevoir des inconvéniens ou des privations dont on l'environnait; s'il en exprimait parfois quelque chose, ce n'était que réveillé par l'importunité de quelque Anglais ou excité par le récit des outrages faits aux siens. Toute sa journée était remplie par ses dictées;

le reste du temps donné au délassement d'une conversation toute privée. Il ne mentionnait point les affaires de l'Europe; parlait rarement de l'empire, fort peu du consulat; mais beaucoup de son généralat d'Italie, et bien plus encore, et presque constamment des plus minutieux détails de son enfance et de sa première jeunesse. Ces derniers sujets surtout, semblaient en cet instant, d'un charme tout particulier pour lui. On eût dit qu'ils lui procuraient un oubli complet; ils le portaient même à la gaîté. C'était presque uniquement de ces objets qu'il remplissait les heures nombreuses de ses promenades nocturnes au clair de lune.

Enfin notre établissement à Longwood fut une quatrième et dernière nuance. Toutes nos situations jusque-là n'avaient été qu'éphémères et transitoires. Cette dernière devenait fixe et menaçait d'être durable. Là allait commencer réellement notre exil, et nos destinées nouvelles. L'histoire les prendrait là; les regards de l'univers allaient nous y considérer. L'Empereur semblant faire ce calcul, régularise tout ce qui l'entoure et prend l'attitude de la dignité qu'opprime la force; il trace autour de lui une enceinte morale, derrière laquelle il se défend désormais pouce à pouce contre les inconvenances et les outrages; il ne passe plus rien à ses

persécuteurs ; il se montre susceptible sur les formes, hostile contre toute entreprise. Les Anglais n'avaient pas douté que l'habitude ne produisît enfin la formalité. L'Empereur les ramène au premier jour, et le respect le plus profond se manifeste.

Ce ne fut pas pour nous une petite snrprise ni une légère satisfaction que d'avoir à nous dire, que sans savoir comment ni pourquoi il devenait pourtant visible, qu'à l'esprit et aux regards des Anglais, l'Empereur se trouvait à présent plus haut qu'il ne l'avait été jusque-là ; nous pouvions même nous apercevoir que ce sentiment allait chaque jour croissant.

Avec nous, l'Empereur reprit tout-à-fait dans ses conversations l'examen des affaires de l'Europe. Il analysait les projets et la conduite des souverains ; il leur opposait la sienne ; jugeait, tranchait, parlait de son règne, de ses actes, en un mot nous retrouvions l'Empereur, et *tout* Napoléon. Ce n'est pas qu'il eût jamais cessé de l'être un instant pour notre dévouemcnt et nos soins, ni que de notre côté nous eussions à en souffrir le moindrement sous aucun rapport. Jamais il ne fut pour nous d'humeur plus égalc, de bonté plus constante, d'affection plus habituelle. C'était précisément au milieu de nous et tout-à-fait en famille qu'il concertait ses sorties contre

l'ennemi commun, et celles qu'on trouvera les plus vigoureuses, qui paraîtront dictées par la colère, ne l'ont presque jamais été même sans quelque rire ou sans quelque gaîté.

La santé de l'Empereur, durant les six mois qui précédèrent notre établissement à Longwood, ne sembla pas éprouver la moindre altération; pourtant c'était un régime si contraire. Les heures, la nourriture, n'étaient plus les mêmes; ses habitudes étaient toutes bouleversées. Lui, accoutumé à tant de mouvement, était demeuré renfermé tout ce temps dans une chambre. Les bains étaient devenus une partie de son existence, et il en avait été constamment privé, etc., etc. Ce ne fut qu'après être arrivé à Longwood, et lorsqu'il eut retrouvé une partie de ces choses, qu'il eut couru à cheval et repris des bains, qu'on commença à apercevoir une altération sensible.

Chose singulière, tant qu'il avait été mal il ne souffrit point; ce ne fut que dès qu'il fut mieux qu'on le vit souffrir. Ne serait-ce pas que dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, il se trouve souvent un long intervalle entre la cause et les effets.

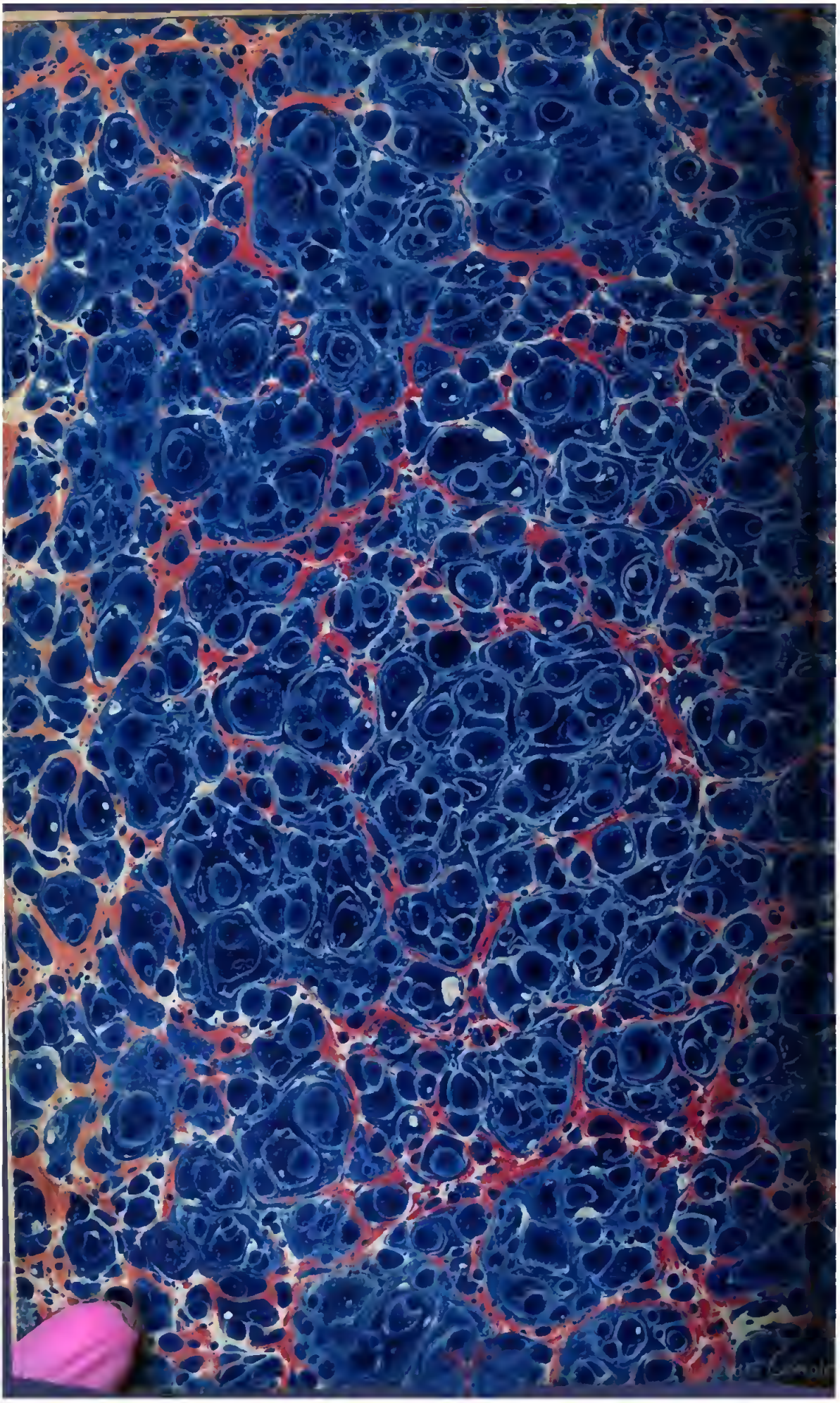
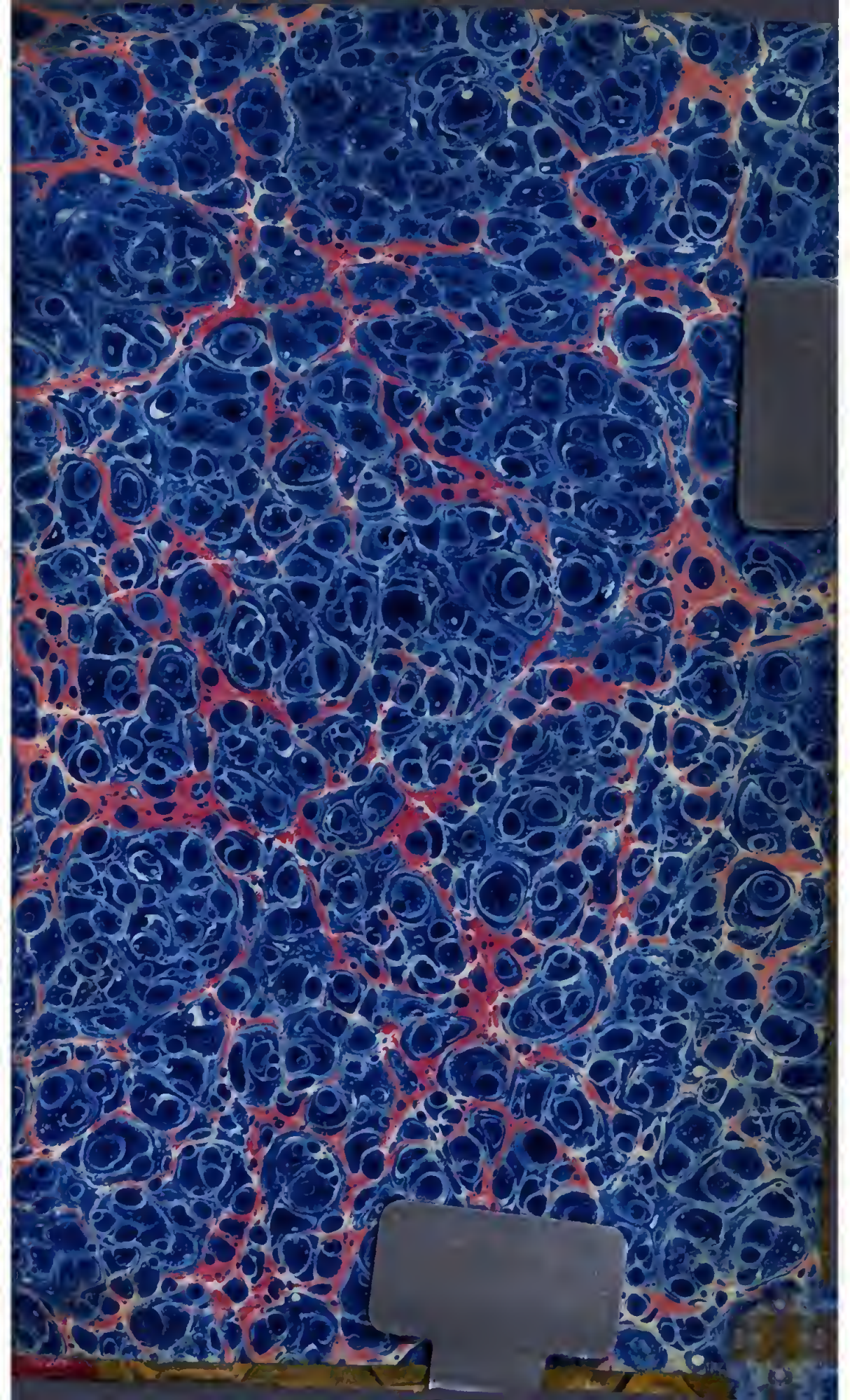
FIN DU SECOND VOLUME.

VAL 1536859

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

141
M
28

Digitized by Google